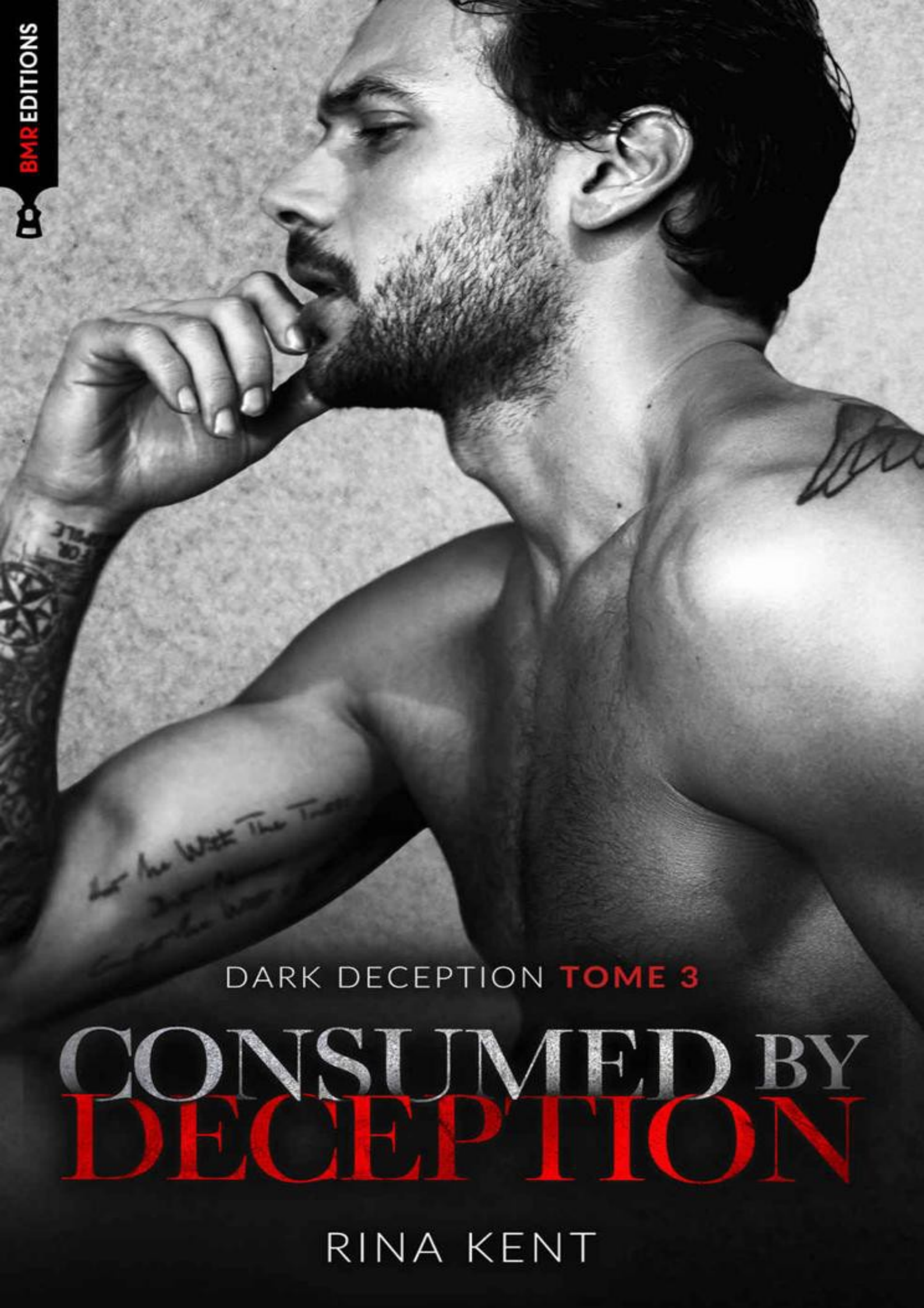


BMR EDITIONS



DARK DECEPTION **TOME 3**

CONSUMED BY  
**DECEPTION**

RINA KENT

**RINA KENT**

**CONSUMED BY DECEPTION**

DARK DÉCEPTION TRILOGIE, TOME 3

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Madeleine Petit

BMR

Couverture : © Najla Qamber

© Hachette Livre, 2021, pour la présente édition.

Hachette Livre, 58 rue Jean Bleuzen, 92170 Vanves.

9782017218821

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

## NOTE DE L'ÉDITEUR :

Ce livre est une dark romance qui n'entre pas dans les codes de la romance classique : romance y rime avec violence, et certaines scènes peuvent surprendre les lectrices non averties.

## PLAYLIST

True Love – Coldplay

Let it Go – James Bay

Infinity – Jaymes Young

Flying High Falling Low – Walking on Cars

Breath – Breaking Benjamin

Lost it All – Black Veil Brides

Fallen Angel – Three Days Grace

Everyone Changes – Kodaline & Gabrielle Aplin

Learning to Breathe – Switchfoot

Remedy – Thirty Seconds to Mars

Closer to the Edge – Thirty Seconds to Mars

Make Believe – The Faim

My Heart Needs to Breathe – The Faim

Never Know – Bad Omens

Second Chances – Imagine Dragons

*À la petite fille en moi qui  
trouvait les héros ennuyeux  
et est tombée amoureuse des  
méchants.*

# Sommaire

[Couverture](#)

[Titre](#)

[Copyright](#)

[Note de l'éditeur](#)

[Playlist](#)

[Prologue - Adrian](#)

[1 - Adrian](#)

[2 - Adrian](#)

[3 - Adrian](#)

[4 - Adrian](#)

[5 - Lia](#)

[6 - Lia](#)

[7 - Lia](#)

[8 - Lia](#)

[9 - Adrian](#)

[10 - Lia](#)

[11 - Lia](#)

[12 - Lia](#)

[13 - Lia](#)

[14 - Adrian](#)

[15 - Lia](#)

[16 - Adrian](#)

[17 - Lia](#)

[18 - Lia](#)

[19 - Adrian](#)

[20 - Lia](#)

[21 - Lia](#)

[22 - Adrian](#)

[23 - Lia](#)

[24 - Lia](#)

[25 - Adrian](#)

[26 - Lia](#)

[27 - Lia](#)

[28 - Lia](#)

[29 - Lia](#)

[30 - Lia](#)

[31 - Adrian](#)

[32 - Lia](#)

[33 - Adrian](#)

[34 - Lia](#)

[35 - Lia](#)

[Épilogue 1 - Lia](#)

[Épilogue 2 - Adrian](#)

[Note de l'auteure](#)



# **PROLOGUE**

**ADRIAN**

## DIX ANS

Je suis projeté dans la nuit froide et sombre.

Au début, je n'arrive pas à suivre tant je suis hébété. Tout en clignant des yeux pour essayer de me réveiller, je prends un moment pour me concentrer sur mon environnement et m'assurer que je ne suis pas en train de rêvasser sur le dernier livre que j'ai lu.

Les livres sont ma seule échappatoire depuis que tante Annika est partie. Elle est morte, seule, dans un accident de voiture brutal, et mon père n'était pas là pour elle. Au lieu de cela, il était avec nous. Mes parents m'avaient emmené à l'hôpital pour mettre un plâtre sur mon bras, que maman avait cassé.

Je n'ai pas pleuré. La douleur dans mon bras ne me faisait pas autant souffrir que la douleur constante et sans fin dans ma poitrine. Penser que tante Annika ne serait plus là pour me serrer dans ses bras, qu'elle ne pourrait plus faire disparaître la douleur est ce qui a mis un terme à mes pleurs.

Papa était fier de ma force et du fait que son fils n'ait pas versé une larme. J'ai pensé à tout lui raconter, mais avant qu'il ne vienne me chercher à l'hôpital, maman m'a assuré qu'elle se débarrasserait de moi, comme elle s'est débarrassée de tante Annika, si je disais quoi que ce soit à papa.

Je voulais les frapper, lui et maman. Je voulais les jeter tous les deux de la voiture parce qu'à l'époque, je pensais que je retrouverais tante Annika s'ils disparaissaient. Mais elle était déjà partie. Aujourd'hui, tout ce qu'il reste d'elle, c'est une pierre tombale. Une pierre tombale que plus personne ne visite.

Toute la chaleur et la joie qu'elle apportait à la maison a disparu depuis que maman a pris sa place. Papa a épousé maman, même si ses amis de la Bratva ne l'aiment pas.

*Elle est trop intelligente pour son propre bien, j'ai entendu l'un d'entre eux dire.*

Je suppose que c'est parce qu'elle insiste pour tout savoir et s'implique autant que possible. Elle se dispute souvent avec papa, car il ne veut pas qu'elle fasse partie de l'entreprise. Une fois, maman a dit que s'il l'écoutait, il pourrait être le *Pakhan*, et il l'a frappée au visage.

Je n'aime pas quand papa frappe maman. Parce qu'elle répond, et ils crient tous les deux, cassent des choses et saignent. Si je me mets en travers de leur chemin, maman me pousse contre le mur le plus proche et papa la frappe plus fort.

Mais je suppose que c'est mieux quand ils se disputent puisque, quand ils ne le font pas, maman me gifle à la moindre erreur et papa me fait mémoriser des livres et rencontrer ses amis de la confrérie.

À en juger par la douleur dans mon bras, c'est maman qui me traîne. C'est elle qui est violente ; du moins, à la maison. Papa l'est avec elle, mais jamais avec moi. Il s'énerve dès qu'elle me fait du mal, c'est pour ça qu'elle ne le fait que dans son dos.

Je cligne des yeux, incertain de la raison pour laquelle elle m'a tiré du lit et m'a à peine laissé le temps de mettre mes chaussures avant de me conduire dehors. Elle n'a pas l'habitude de me déranger lorsque je dors.

— Dépêche-toi, Adrian !

Maman me tire en avant. Ses ongles rouges s'enfoncent dans mon poignet tandis que son expression pâle m'apparaît sous la lumière douce qui vient de la rue.

— Maman... ? Où allons-nous ?

— Maintenant, chut !

Elle me regarde de travers, se précipite vers sa Jeep et me pousse sur le siège passager.

— Attache ta ceinture.

Avant que je ne puisse poser une nouvelle question, elle se précipite du côté du conducteur. Les pneus crissent alors que la voiture fonce en direction de la sortie. Les mains tremblantes, je boucle ma ceinture. Maman ne s'embarrasse pas de la

sienne, elle conduit dans la rue vide à une vitesse qui me coupe le souffle.

Je m'accroche au siège à deux mains tout en étudiant mon environnement. Il fait sombre, à l'exception des quelques lampadaires disséminés ici et là. Aucune autre personne ou véhicule n'est en vue. Je penche la tête et vois « 2 h 25 » en rouge fluo sur le tableau de bord devant maman, qui appuie un peu plus sur l'accélérateur à chaque seconde qui passe.

Elle n'a jamais été une conductrice prudente. Au contraire, elle est du genre à klaxonner, à crier et à insulter les gens. Cependant, c'est la première fois que je vois ses jointures blanchir et trembler autour du volant.

— Maman ? Où allons-nous ?

Elle penche la tête dans ma direction en arborant une expression bizarre, comme si elle venait de réaliser que je suis là. Puis elle se concentre à nouveau sur la route.

— Loin de ton putain de père.

Je sais qu'ils se sont disputés dernièrement et que les gardes de papa ont murmuré des choses à son sujet, mais je pensais qu'ils se réconcilieraient, comme d'habitude. Ils ont des phases où ils se tolèrent, mais elles durent à peine.

Elle prend un virage à grande vitesse, et je heurte la portière, me blessant au flanc. Je serre la ceinture de sécurité.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un idiot, grogne-t-elle. Il pourrait être tellement plus, mais il laisse la peur l'emporter. Il m'enlève mon ambition, je lui enlève son précieux héritier.

— Ça veut dire qu'on va vivre ensemble, juste toi et moi ?

— C'est le plan. Jusqu'à ce que Georgy arrête d'être un putain d'idiot.

Je ne veux pas vivre seul avec maman. Au moins, elle ne me frappe pas en présence de papa. S'il n'est pas là, rien ne l'en empêchera.

En même temps, je n'aime pas les disputes. Alors, peut-être que s'ils ne sont plus ensemble, ce sera mieux.

— Ce connard n'imagine même pas jusqu'où il peut aller ni où je peux l'emmener. Cet abruti de Nikolaï ne mérite pas d'être le chef.

— Mais c'est le *Pakhan*, je dis doucement.

— Cela ne rend pas son règne absolu. Rappelle-toi, Adrian, le pouvoir se prend, il ne se donne pas. S'il y a une chance de gagner, n'hésite pas. Saisis-la.

— Même si ça blesse les autres ?

— Même si ça blesse les autres. S'ils se laissent faire, c'est que ce sont des idiots...

Elle s'interrompt pour jeter un coup d'œil au rétroviseur, puis frappe le volant en jurant en russe.

Je regarde derrière moi et découvre plusieurs voitures à nos trousses.

— Fils de pute !

Maman appuie à fond sur le frein quand une voiture se met en travers de notre route. Je suis projeté en avant, seule la ceinture de sécurité me retient. Trois hommes se précipitent hors de la voiture, et avant que je ne réalise ce qui se passe, nos portières sont ouvertes d'un coup sec. Deux d'entre eux tirent maman de son siège tandis que Pavel, le garde le plus ancien de papa, défait ma ceinture et me fait sortir, bien plus gentiment que les autres gardes l'ont fait avec maman.

Pavel me place devant lui, ses mains sur mes épaules, à mi-chemin entre la voiture de maman et celle qui nous a bloqués. Elle se bat contre les gardes qui la retiennent en jurant à la fois en russe et en anglais. Elle essaie de leur donner des coups de pied avec le talon pointu de sa chaussure, mais ils l'immobilisent.

Je suis à quelques mètres, complètement immobile dans les bras de Pavel. Non pas que je veuille partir, ou même que j'aie une idée d'où aller.

Papa quitte à son tour le véhicule. Bien que maman soit une grande femme, il est plus grand et plus costaud, sans parler de son visage constamment renfrogné. Je peux compter le nombre de fois dans ma vie où je l'ai vu sourire sur une main, d'autant que cela n'arrive que lorsqu'il est avec ses amis de la Bratva.

Dès qu'il s'approche de ma mère, elle lui crache au visage.

Il lève la main et la gifle si fort que sa tête est projetée sur le côté. Du sang coule de sa lèvre inférieure. Il coule sur la peau claire de son menton et le long de son cou gracieux. Je grimace, je n'aime toujours pas qu'il la frappe. Il ne l'a jamais fait à tante Annika, du moins, pas quand j'étais là. Mais il devient toujours violent avec maman.

— Stupide salope.

Papa s'essuie le visage avec un mouchoir.

— Je savais que tu causerais plus d'ennuis que tu n'en vaux la peine.

— Va te faire foutre, Georgy ! grogne-t-elle en essayant de lui donner un coup de pied, en vain, car les gardes la retiennent.

— Me faire foutre ? *Moi* ? Va te faire foutre, Dominika, pour tous les problèmes que tu me causes depuis que je t'ai épousée. Je t'ai dit de ne pas te mêler des affaires de la Bratva. Je t'ai dit de garder tes ambitions pour toi. Mais qu'est-ce que tu as fait ? Tu as rencontré des *capi* italiens et leurs femmes dans mon dos et celui de Nikolaï. Tu pensais qu'on ne le découvrirait jamais ?

— J'ai fait ça pour que tu aies le pouvoir, espèce de connard ! Nikolaï est vieux jeu, tu pourrais être plus fort que lui, *meilleur* que lui.

— C'est mon *Pakhan* ! On ne comploté dans le dos de son Vor. Ce n'est pas comme ça que ça marche, je te l'ai répété un million de fois. Tout acte de trahison est puni de mort.

— Personne ne te punira si tu es le foutu chef !

— Mais je ne le suis pas.

Il prend une longue inspiration.

— Tu m’as trahi, moi et la confrérie, Dominika.

— Non.

Elle se débat en criant.

Je déteste cette vision. J’ai toujours connu maman plus grande que nature, plus forte aussi. Parfois, carrément détestable. Je ne lui ai jamais pardonné de m’avoir pris tante Annika, mais je n’aime pas non plus la voir aussi impuissante.

— Tu ne peux pas me faire ça ! Je suis la mère de ton fils !

— Ça ne te dispense pas de punition.

Mon père récupère son arme et fait signe à ses gardes.

— Mettez-la à genoux.

Les hommes la poussent jusqu’à ce que ses genoux touchent le sol. Ses chaussures créent un bruit obsédant sur le béton alors qu’elle se débat.

— Non ! Ne fais pas ça ! Tu préfères Nikolaï à moi ?

— Je choisis la fraternité plutôt que toi. Si tu n’es pas punie correctement, Nikolaï ne pardonnera jamais ce qu’il pense être *ma* trahison.

Il marque une pause, me regardant pour la première fois ce soir.

— Viens ici, Adrian.

Pavel me donne une légère poussée, mais me suit de près. Mes jambes sont lourdes comme des briques, je les traîne jusqu’à l’endroit où se tient papa.

— Tu es assez grand, maintenant. Alors, écoute bien, mon garçon.

Papa enfonce le pistolet dans le front de maman, qui le fixe avec son habituel air de défi, sans qu’une seule larme ne s’échappe de ses paupières.

— Voilà comment on punit les traîtres, même s’ils sont proches de toi.

Là, il appuie sur la gâchette.

Une forte détonation résonne dans notre environnement, et un liquide chaud m'éclabousse le visage.



**1**

**ADRIAN**

## TRENTE-SIX ANS

J'ai vu des vies prendre fin juste sous mes yeux.

Pas une fois.

Pas deux fois.

Mais d'innombrables fois.

Après avoir vu la vie quitter le corps de ma mère quand j'avais dix ans, j'ai eu une révélation.

*Ah, c'est si facile de mourir...*

La mort se résume à une pression sur une gâchette, une éclaboussure de sang et des yeux vides. Si maman, l'intrépide Dominika, qui était plus forte que la vie elle-même, a été tuée aussi facilement, alors l'acte ne doit pas être si difficile.

C'est pourquoi je n'ai jamais eu peur de la mort. Je n'ai jamais détourné le regard de la mort. Je n'ai jamais hésité devant elle. En fait, j'ai foncé droit dessus. Je l'ai conquise et mise à genoux devant moi, comme papa l'a fait avec maman, puis je lui ai tiré dans le visage.

J'ai échappé aux griffes impitoyables de la mort si souvent que je me croyais immunisé contre elle.

D'une certaine façon, elle n'a pas d'importance pour moi.

Elle ne me touche pas.

C'était mon erreur. L'erreur dans mon système. Même si je n'ai jamais eu peur de la fin – ou de quoi que ce soit, en fait – depuis l'exécution de ma mère, il y a désormais quelque chose que j'ai peur de perdre.

*Ou quelqu'un.*

Le monde tourne au ralenti, mais il est toujours trop rapide et impossible à arrêter.

Quand j'ai suivi Lia ici, après qu'elle a envoyé un doppelgänger chez nous et tenté de s'échapper, ce n'est pas ce que je pensais qu'il arriverait.

Lia tombe de la falaise comme une feuille. Légère, minuscule et tellement fragile.

Je tends la main, mais tout ce que j'attrape, c'est de l'air.

Une panique comme je n'en ai jamais ressentie dans ma vie me fige sur place.

Putain, non. Ce n'est pas comme cela que cela va se terminer.

Je dérape sur le flanc de la falaise, glissant sur la terre jusqu'à presque toucher l'eau. Ma blessure au biceps hurle de douleur et mes tendons s'agitent à chaque mouvement. Je sors mon téléphone et appuie sur l'icône de la lampe de poche. Un faisceau de lumière jaillit devant moi, éclairant les vagues violentes qui frappent les rochers.

L'idée que Lia soit coincée là, déchirée par les flots impétueux, tend mon corps et agresse mes nerfs. Je distingue une petite silhouette accrochée à un rocher qui flotte dans l'eau et qui ne s'éloigne pas.

Les voix de mes hommes se rapprochent, et la grande taille de Kolya est la première à apparaître alors qu'il descend le long de la falaise.

— Prends des cordes ! aboyé-je.

Je pose mon téléphone sur un petit rocher, dirigeant la lumière vers l'eau glacée avant de plonger directement dedans.

Le choc se répercute dans mon corps et jusque dans ma blessure, la blessure qu'elle a causée en tentant de m'échapper. Toutefois, j'ignore cet inconfort en nageant à contre-courant. Les vagues déferlantes s'obstinent à vouloir emporter Lia, à plaquer son corps délicat contre les rochers sans pitié et à aspirer son essence vitale.

Quand je l'atteins, je découvre pourquoi l'eau n'a pas réussi à l'emporter. Je pensais qu'elle était enroulée autour d'un rocher, mais il s'avère qu'elle est coincée entre deux. L'un d'eux, guère visible, emprisonne sa moitié inférieure.

Je saisis son poignet froid et humide et j'arrête de respirer en mesurant son pouls.

Une fraction de seconde passe.

Deux...

Trois...

Un battement minuscule se fait enfin sentir sous mon doigt gelé, et j'inspire une grande bouffée d'air.

Je prends appui sur un rocher pour tirer Lia d'entre les deux autres. Dès qu'elle est libre, j'enroule un bras autour de sa taille et serre son corps glacé contre le mien. Des mèches sombres couvrent son visage, je les repousse. Même sous la faible lueur de la lampe de poche, je peux voir qu'elle est pâle et que ses lèvres sont bleues, perdant un peu plus leurs couleurs à chaque seconde.

Elle a besoin d'une aide médicale, et elle en a besoin maintenant.

— Patron ! appelle Kolya depuis la rive.

Je l'aperçois, ainsi que Yan, Boris et quelques-uns de mes hommes, au bord de la falaise. Mon garde principal lance la corde, mais elle est emportée par l'eau.

Il recommence, et je l'attrape à la dernière seconde pour l'enrouler autour de la taille de Lia. Je m'arrête lorsque mes doigts rencontrent le tissu déchiré de sa robe. Je la palpe soigneusement.

Ma main ralentit quand je trouve une entaille en bas de son abdomen. Une entaille profonde qui avale mon doigt.

Je retire rapidement ma main tout en la maintenant immobile. C'est beaucoup plus grave que je ne le pensais. Cette complication pourrait être fatale dans son état.

— Tirez-nous de là ! je crie par-dessus le courant.

Kolya et Yan tirent sur la corde pendant que les autres hommes se tiennent en deuxième ligne. Je place Lia devant moi pour ne pas toucher sa blessure, un bras autour de sa poitrine et l'autre autour de la corde.

L'eau porte notre poids tandis que mes gardes nous traînent jusqu'au rivage. Kolya donne la corde aux autres pour se

précipiter avec Yan vers moi.

Je laisse Kolya prendre le corps de Lia uniquement pour pouvoir sortir de l'eau. Mes muscles sont endoloris par l'effort et ma blessure au biceps brûle de douleur. Cependant, dès que je suis sur la terre ferme, j'arrache la corde autour de Lia et tire son corps fragile vers moi. Elle est toujours aussi gelée et ses lèvres bleues sont figées... dans une moue étrange.

— Donnez-moi une veste, j'ordonne en russe.

Yan enlève la sienne et la jette sur le corps de Lia, sans prendre la peine de cacher son regard venimeux.

— L'hôpital, maintenant !

Je commence à grimper sur le côté de la falaise en la maintenant aussi stable que possible. La vie quitte lentement Lia, et bientôt, tout aura disparu. Tout ce qui la concerne ne sera plus qu'un lointain souvenir.

*Pas si j'ai mon mot à dire.*

Elle a peut-être sauté d'une falaise pour m'échapper, mais elle ne m'échappera pas dans cette vie.

C'est ma femme.

La mère de mon fils.

*Elle est mienne, putain.*

Et je traverserai l'enfer pour l'y retenir.

## ADRIAN

*L'état de santé de Lia est critique.*

Je n'ai pas pu me remettre de cette information depuis que le Dr. Putin l'a dite. Il fait partie de notre personnel, mais comme c'est moi qui l'ai fait entrer dans la Bratva, il sait qu'il doit garder cela secret. Il ne parlera à personne de la blessure de Lia. Pas même au *Pakhan* lui-même. Enfin, s'il veut protéger sa famille de mon courroux.

La blessure à l'abdomen de Lia était, en effet, profonde. Elle a nécessité des points de suture, mais heureusement, aucun organe interne n'a été touché. Sa température est revenue à la normale, grâce à la rapidité avec laquelle nous l'avons amenée ici. Pourtant, elle n'ouvre toujours pas les yeux.

Le Dr. Putin dit que le tissu cérébral n'a pas enflé, mais elle a dû frapper l'eau assez fort pour avoir un trou de mémoire.

C'était hier.

Cela fait une journée entière qu'elle s'est jetée de la falaise. Une journée entière depuis qu'elle a ouvert les yeux pour la dernière fois. Une journée entière à faire les cent pas dans sa chambre d'hôpital ou à tenir sa main délicate dans la mienne.

Après avoir enfilé des vêtements secs, je n'ai plus quitté son chevet. Le Dr. Putin a dû suturer ma blessure au biceps pendant que j'étais dans sa chambre.

Je passe mon pouce sur la chair tendre de son poignet, glissant mon doigt sur les veines bleues visibles.

— Qu'as-tu fait, Lenchka ? Pourquoi ?

Si elle m'entend, elle n'en montre rien. La question est inutile, de toute façon, puisque je connais déjà la réponse. Je sais pourquoi elle a pensé à abandonner.

Pour me quitter.

Je l'étouffais, disait-elle.

Je la *torturais*.

Ces mots ont creusé un profond trou noir dans mon âme, plus profond que lorsqu'elle a confirmé qu'elle me trompait.

Je suis devenu insupportable, ces derniers mois. Chaque fois que je la regardais, je me rappelais qu'elle avait laissé un autre homme la toucher, qu'elle le protégeait de moi, et ma colère augmentait.

Elle a augmenté, s'est intensifiée, et je me suis défoulé sur sa chatte, son cul et sa chair. Je l'ai marquée et blessée pour chasser la brume rouge.

Mais ce n'était pas suffisant.

Dès que j'avais fini, la brume revenait et tout ce que je voyais, c'était elle en train d'écarter les jambes pour un autre homme. Elle en train de gémir et pleurer devant quelqu'un qui n'est pas moi.

Ma colère s'est transformée en rage, et j'ai dû faire un pas – ou plusieurs – en arrière pour ne pas la blesser jusqu'au point de non-retour.

Je détestais ce qu'elle avait fait.

Je *la* détestais, parfois.

Et à cause de cela, je l'ai apparemment torturée, étouffée et conduite au bord d'une falaise où la mort était préférable à être avec moi.

— Putain, je jure dans un souffle en passant une main dans mes cheveux.

Comment vais-je pouvoir changer de direction, maintenant ? Parce que je dois le faire, ou je la perdrai pour de bon.

La porte s'ouvre, puis se referme. Je ne lève pas la tête alors que des pas lourds résonnent sur le sol.

Kolya et Yan se tiennent dans ma vision périphérique, les mains croisées devant eux. Mes deux gardes sont avec moi depuis que je suis tout jeune, car mon père les a préparés à

garder un œil sur moi. Kolya a mon âge tandis que Yan a quelques années de moins que Lia. Ils sont tous deux orphelins et originaires des bidonvilles de Russie, ce qui faisait d'eux ces cibles parfaites pour les projets de mon père.

Ce qu'il n'avait pas prévu, c'est que je créerais un lien avec eux et que leur loyauté serait absolue envers moi. Pas envers lui. Pas envers la confrérie. Moi. Ou du moins, celle de Kolya. Yan a choisi le camp de ma femme depuis qu'elle est entrée en scène.

Le fait est que j'ai confiance en mes hommes. Non seulement nous avons survécu ensemble à la tyrannie de mon père, mais aussi à notre entraînement militaire. Un lien s'est formé entre nous lorsque nous étions au plus bas, qui ne peut pas être acheté avec des choses matérielles.

— Qui ? je demande avec un calme apathique. Qui l'a aidée ?

— On a tracé le signal jusqu'à la maison du *Pakhan*, dit Kolya. Elle aurait pu rencontrer n'importe qui là-bas.

Je tape mon index contre ma cuisse.

— Pas Sergei, puisqu'il ne l'aime pas. Si Vladimir était là, il ne se serait pas assez soucié d'elle. Il ne reste que Rai.

— Qu'allez-vous faire ? demande Kolya. Si vous l'attaquez ouvertement, tout le monde pourrait découvrir l'accident de Mme Volkov.

— Je trouverai un moyen.

— Ce n'est pas le plus important, à l'heure actuelle, rappelle Yan. Lia a failli mourir.

Je penche la tête sur le côté pour répondre à son regard dur.

— Surveille ton putain de ton si tu ne veux pas que je te coupe la langue, et c'est Mme Volkov pour toi.

— Je me fiche que vous me coupiez la langue ou les membres. Quelqu'un doit vous le dire, patron.

— Yan, le prévient Kolya.



— Ferme ta gueule, Kolya. Tu aurais dû le lui dire il y a longtemps, mais tu as choisi de ne pas le faire et de prendre aveuglément son parti.

Yan respire durement par les narines, sa colère toujours dirigée contre moi.

— Elle souffrait, et vous le saviez, mais vous avez choisi de croire qu'elle vous avait trompé et vous l'avez laissée supporter votre colère impitoyable. Putain, quand est-ce qu'elle aurait pu vous tromper alors qu'on la suivait à chaque pas ? Elle a perdu son ancienne vie et s'est adaptée à la vôtre. Elle n'a jamais essayé de s'échapper après cette seule fois, parce qu'au fond, elle voulait être avec vous et Jeremy, mais il a fallu que vous l'étouffiez.

Je relâche une longue expiration, choisissant d'ignorer l'insolence de Yan pour le moment.

— Tu as fini ?

— Non. (Il déglutit, sa voix perd un peu de sa colère.) Je ne sais pas pourquoi elle a prétendu qu'elle vous trompait, mais je suppose que c'est parce qu'elle a compris que vous l'utilisiez, car elle est la fille illégitime de Lazlo.

Je ferme les yeux.

— Elle a dit ça ?

— Elle n'a pas eu besoin de le faire. Je l'ai senti.

— Alors maintenant, vous partagez une connexion télépathique ?

— Non... ? souffle-t-il, incertain.

Bonne réponse. S'il avait dit le contraire, je l'aurais tué.

Je déteste déjà le fait qu'elle partage une amitié avec Yan. Qu'elle lui sourie plus qu'elle ne me sourit, ces derniers temps. Et même si j'ai voulu l'étouffer dès le début, je réalise à quel point elle avait besoin d'un ami. Selon Kolya, il était plus intelligent de la laisser être amie avec son gardien plutôt que de l'encourager à le voir comme une menace.

— Parlez-lui. Juste, sans être fermé, soupire Yan. Après, vous pourrez me tuer.

— Il est temps qu'elle comprenne quelle est sa place dans ce monde, dit Kolya.

— Quoi ? je demande.

— Elle est votre femme depuis six ans. Il faut qu'elle comprenne ce que ça implique. Ça la préparera, au cas où quelque chose arriverait.

Yan l'attrape par l'épaule.

— Putain, enfin ! C'est ce que je répète depuis le début.

Je dévisage Lia. Ils pensent que je fais cela pour la garder dans l'ignorance alors que tout ce que j'ai fait jusqu'ici était pour la protéger. Elle n'a pas vécu une enfance facile, et je sais ce qu'elle pense de mon monde. Alors, j'ai fait tout mon possible pour l'en éloigner le plus possible. Aussi, je ne voulais pas qu'elle connaisse le même sort que ma mère si sa véritable identité était découverte.

Je m'arrête de tapoter ma cuisse.

— Et l'autre ?

— L'autre ?

Yan fronce les sourcils.

— La fausse Lia.

Je lui lance un regard noir. Mais le bon côté des choses, c'est que même lui ne pouvait pas la distinguer de ma Lénokha.

— Elle s'appelle Winter Cavanaugh, vingt-sept ans, Américaine, commence Kolya. Elle est sans domicile fixe depuis quelques mois, après avoir eu un enfant mort-né. Le père de l'enfant est inconnu. Elle a une addiction à l'alcool et vient d'un milieu modeste.

— Y a-t-il plus d'informations sur ses parents ?

— Pas vraiment, mais je vais creuser.

— Et son état de santé ?

— Elle est dans le coma.

— Gardez-la dans la maison des invités jusqu'à ce que je sache quoi faire d'elle. Je ne veux pas que le sosie de Lia erre dans les rues.

— Oui, patron.

Les doigts de Lia se crispent dans ma main et ses yeux bougent sous ses paupières avant qu'elle ne les ouvre lentement.

— Appelez le Dr. Putin, ordonné-je.

Puis je me penche en avant au moment où Kolya sort de la pièce.

Ma femme cligne des yeux plusieurs fois, et alors que je vois la vie revenir lentement en elle, je fais le vœu de la récupérer, d'arranger les choses.

*D'une manière ou d'une autre.*

— Hé, dis-je en lui caressant le menton et la joue. Comment te sens-tu, Lenchka ?

Elle fixe le plafond, papillonne lentement des yeux, mais ne montre aucun signe qu'elle m'entend.

— Lia, je sais que tu es en colère contre moi, mais regarde-moi.

Elle ne le fait pas. Au lieu de cela, elle reste molle. Son expression engourdie rend ses yeux bleus muets, presque comme si une brume les avait recouverts.

— Lia, j'appelle encore.

Aucun son ni mouvement.

— Il y a quelque chose qui ne va pas avec elle, patron.

Yan est de l'autre côté. Il observe la montée rapide des battements de son cœur sur la machine, qui émet des bips à un rythme alarmant alors qu'elle reste immobile, le regard vide.

Ses lèvres se rétrécissent, et elle émet un son. Je me penche pour pouvoir entendre ses mots. Ils sont bas, hantés et me poignent en plein cœur.

— Winter... Je m'appelle Winter...

Puis ses yeux roulent en arrière, et elle perd conscience.

**ADRIAN**

Winter.

Lia a dit que son nom était Winter.

Non seulement cela, mais elle n'a rien dit d'autre que ces cinq misérables mots. Elle s'est réveillée par intermittence ces trois derniers jours. Et quand elle revient à elle, elle ne regarde rien, ne reconnaissant même pas ma présence ou celle des autres. Le Dr. Putin pense que c'est purement mental à ce stade, d'où son absence de réaction corporelle.

J'ai fait appel à sa psy, ou plus exactement, je l'ai menacée pour qu'elle vienne voir Lia. Le Dr. Taylor est une petite femme à la peau brune, aux courts cheveux noirs et à la posture droite, qui a insisté pour parler à ma femme, seule.

Mais cela ne m'empêche pas de les épier à travers la vitre. Étonnamment, Lia parle au thérapeute, et elle ne semble pas répéter qu'elle s'appelle Winter encore et encore.

Kolya reste silencieux à mes côtés, après que j'ai renvoyé un Yan grognon à la maison pour s'occuper de Jeremy. Ces derniers jours, j'ai dû y retourner durant de courts intervalles afin de lui tenir compagnie au moment du coucher. Il a pleuré la première fois que je lui ai dit que sa mère était partie en voyage et qu'elle reviendrait bientôt le chercher. Puis il a refusé de dormir ailleurs que sur mes genoux.

Jeremy a toujours été habitué à la présence de sa mère, et je n'ai aucune idée de la façon dont je peux l'aider à s'adapter à ce changement de circonstances. Pour l'instant, il doit croire qu'elle est partie et qu'elle reviendra.

Parce qu'elle reviendra. Même si je dois menacer et contraindre tous les médecins et psychothérapeutes.

Le Dr. Taylor sourit à Lia, puis se dirige vers la vitre et tire les stores pour m'empêcher de les voir. Je suis sur le point de

faire irruption à l'intérieur, mais je suis arrêté lorsque la thérapeute sort en refermant la porte derrière elle.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? je demande avec une colère froide.

Que Lia ne me parle pas, et encore moins me reconnaisse, me fait l'effet d'être piqué par de petites aiguilles. La piqûre n'est pas forte, mais elle est constante et sans répit.

Le Dr. Taylor fait glisser ses lunettes à monture dorée sur son nez. Sa main tremble, signe que je l'intimide, mais elle rencontre mon regard avec aplomb.

— Parce que vous lui faites peur.

— Elle m'a reconnu ? je demande lentement, avec espoir.

Même le corps de Kolya se penche en avant, dans l'attente de la réponse.

— Non, mais elle vous perçoit comme un danger.

Je fais comme si ces mots ne me transperçaient pas comme une putain de lame.

— Elle a dit ça ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'elle a dit d'autre ?

— Qu'il y a des hommes effrayants devant la porte de sa chambre alors qu'elle n'a rien fait de mal. Elle semble aussi croire qu'elle est Winter Cavanaugh et a même relaté certains événements de sa vie. D'après ce que vous m'avez dit, elle a déjà rencontré Winter et lui a parlé, donc le fait qu'elle connaisse tous les détails de sa vie n'est pas une surprise.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ?

— Elle est dissociée, M. Volkov.

— Dissociée ?

— Ça s'est produit en raison de l'événement traumatique qu'elle a vécu. D'autres facteurs liés à son enfance, combinés aux traumatismes de l'âge adulte, l'ont très probablement mise dans cet état. Je pense que son cas est une forme de fugue

dissociative. Elle ne se rend pas compte qu'elle souffre d'une perte de mémoire et s'est inventé une nouvelle identité pour combler les trous.

— Et comment je l'empêche de se dissocier ?

— Vous ne le pouvez pas. Elle pense actuellement être Winter et si vous lui dites le contraire ou que vous lui imposez la vérité, son état pourrait empirer, et elle pourrait développer d'autres types de dissociations critiques.

— Vous me conseillez de rester assis sans rien faire ?

— Plus ou moins. Elle a besoin de retrouver son ancien moi par elle-même. Sa névrose est très forte, en ce moment. En d'autres termes, son esprit est très fragile, et elle est la seule à pouvoir le reconstruire. Toute forme de contrainte aura exactement l'effet inverse. En fait, les victimes de dissociation s'échappent dans leur esprit en réponse à un traumatisme ou à un *abus*.

Elle insiste sur le dernier mot alors même qu'elle tente d'éviter mon regard. Je dois prendre sur moi pour ne pas lui briser le cou et lui montrer ce qu'est la vraie violence. Au lieu de cela, je garde mon calme pour pouvoir obtenir des réponses de sa part.

— De quoi a-t-elle besoin, maintenant ?

— Un changement de son habitat habituel serait formidable. Elle a aussi besoin d'un entourage qui la soutienne et d'un dialogue sans jugement. Pour ouvrir à nouveau son esprit, Lia doit se sentir en sécurité.

— Et vous pensez que ça n'arrivera pas si elle reste en ma compagnie.

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous le pensez.

— Eh bien, oui, M. Volkov. Je vous l'ai dit, elle vous considère comme une menace, et comme elle ne se souvient pas vraiment de vous, être en votre présence va aggraver son cas.

— Et notre fils ? Il a cinq ans.

— J'ai peur que dans son état actuel, il lui fasse plus de mal que de bien. Elle se prend pour Winter et pense avoir perdu un enfant. Si elle voit un autre enfant aussi tôt, cela pourrait se retourner contre elle et entraîner d'autres complications. Sa psychose est assez inconstante et imprévisible, il vaut mieux ne pas mettre de pression sur son état mental. Donnez-lui du temps et essayez de combler le vide pour lui autant que possible.

— Et si je lui parlais ?

— C'est parce que vous lui avez parlé qu'elle a eu ces crises de panique. Elle se prend pour Winter et vous continuez à l'appeler Lia.

Elle marque une pause.

— Il vaudrait mieux mettre de la distance entre vous deux, pour le moment.

J'ai envie de lui dire que c'est hors de question. Qu'il n'y a pas moyen que je laisse Lia seule.

J'emmerde la psychothérapie et toutes ces conneries. Lia et moi allons écrire notre propre histoire, et pour cela, elle doit rester à mes côtés.

Cependant, j'ai vu les crises de panique de ma femme. J'ai été témoin de son engourdissement, et avant cela, j'ai vécu son abandon total quand elle a sauté de cette falaise.

Au fond de moi, je sais que je dois la laisser partir, même si ce n'est que temporaire. Même si cela signifie déchirer un putain de morceau de ma poitrine.

Le Dr. Taylor mentionne quelque chose à propos d'une recommandation à un collègue psychothérapeute pour que je la laisse tranquille, mais je la repousse de deux doigts. Elle se précipite dans le couloir, ses talons claquent tandis qu'elle nous fixe, Kolya et moi.

Je fais face à la vitre aux stores tirés et bien que je ne puisse pas voir Lia à l'intérieur, je peux la sentir. Elle est devenue une partie de moi.



Au début, je ne me suis rapproché d'elle qu'en raison de qui elle est et du rôle qu'elle pouvait jouer. Cependant, lentement mais sûrement, elle est devenue partie intégrante de ma vie. Elle m'a fait perdre le contrôle plus d'une fois alors que je me croyais incapable d'un tel blasphème.

Lia ne s'est pas contentée de me défier, elle s'est infiltrée sous ma peau et s'est heurtée à mes os. Maintenant, je dois la laisser partir pour son propre bien. Parce que, même si j'ai besoin d'elle dans ma vie et que j'ai envie de la douceur qu'elle apporte à mes bords déchiquetés, je l'ai apparemment coupée si profondément que je n'ai pas seulement atteint la chair, mais j'ai aussi sectionné les tendons et les veines.

Je lui ai dit que je serais là pour elle jusqu'à ce que ses cicatrices guérissent, mais j'ai fini par ajouter quelques-unes des miennes.

— Dis, Kolya.

Ma voix est léthargique, basse.

— Oui, patron.

— Tu crois aussi que j'ai étouffé Lia ?

Mon second hésite avant de toucher les courts cheveux blonds dans sa nuque.

— Honnêtement ? Je crois que vous vous êtes étouffés l'un l'autre.

Je lui fais face.

— Comment ça ?

— Vous ne lui avez pas donné beaucoup de choix, et elle a riposté en étant froide et en mettant de la distance entre vous deux. Elle a fait ça pour se protéger, je crois, mais vous n'êtes pas une personne patiente, donc la situation a continué à s'aggraver, jusqu'à ce que nous arrivions à cette phase.

— Tu as toujours pensé ça ?

— Oui.

— Alors, pourquoi ne l'as-tu pas dit avant ?

— Vous ne m’avez pas demandé mon avis, donc je n’ai pas ressenti le besoin de vous le donner.

— Je pensais que tu serais dans le camp de Yan.

— Je le suis, en partie. Mais Yan peut se montrer imprudent. En raison de son amitié avec Mme Volkov, il oublie parfois votre caractère, patron.

— Ça le fera tuer, un jour.

— Il se fait juste du souci pour elle.

— Et tu penses que moi, non ?

— Bien sûr que si. Vous le montrez juste... différemment. (Kolya marque une pause.) Que comptez-vous faire face à cette situation ?

Un long soupir me quitte tandis que j’étudie le motif des stores fermés à travers la vitre. Quand le thérapeute a dit que Lia avait besoin de changer de lieu de vie, une idée a germé dans mon esprit. Je la déteste, mais c’est peut-être la seule solution possible, à l’heure actuelle.

— Je vais la laisser être Winter.

Kolya me regarde attentivement, comme si une deuxième tête avait poussé.

— Vous... le feriez ?

— C’est soit ça, soit je la perds.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ?

— Es-tu toujours en contact avec ton camarade des spetsnaz, celui qui excelle dans l’art du camouflage ?

— Oui. Pourquoi avez-vous besoin de lui ?

— Yan.

— Yan ?

— Ton collègue déguisera Yan pour qu’il puisse garder un œil sur Lia.

— Il ne peut pas garder un œil sur elle comme il le fait déjà ?

— Non. Elle connaît son visage. Il pourrait lui faire penser à moi et compliquer son état. Il doit avoir l'air différent.

— De quoi voulez-vous qu'il ait l'air ?

— D'un sans-abri. Mettez Lia dans le refuge qui est sous notre protection et assurez-vous de dire à Richard qu'elle doit être traitée avec soin, mais cachez-lui son identité. Il ne l'a jamais rencontrée avant, donc ça ne devrait pas être difficile.

— Patron, vous êtes sûr de vous ?

— Oui, Kolya. Je vais la laisser croire à ce mensonge. Si elle veut être Winter, ainsi soit-il.

Parce que tôt ou tard, son chemin sera une route à sens unique vers moi.

**4**

**ADRIAN**

## UN MOIS PLUS TARD

Cela ne devient jamais plus facile.

Ni de la regarder de loin. Ni de vivre dans une maison vide. Ni quand Jeremy me demande quand sa mère va revenir.

Je me dis que c'est pour son bien, pour sa santé mentale et pour tuer la raison qu'elle avait de sauter de la falaise. Je me dis qu'elle se souviendra de moi, qu'elle reconnaîtra un jour Yan, puis lui dira de la ramener chez elle.

Cela ne s'est pas produit jusqu'à présent.

Au contraire, elle semble plus qu'investie dans sa fausse vie de Winter. Je déteste ce putain de nom et la femme qui se cache derrière, toujours dans le coma dans la maison des invités. Si Lia ne l'avait pas rencontrée, elle n'aurait pas sauté de cette falaise, et nous n'en serions pas là.

Mais ce n'était probablement qu'une question de temps avant que Lia ne tente de s'échapper. La rencontre avec Winter a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase, pas la première.

Ce que je déteste le plus dans cette situation, ce sont les conditions dans lesquelles elle vit. Ma Lenchka n'est pas censée dormir dans des abris ou dans la rue. Elle ne devrait pas porter des vêtements d'occasion et des gants déchirés.

Elle ne devrait pas être sans domicile.

Sa maison est là où nous sommes, Jeremy et moi.

Chaque jour, je me bats contre l'envie de l'enlever pour la conduire dans notre maison, où elle a toujours été censée être. Quelque chose m'arrête, cependant.

Le changement en elle.

Contrairement à avant, Lia sourit souvent maintenant et rit même avec Yan – ou Larry, comme elle le connaît. L'observation de ses interactions avec lui me donne de nouvelles envies, comme celle de l'étrangler.

Je n'aime pas qu'elle rie avec lui alors qu'elle ne se souvient même pas de moi. Je déteste le fait qu'elle se soit liée à lui en un rien de temps alors qu'elle enchaînait les crises de panique lorsque j'étais à ses côtés à l'hôpital. Mais en même temps, j'aime qu'elle soit plus insouciante, que ses démons ne prennent pas le dessus sur elle.

Yan a également mentionné qu'elle n'avait pas eu un seul cauchemar depuis le jour où elle est devenue sans-abri.

Il y a quelques semaines, j'ai demandé à Emily, l'une des responsables de notre grand magasin, de relooker Lia pendant qu'elle prenait des somnifères. La directrice du magasin a transformé ma femme pour qu'elle ressemble aux photos de Winter que nous avons trouvées sur les caméras de surveillance. Quand elle s'est réveillée à l'hôpital, j'ai demandé à un autre médecin que Putin de la faire sortir, au cas où elle se souviendrait de détails du passé et se rappellerait son visage.

Lia n'a eu aucun mal à croire qu'elle était Winter ou à s'adapter à sa vie, comme si cela avait toujours été la sienne. C'est peut-être parce qu'elle avait l'habitude de côtoyer les sans-abri, en raison de la quantité d'heures de bénévolat qu'elle faisait.

Elle a mentionné une fois qu'ils étaient libres.

Je n'ai jamais oublié son expression à cet instant, la tristesse qu'elle dégageait et combien ses yeux brillaient d'un désir secret de liberté. Cette nuit-là, j'ai inventé une excuse pour lui donner une fessée, pour la punir d'avoir déjà pensé à me quitter. Puis je l'ai baisée comme un fou, comme pour chasser cette idée de sa tête.

Mais au fond de moi, je savais qu'elle y croyait. En fait, elle l'a probablement enfoui dans son subconscient jusqu'à présent. Vivre dans la rue représente est une forme de liberté pour elle.

Kolya arrête la voiture à l'arrière de l'abri où elle loge, et nous attendons. Mon second récupère son téléphone, probablement pour vérifier les e-mails des hackers. Boris

ouvre et ferme son paquet de cigarettes, mais n'en allume aucune.

Je reste sur le siège arrière, toute mon attention fixée sur la porte du refuge. Chaque fois que quelqu'un sort et que ce n'est pas elle, mon estomac est envahi par une sorte de déception piquante.

Quand c'est son tour, je sens sa présence avant de la voir. C'est un lien étrange que je n'avais pas réalisé avoir avec elle jusqu'au jour où elle est tombée de cette falaise.

Je chasse cette image horrible de ma tête pour me concentrer sur elle. Elle a maigri, mais ses traits sont toujours les mêmes – doux, délicats et si beaux. Elle est toujours la rose fragile que je veux protéger du monde, attirer dans le mien et avaler dans mes ténèbres.

Lia fourre ses mains dans son manteau et se précipite dans la rue, probablement pour aller chercher une bière et se soûler.

Je fais signe à Boris.

— Suis-la.

— Oui, patron.

Il ouvre la porte côté passager et sort du véhicule en gardant ses distances afin de la suivre de loin.

Mon attention reste fixée sur elle jusqu'à ce qu'elle tourne le coin, avec Boris sur ses pas. Je vais probablement le rejoindre après avoir parlé à Yan. Dire que j'ai négligé mon travail ces deux dernières semaines serait un euphémisme.

Je suis incapable de me concentrer sur quoi que ce soit depuis que Lia est partie. Par le passé, j'avais l'habitude de la regarder dans le jardin ou de savoir qu'elle était quelque part à la maison, saine et sauve. Maintenant qu'elle n'est plus là, mon esprit se disperse, et je ne peux rien faire. Pourtant, je dois m'y remettre. Pour continuer à les protéger, elle et Jeremy, je dois être au top et ne rien laisser passer.

La portière s'ouvre, et Yan se glisse à mes côtés, empestant les ordures. Il se frotte le nez avec ses gants sales et récupère une cigarette.

Il ne ressemble à rien, mais il ne semble pas s'en soucier tant qu'il peut protéger Lia.

L'ex-camarade de Kolya a fait des merveilles avec les traits de Yan. Non seulement il l'a fait paraître quelques décennies plus vieux, mais il a également modifié la forme de son visage de manière à lui donner une apparence complètement différente. Yan est actuellement Larry, un ancien combattant aux pommettes hautes et aux cheveux grisonnants. Il est toujours aux côtés de Lia, sauf lorsqu'il a besoin de retoucher son déguisement et que Boris, Kolya ou moi prenons le relais de loin.

Parfois, je regarde même quand Yan est avec elle. À la fois pour la voir sourire et pour donner des coups à mon connard de garde au cas où il la toucherait.

— A-t-elle mentionné quelque chose ?

Je pose la même question tous les jours.

Il secoue la tête en soufflant un nuage de fumée.

— La routine. Elle se prend vraiment pour Winter.

Je tapote ma cuisse pour m'empêcher de frapper quelque chose. Je devrais y être habitué maintenant, mais je ne le suis toujours pas. Chaque jour, je prie pour qu'elle se souvienne de moi. Qu'elle revienne.

Le Dr. Taylor a mentionné que l'état de fuite pouvait durer de quelques jours à plusieurs mois, et que Lia finirait par se rappeler qui elle est réellement. Cela fait déjà un mois et pourtant, ma femme semble plus intéressée par le fait d'être une personne totalement différente.

Yan inhale profondément la fumée, puis la relâche.

— Il y a quelque chose que vous devez savoir, patron.

— Parle.

— Cet enclulé de Richard a posé ses mains sur elle.

Mon corps se tend.

— *Quoi ?*



— Il l’a harcelée, alors elle lui a donné un coup de pied dans les couilles – entre autres choses – avant de partir.

Deux émotions se bousculent en moi simultanément. La première est la rage. Un sombre sentiment me prend aux tripes à l’idée que Richard ou n’importe quel autre bâtard puisse toucher ma Lia. Je leur arracherai tous leurs membres, un par un, et me baignerai dans leur sang pour qu’ils apprennent à ne jamais déconner avec ce qui m’appartient.

La seconde est la fierté. Ma Lenchka s’est battue, parce que c’est ce qu’elle est au fond d’elle-même : une combattante.

La première émotion est plus forte et plus puissante. Elle me pousse à arracher le cœur de Richard de sa poitrine et à le mettre en pièces.

Je serre le poing.

— Où est Richard ?

— Dans son bureau.

Yan tapote sa cigarette.

— Pourquoi demandez-vous ça ?

— Pourquoi, à ton avis ?

— C’est le candidat de la Bratva au poste de maire, patron, nous interrompt Kolya depuis le siège conducteur. Non seulement Sergei n’approuverait pas, mais il considérerait aussi ça comme une trahison.

— Ce que Sergei ne sait pas ne peut pas lui faire du tort.

Je sors de la voiture et me dirige vers l’entrée arrière du refuge. Comme je suis venu ici un nombre incalculable de fois, soit pour parler affaires avec Richard, soit pour garder un œil sur Lia, je connais le chemin.

Le directeur du foyer ne sait pas qui est ma femme et il ne se douterait jamais qu’elle est sous son toit. Quand Kolya lui en a parlé pour la première fois, il a cru que c’était une prostituée que j’avais l’intention de baiser.

Grave erreur.

Au début, je l'ai laissé croire cela parce que je ne me souciais pas le moins du monde de ce qu'il pensait. Mais qui est-il pour croire qu'il peut la toucher ? Qu'il peut poser ses mains sales sur elle ?

Je tourne la poignée de son bureau, ouvre la porte et me glisse à l'intérieur. L'endroit est miteux, avec un canapé en faux cuir et un bureau en bois bon marché. Richard se tient près de sa chaise, tamponnant un morceau de coton sur sa joue, qui présente des griffures.

Mes lèvres se crispent alors que ce sentiment de fierté me frappe à nouveau.

*C'est ma Lenchka.*

Le directeur du refuge est un homme d'âge moyen, avec un nez plat et des sourcils broussailleux. Il porte des costumes bas de gamme qui lui donnent l'air d'un clown. En me remarquant, il se redresse. Une affreuse cupidité brille dans ses yeux fades, couleur boue.

— Oh... (Il trébuche sur ses mots.) A-Adrian... Je ne savais pas que nous avions une réunion, aujourd'hui.

— Parce qu'il n'y a pas de réunion.

Il jette le coton imbibé de sang et en récupère un autre sur le dessus du bureau.

— Attendez, laissez-moi m'occuper de ça. Une stupide salope m'a griffé et donné un coup de pied dans les couilles...

Il s'interrompt lorsque je sors mon arme et que je prends le temps d'ajouter le silencieux. La sueur perle sur le front de Richard, qui observe l'arme avec des yeux écarquillés.

— C'est pour quoi faire ?

— Continue.

Je me dirige vers lui.

— Tu étais au moment où cette *stupide salope* t'a griffé et a frappé tes minuscules couilles.

Il lève les deux mains en l'air.

— A-Attends... On peut en parler, d'accord ? Je suis un atout pour vous.

— Pas quand tu touches à ma putain de femme.

Je place l'arme sur son front, puis me ravise et attrape mon couteau. Je vais en faire une affaire personnelle et le poignarder jusqu'à ce que son sang coule.

Personne ne peut toucher Lia et continuer de vivre.

Personne, putain.

Après en avoir fini avec Richard, je ne rejoins pas Kolya et choisis plutôt de marcher. Pour surveiller Lia.

Elle erre devant moi, indifférente à son environnement et à ma présence. Elle continue de siroter une boisson qu'elle a volée quand Yan n'était pas là. Lia n'a jamais été une alcoolique, et elle ne l'est pas non plus maintenant. Elle croit juste qu'elle est Winter. Et parce que Winter était alcoolique, Lia pense qu'elle l'est aussi.

Je m'assure que Yan dilue sa bière quand elle ne regarde pas. Je ne veux pas qu'elle développe une addiction qu'elle regretterait.

Ma femme porte un manteau et des chaussures trop grands pour elle. Yan m'a dit qu'elle se plaignait toujours du froid et de l'hiver. J'aimerais pouvoir la ramener à la maison, la laver et la mettre dans un lit chaud.

Après ce qui s'est passé avec le putain de directeur du refuge, je suis paranoïaque à l'idée que l'incident se reproduise. Qu'elle ne soit plus en sécurité, même si mes gardes et moi la surveillons presque toujours. Et si je perdais sa trace et que je ne pouvais pas la rejoindre à temps ?

Elle s'arrête devant une affiche du New York City Ballet et l'étudie en fronçant les sourcils. Mes pieds s'arrêtent un peu plus loin, mais comme d'habitude, elle ne me remarque pas.

*Le fera-t-elle un jour ?*

Lia reste là pendant plusieurs longues secondes, le corps légèrement tremblant, avant de broyer sa canette et de la jeter à la poubelle.

Bien. C'est intéressant.

Au moins, elle se souvient de son lien avec le ballet.

Winter n'a jamais été une ballerine. Cependant, Lia s'est mis en tête qu'elle en était une et a même raconté à Yan qu'elle avait été poussée dehors par une méchante *prima ballerina* qui lui avait demandé de séduire son mari.

À ma connaissance, Winter n'a jamais été mariée et n'a jamais eu de relation à long terme. Le Dr. Taylor a mentionné que Lia avait inventé sa version de Winter et qu'elle aurait pu utiliser des références à sa propre vie pour combler les lacunes.

Je me demande si Lia a demandé à Winter de me séduire. Après tout, elle voulait bien qu'une étrangère prenne sa place dans ma vie. Comme si c'était possible, putain !

Après avoir jeté la canette, Lia commence à traverser la rue sans lever la tête. Une camionnette descend la rue à toute vitesse, et elle n'y prête pas attention. Je ne réfléchis pas avant de l'attraper par le coude et de la tirer en arrière. Pendant une seconde, je me réjouis de la toucher, même si des couches de vêtements nous séparent. Même si elle ne sent pas la rose, à l'heure actuelle.

Je n'ai pas été aussi proche d'elle depuis l'hôpital. Et elle ne se souvenait même pas de moi, à l'époque. Des trous de mémoire se sont ajoutés plus tard, qui lui ont fait oublier ses premières rencontres avec moi. Le Dr. Taylor, qui est revenue nous voir, a dit qu'il était normal que quelqu'un dans l'état de Lia efface tout de ses vies antérieures. Apparemment, seule sa nouvelle identité compte, et mes tentatives pour lui parler ne l'incitaient qu'à s'évader plus profondément dans son esprit.

Là où je ne pouvais pas atteindre.

Lia sursaute, puis fait un doigt d'honneur au conducteur quand il l'insulte. Je m'assure de mémoriser sa plaque d'immatriculation pour pouvoir lui couper la langue plus tard.

— Vous allez bien ? je demande.

Je ne devrais probablement pas lui parler, au cas où elle aurait une crise de panique, comme à l'hôpital, mais je n'ai pas pu résister. Elle me manque. Ma Lia me manque, et le fait qu'elle ne se souvienne pas de moi me ronge l'âme, autant que les vagues qui l'ont engloutie cette nuit-là.

Lorsqu'elle me regarde enfin, elle se fige. Ses yeux bleus s'agrandissent et son souffle s'étrangle. Elle m'observe attentivement, comme si elle me connaissait. Peut-être pas en surface, mais au fond de son cœur.

L'espoir fleurit dans ma poitrine parce que je sais, je sais juste que je finirai par récupérer ma femme.

**5**

**LIA**

## QUATRE SEMAINES PLUS TARD

Je pense que je suis folle.

Soit cela, soit tout ce que je viens d'apprendre est vrai, et j'ai perdu presque deux mois de ma vie. Deux mois à croire que j'étais Winter. Deux mois à fuir ma véritable identité. Deux mois de... mensonges.

Les flash-back se succèdent dans ma tête meurtrie avec la force dévastatrice d'un orage. Ma vie se déroule devant moi comme un film déformé, un film dont le public ne connaît pas la fin avant qu'elle ne le frappe en plein visage.

*Mon nom est Lia Volkov.*

Ce n'est pas Winter. Je ne suis pas une sans-abri. J'ai un mari, et Jeremy est bien mon fils. Winter a toujours été le fruit de mon imagination. Non, pas de mon imagination. C'est une vraie personne dont j'ai utilisé l'identité pour échapper à la mienne.

Pourquoi... ? Pourquoi... ferais-je cela ?

Je m'affale contre le mur de la ruelle étroite et sombre en fixant Luca à travers ma vision floue. Lorsque j'ai prévu de m'échapper avec Jeremy et que j'ai demandé l'aide de mon ami d'enfance par SMS, je ne pensais pas qu'il organiserait toute une mascarade. Je n'aurais jamais pensé que c'était lui qui avait envoyé le clown là où j'attendais dans le parc afin de distraire les gardes et Jeremy pour m'attirer dans cette ruelle.

C'est le même Luca qui voulait non seulement que j'espionne Adrian, mais aussi que je le tue – parce que j'ai tué le mercenaire qu'il avait engagé pour ce travail. La bile me monte à la gorge, et je colle une main contre ma bouche, étouffée par cette prise de conscience qui tord et tire sur mes cordes sensibles : j'ai *tué* quelqu'un.

Pour protéger Adrian, je n'ai pas réfléchi à deux fois avant de mettre fin à la vie d'une personne. C'est pourquoi je suis devenu folle. C'est pourquoi, quelque part dans mon esprit, être Winter avait plus de sens pour ma santé mentale. Elle était

peut-être sans abri, mais elle était libre et certainement pas une meurtrière.

Luca claque deux doigts devant mon visage, l'impatience gravée sur ses traits durs. La veste en cuir, la casquette de baseball noire et le masque qu'il porte lui confèrent l'anonymat qu'il cherche religieusement à garder. Je ne me souviens pas qu'il se soit déjà montré en public à visage découvert. La puanteur de l'eau de Javel qui émane de lui me remplit les narines. Il a toujours cette odeur distinctive, parce qu'il est obsédé par le nettoyage. Avant, je pensais qu'il avait un TOC, mais peut-être cela a-t-il plus à voir avec le nettoyage des corps après un meurtre.

Quelque part dans les recoins sombres de mon esprit, j'ai reconnu l'odeur quand j'étais Winter. J'étais proche de l'identifier, mais je ne pouvais pas.

— Je n'ai pas toute la journée, Duchesse.

Des émotions rouges et chaudes bouillonnent dans mes veines alors que je laisse ma main retomber mollement le long de mon flanc.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ?

Il hausse une épaule.

— Je t'ai ouvert les yeux. Je t'ai dit qu'Adrian t'utilisait depuis le début parce que tu es la fille de Lazlo Luciano.

J'enfonce mon doigt dans sa poitrine.

— Le seul qui m'a utilisée durant tout ce temps, c'est *toi*, Luca. Je te considérais comme un ami, mais tu m'as manipulée depuis le début. Tu as mis en danger ma vie, celle de mon fils et celle de mon mari, juste parce que ça servait tes plans.

— Mes plans ? C'est quoi, ce bordel, Duchesse ? As-tu oublié pourquoi Adrian te garde à ses côtés ?

— C'est à lui et moi de régler ça. Tu n'as pas à te mettre entre nous.

Les yeux de Luca brillent d'une rage non dissimulée. Il m'attrape le bras, ses doigts gantés s'enfoncent dans mon



manteau.

— Tu le choisis, lui, plutôt que moi ?

— Je *me* choisis, *moi*, plutôt que toi, Luca. Je ne veux plus rien avoir à faire avec toi. Laisse-moi vivre ma vie en paix et va-t'en. Si jamais tu fais encore du mal à Yan ou à quelqu'un que j'aime, je n'hésiterai pas à te tuer comme j'ai tué ton homme.

Cela pourrait me rendre folle une fois pour toutes. Je pourrais perdre mon identité et devenir quelqu'un d'entièrement différent, mais si c'est pour protéger ma famille, je le referai sans hésiter.

*Ma famille.*

Mon cœur se serre à cette pensée. Adrian et Jeremy sont ma famille.

Croire que je n'avais aucun lien de parenté avec eux pendant deux mois a été la chose la plus cruelle que j'ai pu vivre. Je pensais que j'étais un imposteur, que je prenais le mari et le fils d'une autre femme alors que j'avais Adrian et Jeremy depuis le début. Enfin, au moins Jeremy.

Adrian... c'est une autre histoire.

La dernière fois que je l'ai vu en tant que Lia, j'ai sauté de la falaise. Mes démons ont eu raison de moi, et je n'ai pas pensé à Jeremy. Je n'ai pas pensé à ma vie et aux gens que je laissais derrière moi.

C'est ce qui arrive quand votre esprit devient votre pire ennemi. Quand son seul but est de vous détruire de l'intérieur. Il est impossible de penser au-delà des murmures des démons et du besoin d'en finir. D'aller au-delà de la pensée qu'en mettant fin à mes jours, je pourrais tout arranger.

J'avais tort, bien sûr. Complètement tort. Et j'aurais commis une énorme erreur s'il n'y avait pas eu Adrian.

*Il m'a ramenée.*

Cette pensée fait battre mon cœur à toute vitesse dans ma poitrine. Même quand j'ai choisi d'être Winter, mon mari m'a récupérée et m'a traitée comme Lia.

Il a aussi refusé de m'appeler Winter, malgré mes supplications. Malgré mes crises de colère lorsque je l'exigeais. Alors qu'il aurait pu facilement me transformer en Winter.

Et cette vérité touche un coin profond et sombre de mon âme. Un coin sans lumière, sans espoir et sans issue. Un qui considérait la falaise comme mon dernier recours.

— Tu penses pouvoir te mesurer à moi, Lia ?

Luca se rapproche jusqu'à ce que sa poitrine se plaque presque contre la mienne. Sa prise sur mon bras est inflexible, comme s'il avait l'intention de le tordre et de le casser.

— Je ne veux pas, mais je le ferai si je le dois.

— Je pensais que nous étions amis.

— Je le pensais aussi, mais je ne suis pas amie avec les gens qui m'utilisent.

— Et pour Adrian ?

Ma poitrine se serre à la mention de son nom. Je pense qu'il m'est impossible de ne pas être affectée quand il s'agit de mon mari.

— Quoi ?

— Je lui dirai tout ce que tu as fait au fil des ans.

— Je vais lui parler. Il comprendra.

— Adrian ? demande-t-il sur un ton moqueur. Tu te fais des films, Duchesse. Il est du genre à exécuter les gens s'ils ont la simple idée de le contrarier. S'il apprend que sa femme l'a espionné, comment penses-tu qu'il réagira ?

L'idée d'être la cible de la colère d'Adrian me fait carrément trembler. Il est vraiment terrifiant quand il est en colère, et pas seulement parce qu'il me blesse, mais aussi à cause de son silence. Je préfère qu'il me baise et me punisse jusqu'à ce que je ne puisse plus bouger plutôt qu'il m'ignore.

Comme si j'étais insignifiante.

— Il me pardonnera si je lui explique, mens-je à Luca.

— Mais pardonnera-t-il cela ?

Avant que je n'aie pu comprendre ses mots, il écrase ses lèvres sur les miennes avec une force aveuglante qui me laisse momentanément abasourdi. Ses lèvres, dures et désagréables, me provoquent un profond sentiment de dégoût. Tout ce à quoi je pense, c'est aux baisers d'Adrian, à la passion qui les anime et à leur capacité de me faire planer autant que de me rendre dingue.

Je pose une main sur le torse de Luca pour le repousser, mais il la saisit et continue de m'embrasser. Même quand je pince les lèvres.

— Alors, c'est pour ça que tu voulais sortir ?

Mon corps s'immobilise à cette voix. Cette même voix qui existe à la fois dans mes rêves et mes cauchemars. Cette voix profonde avec un ténor légèrement rauque qui me sauve de mon esprit la plupart du temps.

Seulement, ce ne semble pas être le cas, à l'heure actuelle. À en juger par le calme effrayant qui se dégage de son ton, il est ici pour libérer sa colère. Une colère qui me fait trembler de partout.

Luca se recule, forçant ma main à le relâcher, puis il s'élanche dans la direction opposée.

Adrian se lance à sa poursuite, sans m'accorder un regard. Il tient une arme, et bien que sa prise ne lui demande pas d'effort, son corps est si tendu qu'il semble sur le point de se déchaîner.

S'il s'en prend à Luca dans son état, je ne doute pas que mon ancien ami d'enfance le tuera. Il n'hésitera pas à lui mettre une balle et à en finir avec lui. Il planifie l'assassinat de mon mari depuis un moment, après tout.

Je saisis la main d'Adrian, celle qui tient l'arme, mais il me repousse sans me regarder. Je ne le lâche pas, cependant. Mes ongles s'enfoncent dans la manche de sa veste.

Pour la première fois depuis qu'il a surpris Luca en train de m'embrasser, ses yeux rencontrent les miens. J'aurais préféré qu'ils ne le fassent pas. Ses iris sont meurtriers, durs et

semblables au ciel impitoyable qui nous surplombe. Quand il parle, sa voix est calme mais dure.

— Lâche. Moi.

Je secoue frénétiquement la tête.

— Protège-le autant que tu veux, Lia, mais je vais le tuer. Aujourd'hui, demain ou dans dix ans. Ça arrivera.

— Je ne le protège pas...

Je m'étouffe dans mes larmes.

— Je *te* protège, *toi*.

Mon mari se tourne pour me faire face et frappe de son poing libre le mur au-dessus de ma tête. Ce son hideux résonne dans toute la ruelle. Son corps s'allonge, comme s'il doublait de taille, tandis que ses traits se durcissent. Être en compagnie d'Adrian a toujours été une expérience, mais être l'objet de sa colère donne l'impression de percuter un volcan au moment de l'éruption. Il ne me brûle peut-être pas, mais la menace est là, elle attend son heure pour m'avaler tout entière.

— Alors, maintenant, tu me protèges ? C'est quoi la suite ? Tu vas dire que tu le baises pour *moi* ?

Je lâche une respiration tremblante, ma prise se resserre sur la manche de sa veste.

— Je ne l'ai jamais fait, Adrian. J'ai menti.

— Il avait sa langue dans ta putain de gorge. Quelle partie est un mensonge ?

— Il n'avait pas sa langue dans ma gorge. Si tu n'étais pas si aveuglé par ta colère, tu l'aurais vu, ça et le fait qu'il m'a forcée à l'embrasser.

— Alors, maintenant, c'est *ma* faute ?

— Non...

J'enroule mes deux mains autour de son poignet en fixant, en attendant, en implorant l'Adrian que je croyais avoir perdu. Il s'avère que je ne l'ai pas perdu.

Même lorsque je pensais être Winter, il est revenu vers moi. Il m'a traitée comme si je comptais.

*Il m'a embrassée.*

Il s'est assis et m'a souri.

Je veux cet Adrian, pas le monstre fermé qu'il devient quand il est en colère. Ou pire, quand il pense que je l'ai trompé. Il a vu Luca m'embrasser, donc mon cas se présente mal, mais je veux me battre.

Pour lui.

Pour nous.

Pour la relation qu'on n'a jamais vraiment eue.

— Je me souviens... Je sais que je ne suis pas Winter, que je suis Lia. Je sais que tu as dû garder un œil sur moi tout le temps où je pensais être sans abri et que tu as fini par me ramener à la maison.

Adrian m'étudie attentivement. Son regard inquisiteur me transperce, me déchire jusqu'à la moelle. Si je m'attendais à de la joie ou du soulagement, je n'obtiens rien. Un muscle roule dans sa mâchoire, et il retire son poing pour frapper à nouveau le mur. Je tressaille, mais c'est plus par inquiétude à l'idée qu'il se blesse les articulations.

— Apparemment, la première chose que tu as faite en te le rappelant, c'est de rencontrer ton amant.

— Non, non...

Je m'accroche à sa main, j'ai besoin de cette proximité.

— Je sais de quoi ça avait l'air de ton point de vue, mais tu te trompes.

— Tu avais manifestement prévu de le retrouver, Lia.

— C'est parce qu'en voyant Winter dans la maison des invités, j'ai pensé que je n'avais pas ma place dans ta vie. C'est pour cette raison que j'ai voulu partir.

Je réalise à quel point mes mots sont mal choisis au moment où je les prononce.

— Tu voulais partir, répète Adrian lentement, de manière menaçante.

— Je n'en ai plus envie. Je te le jure.

Il laisse sa main retomber pour m'attraper le menton avec deux doigts. Ils sont rugueux, destinés à punir et à blesser, mais la seule chose sur laquelle je me concentre est le sang qui marque ses articulations brisées.

Avant que je ne puisse les attraper ou essayer de les apaiser, Adrian me renverse la tête en arrière d'une poigne ferme.

— Tu as peut-être oublié certaines choses, alors laisse-moi te les rappeler, Lia. Tu es ma femme. La *mienne*, putain. Cela signifie que tu ne protèges pas un autre homme en ma présence. Peu importe combien tu essaies de le protéger, je trouverai ce bâtard et le tuerai. Ensuite, je tiendrai ma promesse et te baisera dans son sang.

Je la vois alors. La colère qui couve et qui finira par se transformer en indifférence.

C'est ce qui s'est passé avant. Il était tellement en colère qu'il a refusé de me toucher, de peur de me blesser, puis il s'est éloigné. J'ai été assez stupide pour laisser cela se produire dans le passé. Et ce faisant, je me suis finalement blessée moi-même. J'ai laissé tout contrôle à mes démons, je les ai laissés dicter mon destin.

Cela ne se reproduira plus.

Même si mes entrailles se ratatinent à l'idée que je sois rejetée, même si mon esprit nage encore dans un million de scénarios sombres, je suis certaine d'une chose.

Je dois garder Adrian.

Je dois l'empêcher de se refermer.

Et la seule façon d'y parvenir est d'utiliser les méthodes qu'il utilisait quand il voulait que je sois avec lui.

Avant que mes nerfs ne prennent le dessus, je me mets à genoux.

Cette fois, je serai celle qui donne.

## LIA

Pour la première fois depuis que je connais Adrian, je me mets à genoux.

Pas pour qu'il puisse me punir ou me baiser par derrière, mais pour *lui*.

Parce que je veux *lui* donner quelque chose.

En général, c'est lui qui est à l'initiative des activités sexuelles, et je le suis. J'aime qu'il soit brutal et qu'il ne s'en cache pas. J'aime qu'il semble ne jamais en avoir assez de moi.

Et maintenant, je veux m'en servir pour qu'il ne se retranche pas derrière ses murs bien érigés.

À cause de son indifférence, je suis devenue folle la première fois. Je suis devenue si folle que j'ai pensé que c'était une bonne idée de lui envoyer un sosie étrange, puis j'ai sauté d'une falaise. Je ne pense pas pouvoir repasser par là. Je ne suis pas capable de gérer cet aspect de sa personnalité.

Alors, je choisis de faire quelque chose que je n'ai jamais fait.

Adrian me dévisage, les sourcils froncés et les yeux si gris qu'ils noircissent dans l'obscurité. Je ne me soucie même pas du fait que nous soyons dans un lieu public et que n'importe qui puisse passer et me voir à genoux devant lui. Je sens que si je ne le fais pas maintenant, je vais le perdre. Peut-être pas tout de suite, mais cela finira par arriver, comme avant.

J'attrape sa ceinture et la détache. Mes cuisses se serrent au souvenir du plaisir et de la douleur que cette ceinture m'a apportés au fil des ans.

Il me laisse libérer sa bite, et je dois utiliser mes deux mains pour la serrer. Elles tremblent légèrement autour de sa queue alors qu'elle durcit en un instant à mon contact.

— Que fais-tu, Lia ?

En le fixant, je lui offre ce que nous voulons tous les deux.

— Baise ma bouche, Adrian.

— Tu penses vraiment que j'en ai envie après ce que je viens de voir ?

Je fais glisser ma main de la base vers le haut, puis vers le bas, en ajoutant de la pression, jusqu'à ce que je le branle avec la même violence qu'il utilise habituellement sur lui-même avant de jouir sur mes seins, mon cul ou ma chatte.

— Tu en as envie. Tu aimes me punir.

Mon rythme s'accélère. Je me fie à mon instinct, qui me pousse à me pencher pour lécher la goutte de sperme sur son gland et pour l'aspirer dans ma bouche.

Un profond gémissement s'échappe de ses lèvres. Il m'incite à accélérer le mouvement. Un étrange sentiment de puissance, mélangé à de l'excitation, m'envahit. Mes cuisses se serrent et mon cœur tonne si fort qu'il fait presque éclater ma poitrine.

C'est moi qui lui donne du plaisir maintenant, je suis la raison pour laquelle il émet ces bruits et s'épaissit dans ma bouche. En ce moment même, je suis la seule à pouvoir le libérer.

Adrian enfonce ses doigts puissants et minces dans mes cheveux, puis me tire en arrière. Je ne lâche pas le bout de sa bite ni ne desserre ma prise en le fixant.

Sa taille bloque la faible lumière qui passe par l'entrée de la ruelle. Ainsi, il a l'air d'un général, d'un guerrier. Ou peut-être est-il toujours le diable.

Parce que, malgré la luxure qui brille dans ses yeux cendrés, ses traits sont aussi durs que le granit, promesse de mille douleurs.

— Enlève tes mains, Lia.

Je les laisse retomber sur mes genoux, impatiente de le laisser prendre le contrôle. J'aime peut-être obtenir ces



réactions de sa part, mais je pense que mon vrai plaisir a toujours été quand Adrian me possède entièrement.

Corps.

Cœur.

Et âme.

— Je sais que tu lui as envoyé des textos, dit-il avec un calme feint qui me fait froid dans le dos. Tu pensais que je ne le saurais pas juste parce que tu as effacé les textos ?

Je secoue la tête et commence à m'éloigner pour pouvoir parler, pour pouvoir expliquer, mais Adrian pousse sa bite au fond de ma gorge. Mon réflexe de déglutition se déclenche, et je tape des deux mains sur ses cuisses.

Mes ongles s'enfoncent dans son pantalon, mais cela ne le dissuade pas. Il recule un tout petit peu avant de s'enfoncer à nouveau à l'intérieur et de s'y maintenir. Il m'étouffe, confisquant mon air et me laissant suspendue à un fil.

— J'ai laissé couler pour voir jusqu'où tu irais, Lia. À quel point tu me trahirais.

Je veux nier, lui dire que je pensais être un imposteur, que j'étais jalouse de moi-même parce que je ne l'avais pas. Parce que je croyais qu'il aimait une autre femme que moi.

Cependant, Adrian ne me laisse pas d'espace pour respirer, encore moins pour parler. Mes poumons brûlent à cause du manque d'oxygène et des larmes s'accrochent à mes paupières devant la façon dont il continue de tenir sa bite au fond de ma gorge.

— Tu l'as laissé baiser ta bouche, aussi ? *Ma* bouche ?

J'essaie de secouer la tête, mais je suis trop étourdie. Je crois que je vais m'évanouir. En étant étouffé par sa bite.

Lorsqu'il finit néanmoins par retirer sa queue, je crache, je tousse, mes poumons endoloris par l'effort.

— Adrian, je...

Avant que je n'aie pu prendre une pleine bouffée d'air, il s'enfonce à nouveau au fond avec une rotation impitoyable de

ses hanches. Même s'il baise ma gorge, il n'est toujours pas complètement dans ma bouche. Il est trop grand pour cela, et sa bite est trop épaisse.

Son autre main saisit ma mâchoire avec deux doigts et fait basculer mon menton vers le haut.

— Tu l'as regardé avec ces putains de larmes dans les yeux ?

Je secoue la tête, mais le geste est à peine perceptible alors qu'Adrian entre et sort de ma bouche à un rythme fou, hors de contrôle. Je suis étourdie, incapable de respirer, et je m'accroche à sa cuisse plus pour m'équilibrer que pour autre chose. J'ai l'impression que si je le lâche, je vais tomber.

Ou peut-être pire.

Mon mari utilise ma bouche comme si c'était son propre moyen de punition. Il entre, gardant sa bite à la base de ma gorge, puis se retire, me laissant un peu d'air, avant de revenir à l'intérieur.

Je ne tente pas de l'arrêter alors qu'il m'utilise, me punit et passe sa colère sur moi. Au contraire, mes cuisses se resserrent chaque fois qu'il confisque mon air. Chaque fois qu'il s'enfonce avec une force impitoyable, me malmenant, prenant ce qu'il veut de moi.

De la bave coule sur mon menton et des larmes strient mes joues, mais je garde la bouche ouverte quand il se retire. Je le veux toujours à l'intérieur, même si ma mâchoire me fait mal.

Mais cette punition ne semble pas atténuer ses traits sauvages. Au contraire, elle semble les approfondir, les accentuer, les *aiguiser*.

— J'ai passé deux mois, deux putains de *mois*, à entretenir ta conviction que tu es Winter, et juste quand je pense t'avoir récupérée, juste quand je commence à croire que tu seras différente, tu fous tout en l'air.

Un sanglot s'échappe de ma gorge, mais il se perd dans le bruit qu'il fait en baisant ma bouche – ou plus précisément, ma gorge.

— Cette bouche est la mienne, Lia. Seulement la mienne.

Je hoche frénétiquement la tête, même si ce n'était pas une question.

La prise d'Adrian se resserre sur mes cheveux au moment où son corps se tend. Je pense qu'il va jouir, mais cela ne semble pas être le cas. Il continue encore et encore, ses hanches se déplaçant avec une impitoyabilité qui me vole mes pensées et mon souffle.

— Ouvre la bouche en grand, grogne-t-il enfin.

Je m'exécute en tirant un peu la langue. Adrian relâche ma mâchoire et tire ma tête en arrière.

— Putain, c'est à moi.

Sur ce, il jouit sur mes lèvres, ma langue et ma gorge. J'avale autant que possible, mais une partie de son sperme roule sur mon menton, se mélangeant à la salive et aux larmes.

Je suis haletante, j'ai mal entre les jambes, mais j'ignore tout cela pour me concentrer sur Adrian. Il me tient toujours par les cheveux, et même s'il vient de jouir, sa bite est déjà à moitié dure, comme si elle était prête à en recevoir davantage.

Je n'arrête pas de le regarder. En partie à cause de sa beauté absolue, en partie parce que j'ai toujours aimé être témoin du moment d'extase sur son visage juste après l'orgasme.

Mais surtout, parce que j'ai besoin de savoir qu'il me veut toujours. Que ce qui vient de se passer n'était pas seulement sa punition ou la simple fusion de nos corps, mais quelque chose de plus.

Adrian range son sexe d'une main et ferme sa fermeture Éclair, sans s'occuper de la ceinture. Sa prise demeure dure et impitoyable sur mes cheveux.

Je me relève en trébuchant et m'accroche à son biceps pour garder l'équilibre. Nous sommes face à face, un pouls irrégulier contre l'autre, et mon cœur s'emballe dans ma poitrine d'être si près de lui. Cela n'a jamais été ordinaire au fil des ans. Adrian aura toujours une partie de moi au creux de sa main.

Il me fera toujours m'arrêter pour le fixer.

Il saisit à nouveau mon menton. Cette fois, ses doigts caressent mes lèvres, encore recouvertes de son sperme.

— À qui est cette bouche ?

Je ne réfléchis même pas avant de murmurer :

— À toi.

— À qui sont ces larmes ?

— Ce sont les tiennes...

Il se penche et les lèche sur ma joue, puis me mord légèrement.

Je frissonne. Mon corps entier se noie dans une onde de choc d'émotions alors qu'il mordille mon oreille en murmurant ces mots chauds et sombres :

— Tu ferais mieux de t'en souvenir, Lenchka.

## LIA

— Maman !

J'ouvre les bras et m'accroupis alors que Jeremy court à toute vitesse vers moi. Des larmes brillent dans ses grands yeux quand il se jette dans mon étreinte. En le serrant contre ma poitrine et en sentant son odeur de guimauve et de pomme, j'ai l'impression que tout va bien. Tant que j'aurai mon petit garçon, tout ira bien.

— Je croyais que tu étais partie, maman.

Il renifle contre moi.

— Je jouais avec les clowns, mais Boris les a arrêtés, et tu n'étais plus là.

— C'est tout, mon petit ange. Je suis là maintenant, et je ne partirai jamais.

Je suis sérieuse cette fois, parce qu'il est hors de question que j'abandonne Jeremy à nouveau. Il a assez souffert pour son jeune âge. Je me fiche de ce qui m'arrive tant qu'il est en sécurité.

Même si cela signifie faire face à la colère de son père.

Quand Adrian et moi sommes sortis de la ruelle après qu'il a baisé ma bouche, m'a excitée sans même me toucher, nous avons rejoint Kolya, Boris et quelques autres gardes, qui nous attendaient près d'un petit parking avec Jeremy.

Adrian nous installe sur la banquette arrière de la voiture sans un mot. Mon Dieu, je déteste son traitement silencieux. Cela me tape sur les nerfs. Et cela me fait mal aussi, parce que je sais qu'il l'utilise pour s'éloigner de moi. Bien qu'il n'ait jamais été du genre bavard, il se servait tout de même de sa voix avant – entre autres pour me donner des ordres de nature sexuelle.

Peu après, nous démarrons, Kolya et Boris à l'avant et nous trois à l'arrière. Apparemment inconscient de la tension qui se développe dans l'air, Jeremy me parle avec enthousiasme des clowns et du fait qu'ils étaient si drôles.

Je lui réponds quand il pose des questions, mais mon attention est divisée, car je ne cesse de jeter des coups d'œil à Adrian. Concentré sur son téléphone, ce dernier semble nous exclure tous les deux, bien qu'il parle à Jeremy quand il lui demande quelque chose.

*Donc, il n'y a que moi.*

Au bon vieux temps, je me serais concentrée sur Jer et j'aurais fait un doigt d'honneur à Adrian. Mais ce manque de communication est ce qui nous a détruits en premier lieu.

Tout en tendant à Jeremy une bouteille de jus de fruits que j'avais dans mon sac pour notre pique-nique, je fais semblant d'être captivée par son écharpe et demande à Adrian :

— Tu nous as suivis ?

Il ne m'accorde pas un regard, mais il ne m'ignore pas non plus. Il se contente d'un signe de tête.

C'était une question superflue, de toute façon, vu qu'il est apparu peu de temps après que Luca m'a emmenée. J'ai dû éveiller ses soupçons hier soir, lorsque je lui ai demandé si je pouvais sortir avec Jeremy.

*Et moi qui me pensais maligne...*

Je devrais savoir, depuis le temps, qu'Adrian a toujours une longueur d'avance. Cependant, je ne pouvais pas vraiment m'en souvenir, puisque j'étais persuadée d'être Winter.

Bien qu'une partie de moi ait ressenti une certaine familiarité, que j'ai fait de mon mieux pour ignorer. Ma connexion instantanée avec Adrian faisait aussi sens. La peur, le désir et l'affection venaient tous du plus profond de mon être.

— Pourquoi tu nous as suivis, papa ? Jeremy demande, et je fais tout pour ne pas embrasser ses adorables joues.

— Parce que je voulais te voir, malysh.

Adrian ébouriffe ses cheveux avant de retourner à son téléphone. Jer prend une gorgée de son jus de fruits, puis fronce les sourcils.

— Et maman ? Tu ne voulais pas voir maman ?

— Bien sûr que si, dit-il sans émotion.

— Tu pourras peut-être venir avec nous la prochaine fois, papa.

— Peut-être.

— Ton papa a du travail, Jer.

Je caresse ses cheveux pour les éloigner de son visage en adoptant mon ton le plus doux.

— Il n'a pas le temps pour nous.

Alors qu'Adrian me lance un regard noir sous ses cils, je m'accroche à ma ligne de défense à travers Jeremy. Je déteste l'utiliser, mais il a toujours été le seul lien solide qui nous unissait. Et si c'est le meilleur moyen d'atteindre mon mari, ainsi soit-il.

— Peut-être qu'il ne veut pas être avec nous, insisté-je.

Je n'aurais pas osé prononcer de telles paroles il y a quelques mois. J'ai toujours gardé mes mots pour moi. J'étais en colère à l'intérieur, mais je refusais de le montrer à l'extérieur. Cependant, quelque chose a changé depuis que je me suis prise pour Winter. Je me suis libérée d'une manière que je n'aurais jamais cru possible, et c'est seulement grâce à cette liberté que je suis capable d'embrasser mon vrai moi.

Je suis capable de dire à voix haute ce que je veux. Même si j'ai détesté ces deux mois et la solitude que j'ai ressentie, je ne déteste pas ma liberté retrouvée. Ni ma voix.

Jeremy saisit la bouteille de jus de fruits et fixe son père.

— C'est vrai, papa ?

— Pas du tout, malysh. J'aime passer du temps avec toi.

— Et maman ?

Jer, béni soit son petit cœur, est le premier membre de mon fan-club.

— Et ta mère.

Il n'est pas sincère, à en juger par son ton apathique. C'est pourquoi je dois battre le fer tant qu'il est chaud.

— Alors, viens en vacances avec nous, renchéris-je nonchalamment.

Un muscle se crispe dans sa mâchoire, mais il le masque rapidement.

— Nous en parlerons plus tard.

— Ou nous pouvons en parler, maintenant. N'est-ce pas, Jer ?

— Bien sûr ! Pars en vacances avec nous, papa.

Adrian me fixe, et je le fixe en retour. Quand j'étais Winter, ses yeux ont commencé à me mettre mal à l'aise à un moment donné, parce que j'avais oublié que je les connaissais, intimement même, et parce qu'il peut devenir effrayant quand il dirige son regard intense et impénétrable sur moi. Cependant, je refuse de me recroqueviller.

Je le défie en relevant le menton.

Jer s'agrippe à sa manche et le regarde avec ces grands yeux auxquels aucun de nous ne peut résister.

— Papa, *s'il te plaît*.

Adrian lâche un soupir.

— Bien.

— Youpi !

— La semaine prochaine ? Celle d'après ? j'insiste.

— Nous verrons bien.

— Dans deux semaines, alors. Tu entends ça, Jer ? Nous partirons tous les trois en voyage.

Il nous considère tour à tour avec des yeux écarquillés.

— Quel type de voyage ?



— On va laisser ton père nous surprendre.

— Youpi !

Jeremy m'embrasse, ainsi que son père.

Adrian resserre son emprise sur le téléphone, et je peux dire qu'il n'aime pas le fait que je l'aie indirectement forcé, mais j'ai besoin de plus de temps avec lui en dehors de son travail et de la maison. J'ai besoin de reconstruire notre relation avant qu'il ne soit trop tard.

*Enfin, s'il reste quelque chose à reconstruire...*

Cette pensée me fait frissonner et me paralyse jusqu'aux os.

Dès qu'on arrive à la maison, Adrian sort le premier de la voiture, suivi de Boris. Pour la première fois, Kolya reste un peu en retrait, peu désireux d'être sur les talons de son patron.

— Quoi ? je demande quand il continue à me fixer.

— Vous... n'auriez pas dû faire ça.

— Faire quoi ?

— Utiliser Jeremy pour lui forcer la main. C'est ce que sa mère a fait. Elle a utilisé le patron pour que son père fasse les choses à sa façon. Inutile de dire qu'il déteste ça.

*Merde.*

Juste quand je pense que j'améliore les choses, elles finissent par être bien pires.

## LIA

Adrian passe le reste de la journée enfermé dans son bureau avec Kolya.

Ce n'est pas une surprise. Mais contrairement à avant, je ne reste pas assise à attendre. Je n'ai pas à m'apitoyer sur mon sort, à refouler la douleur d'être négligée ou à me morfondre parce qu'il ne vient pas me chercher.

Cette Lia a été tuée en bas de la falaise.

Même si je ne suis sans doute pas sortie indemne de la chute, maintenant, je suis bien consciente de qui je suis. Quelque chose a changé en moi après cette nuit, et je vais accepter ce changement. Ce n'est peut-être pas le meilleur, mais c'est mieux qu'avant.

J'attends que Jeremy aille se coucher, puis je lui lis une histoire qui le fait rire. Blotti contre ma taille, il lutte contre le sommeil tandis que ses yeux métalliques se ferment.

— Ne me quitte pas, maman.

— Jamais, mon ange.

J'embrasse le sommet de sa tête.

Peu après, il perd la bataille. Je détache doucement ses doigts de mon corps et les place sous la couverture avant de me lever. Pendant un moment, je reste là, à le regarder et à remarquer à quel point il a grandi.

J'ai l'impression que c'est hier qu'il est né et que nous avons dû fuir pour sauver nos vies. Mon petit garçon a été résistant dès le tout début.

L'abandonner avec une inconnue, même avec la promesse de le retrouver, a aggravé mon état d'esprit. Je le reconnais, maintenant. C'est pourquoi j'ai utilisé les informations que j'ai apprises de Winter sur la perte de son propre enfant et les ai mélangées avec le vide que j'éprouvais à l'idée de ne pas avoir

Jeremy avec moi. Ensuite, j'en suis venue à devenir une personne complètement différente.

Je dois rendre visite au Dr. Taylor, car je dois empêcher que cela se reproduise. Me sentir comme une autre personne, une *étrangère*, en compagnie de mon fils et de mon mari a été la pire expérience que j'aie jamais eue à endurer.

Pire que d'être piégée dans la boîte noire quand j'étais enfant. Pire que la fin de ma carrière.

À ce moment-là, je me voyais comme un imposteur qui volait la famille d'une autre femme, et que Dieu me vienne en aide, je voulais la voler. Je voulais cette vie. Je voulais que Jeremy et Adrian soient tout à moi.

C'est ironique, vu que j'ai déployé beaucoup d'efforts pour essayer d'échapper à mon identité. Je ne savais pas à quel point j'étais attachée à ma vie, jusqu'à ce que je sois sur le point de la perdre. Jusqu'à ce que Jeremy et Adrian ne soient plus ma famille.

Il s'avère qu'ils l'ont toujours été. Ou du moins, Jeremy l'est. Je dois faire quelque chose à propos d'Adrian, pour qu'il ne me traite pas comme une étrangère. Et le meilleur moyen est de recueillir quelques informations avant de l'affronter. Heureusement, je connais la bonne personne pour cela.

Après avoir embrassé une dernière fois le front de Jeremy, je sors de sa chambre et descends. Vêtue d'un manteau, je me glisse hors de la maison principale. L'air glacial me glace immédiatement les os. Je resserre le manteau autour de moi en franchissant la distance qui me sépare de la maison des invités.

Boris et un autre garde se tiennent devant, fumant et parlant en russe. En me voyant, ils jettent leurs cigarettes, et Boris se précipite pour me bloquer l'accès. Il fait à peu près la même taille que Kolya, mais ses traits sont vilains, ses lèvres fines et son nez pointu.

— Bonsoir, Boris, dis-je de mon ton le plus accueillant.

— Mme Volkov, me salue-t-il en retour avec son air bourru.

Un frisson soudain me traverse à ce nom. Quand je pensais être Winter, je le détestais parce que j'étais jalouse d'elle/moi.

Mais quand j'étais Lia, je refusais d'admettre à quel point j'aimais avoir ce nom de famille attaché au mien.

— Je dois voir Yan, Boris.

Il s'éclaircit la gorge.

— Impossible. Ordres du patron.

— Allez-vous utiliser la force pour m'arrêter ?

Ses yeux et ceux de l'autre garde s'écarquillent à cette suggestion.

— Bien sûr que non. Le patron nous massacrerait si on vous touchait.

— Dans ce cas, laissez-moi entrer.

— Je vais devoir le lui signaler.

— Faites donc. Dites-lui de venir m'arrêter lui-même.

Sur ce, je passe devant lui, légèrement effrayée, légèrement excitée à l'idée qu'Adrian puisse venir me chercher.

Mais avant cela, je dois obtenir les informations dont j'ai besoin. La chambre dans laquelle Yan se repose est au rez-de-chaussée. L'espace d'un instant, je m'attarde sur l'escalier. Winter est là-haut et l'est probablement depuis ces deux derniers mois. Elle est un autre mystère que je dois résoudre.

Si Adrian savait dès le départ qu'elle n'était pas moi, pourquoi lui a-t-il fait du mal ? Ma poitrine se serre à l'idée que je l'aie mise en danger.

En même temps, je jurerais l'avoir vue nous épier quand Adrian et moi jouions avec Jeremy dans le jardin. Était-ce aussi le fruit de mon imagination ?

Après avoir secoué la tête, je me dirige vers la chambre de Yan et frappe doucement à la porte.

— Entrez, dit-il d'une voix lasse.

Je pousse la porte, puis m'installe sur la chaise à côté de son lit. Celle que Kolya occuperait s'il était là. Pour un gars stoïque, Kolya se soucie de Yan et le montre par ses actions, même s'il ne l'admettrait probablement jamais en paroles.

Yan est assis dans son lit, vêtu d'un sweat à capuche bleu. Ses longs cheveux sont détachés. Ils tombent sur sa nuque et donnent à son visage un aspect plus doux. Il a repris des couleurs, et le fantôme de la mort s'est lentement retiré de ses traits.

Il parcourt les chaînes de télévision sans se concentrer sur une en particulier. En me voyant, il éteint la télé et s'adosse aux nombreux oreillers qui l'entourent.

— Tu vas bien ?

Il hausse une épaule en grimaçant.

— Si m'ennuyer à mourir revient à aller bien, alors je suppose que oui.

Un petit sourire se dessine sur mes lèvres. Il n'y a que lui pour avoir cette attitude.

— Comment es-tu arrivée ici, d'ailleurs ? Je croyais que Boris défendait comme un gardien de l'enfer l'entrée de ma prison.

— J'ai mes méthodes.

— Tes méthodes ? Tu vas encore nous attirer des ennuis, n'est-ce pas ?

— Ça ne vaudrait pas le coup ?

— Putain, non. J'ai encore besoin de mon cou, merci bien.

Je ris doucement. Très vite, mon rire s'éteint.

— Au fait, Yan...

— Oui ?

— Je me souviens de tout.

— Tu... C'est vrai ?

— Oui. J'ai arrêté de penser que j'étais quelqu'un d'autre.

Ses lèvres s'écartent avant qu'il ne libère une longue expiration.

— Putain, enfin. Je commençais à penser que j'allais devoir te faire avaler la pilule par le gosier.

— Pourquoi ne l’as-tu pas fait ?

— Tu as oublié la partie où j’ai encore besoin de mon cou ? Le patron a déjà pour mission de me découper en morceaux et de les exposer dans le hall d’entrée. Je n’ai pas besoin de lui donner plus de motivation. En plus, le psy en chef a dit que tu étais dissociée et que te forcer à te souvenir aurait l’effet inverse et pourrait aggraver ton état.

Je me rapproche de lui.

— C’est pour ça qu’Adrian m’a laissée penser que j’étais Winter ?

— Exactement.

— Je suppose qu’il me surveillait de loin ?

— Nous l’avons tous fait. Tu n’as pas idée à quel point il était grincheux durant cette période. Plus que d’habitude, je veux dire. Ton serviteur a dû subir sa colère. Il battait tout le monde pendant nos entraînements quotidiens.

— Je suis désolée.

— Ne t’excuse pas pour une situation sur laquelle tu n’as aucun contrôle. La maladie mentale n’est pas quelque chose dont il faut s’excuser.

Les larmes me montent aux yeux, je les écarquille pour les empêcher de couler.

— Merci.

— On roule ensemble, on meurt ensemble, jeune fille.

— Oh, mon Dieu, Yan ! m’écrié-je avec un large sourire aux lèvres. Tu es Larry ?!

Il me fait un clin d’œil.

— Le seul et unique.

— Je n’arrive pas à y croire. Vous ne vous ressemblez pas du tout, sauf pour la déformation du nez. Tu as même parlé avec un accent différent.

— Un simple déguisement a suffi. Quant à l’accent…

Il s’éclaircit la gorge et prend l’accent américain.

— J'ai vécu ici presque toute ma vie, jeune fille. Je peux parler comme un Américain. J'ai juste choisi de ne pas le faire parce que l'accent russe me fait paraître effrayant et méchant.

— Petit bâtard.

Je ris à nouveau, ravie de constater que Larry et Yan ne sont qu'une seule et même personne. Ils ont toujours été les seuls que je considérais comme des amis, que ce soit en tant que Lia ou Winter.

— Qui qualifies-tu de « petit » ? J'ai vingt-cinq ans, merci beaucoup.

— Tu es toujours plus jeune que moi. Fais avec.

— Peu importe.

Il roule des yeux.

— Le patron est-il au courant ?

Mon humour disparaît lorsque je me rappelle ce qui s'est passé aujourd'hui.

— Oui, mais il l'a découvert dans les pires circonstances. Il s'est remis à penser que je le trompais. Non pas qu'il ait déjà arrêté.

— Il ne fait pas que le *penser*. Tu as planté une graine dans sa tête et tu as refusé de le nier.

— J'ai nié aujourd'hui, et il ne m'a pas crue.

— Peux-tu l'en blâmer ? Tu as laissé cette idée s'envenimer et pourrir dans son esprit pendant des mois.

— Je sais. Mais il n'est pas innocent non plus.

— Alors ? Vous allez en parler ou envisager de résoudre ce problème dans quelques années ? Parce qu'il pourrait ne pas avoir beaucoup de temps.

Mon cœur tonne alors qu'un brouillard lugubre s'abat sur mes pensées.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Maintenant que tu es redevenue Lia, tu dois savoir qu'il a tué Richard.

— Je l'avais déjà compris. Ne l'a-t-il pas fait pour que je revienne à ses côtés ?

Même si j'en suis soulagée, les méthodes d'Adrian peuvent être extrêmes. Il m'a vraiment foutu la trouille, à l'époque.

— Non, il l'a fait parce que cette ordure de Richard a posé les mains sur toi.

— Oh.

Un souffle chaud me traverse et pour une raison quelconque, ce n'est pas du dégoût. Mon mari a dit qu'il me protégerait, et il l'a fait. Même quand je l'avais complètement effacé.

— Ce n'est pas tout, Lia. Richard était le candidat à la mairie de la Bratva, et Sergei n'est pas franchement ravi qu'il soit mort. S'il découvre que ça vient de l'intérieur, il considérera ça comme une trahison.

— Est-ce qu'il... Est-ce qu'il soupçonne Adrian ?

— Oui, il a confié à Vladimir la tâche de le faire tomber. Cet enfoiré ne s'arrêtera pas tant qu'il n'aura pas prouvé que le patron est derrière tout ça. Igor, qui ne lui a jamais pardonné d'avoir mis Kristina de côté pour toi, compte aussi sa disparition pour pouvoir mettre son fils aîné à la place du patron.

— Mais... mais... n'est-il pas l'atout le plus précieux de la confrérie ? Sergei ne l'abandonnerait pas comme ça.

— Il en serait capable.

— Pourquoi ? Adrian est le pilier de cette stupide confrérie. Ils ne peuvent pas simplement le jeter dehors.

Je suis tellement en colère pour lui. Il a donné à ces connards sa jeunesse et sa vie, et ils ont l'audace de lui faire cela pour quelqu'un d'aussi insignifiant que Richard ?

— Au contraire. La mort de Richard a permis aux Luciano de faire avancer leur candidat. C'est clairement un acte de trahison.



Mon cœur fait un bond à la mention du nom de famille de mon père. Mon père biologique, la raison pour laquelle Adrian m'a approchée en premier lieu.

— Mais il ne l'a pas fait au profit des Italiens.

— Même si c'est vrai, c'est ce à quoi ça ressemblera aux yeux de Sergei et de tous les autres.

— Merde.

— Merde, en effet, Lia. Alors, ne perds plus de temps.

— Je n'en ai pas l'intention.

Yan hésite. Il passe la main dans ses cheveux et m'observe sous ses longs cils.

— Qu'y a-t-il, Yan ?

— Je t'ai entendue cette nuit-là, tu sais.

— Quelle nuit ?

— Quand on m'a tiré dessus.

— Oh.

— Tu connaissais cet homme.

Il baisse la voix.

— Tu le *connais*.

— Ouais, je murmure.

— Ah... Eh bien, putain. Une complication de plus.

— Tu vas le dire à Adrian ?

— Bien sûr que non. Il va s'en prendre à toi.

— Kolya dit qu'Adrian te suspecte et pense qu'on t'a tiré dessus par stratagème.

— Il n'a pas de preuve, et il n'agira pas sans. Je vais m'en sortir. Concentre-toi plutôt sur toi-même.

— Merci. Je suis tellement contente de t'avoir.

— Moi aussi. Sinon, la cause de ma mort aurait été l'ennui.

Je souris, puis je le regarde.

— Tu peux me rendre un dernier service ?

— Quoi, encore ?

Je prends une grande inspiration.

— Raconte-moi tout sur la période où j'étais Winter.

Redevenir entière dépend de moi et de moi seule. Ce n'est que lorsque j'aurai rassemblé toutes les pièces de ma vie que je pourrai passer à l'étape suivante.

Il ne reste plus qu'à savoir si cela va nous consolider ou nous détruire.

**ADRIAN**

Mon esprit surstimulé m'empêche d'assimiler quoi que ce soit. Ou peut-être que j'assimile tant de choses que les cellules de mon cerveau brûlent trop vite pour que je puisse former des pensées cohérentes.

Depuis que j'ai vu Lia embrasser son amant, je vis dans un brouillard rouge. Un putain de rouge écarlate. Rouge rage.

Et je ne pouvais pas le dissiper en tuant cet enfoiré parce qu'elle le protégeait.

*Encore une fois.*

Elle vient de retrouver ses souvenirs et a cessé de me demander de l'appeler par le nom d'une autre femme, mais la première personne vers qui elle est allée, c'est lui. Son amant.

Encore une putain de fois.

Je frappe du poing contre la table et me délecte du choc qui se répercute dans mon bras. Au moins, la douleur me détourne des pensées meurtrières que j'ai pour elle.

Pour lui.

Pour tout le monde.

C'est temporaire, mais c'est mieux que rien.

Le fait qu'elle se soit mise à genoux pour la première fois, qu'elle m'ait demandé de baiser sa bouche pour la première fois, a empiré les choses.

Si j'ai apprécié la sensation de ses mains sur moi et la façon dont j'ai utilisé sa bouche, la satisfaction s'est arrêtée à ce moment précis. Parce que maintenant, je n'arrête pas de penser qu'elle n'a fait cela que pour le protéger. Pour me distraire et m'empêcher de le suivre.

Je le savais à ce moment-là, je le savais, mais je devais prendre sa bouche, je devais la punir. Et le besoin de plus bat

toujours dans mes veines.

Peut-être était-ce son plan depuis le début... me séduire pour me distraire.

— On s'arrête là pour ce soir, patron ? demande Kolya depuis sa position sur le canapé.

Quittant les moniteurs de surveillance, je me lève et me dirige vers la fenêtre. Je relâche une lourde expiration en fixant le jardin sombre à l'extérieur.

— Je veux sa localisation, Kolya.

— Oui, mais surveiller un lieu public pendant des heures et des heures sera probablement une perte de temps. Il sait comment couvrir ses traces et porte toujours un masque et un chapeau. Nous n'avons obtenu que son profil, et il est impossible d'obtenir une identification faciale à partir de ça.

Je tapote mon doigt contre ma cuisse, puis m'arrête lorsque des liens commencent à se tisser dans ma tête. Quand je me tourne à nouveau vers Kolya, l'idée est claire.

— Veste en cuir noir, masque et chapeau... comme le kidnappeur de la fête d'anniversaire d'Igor il y a une semaine.

— Vous pensez que c'est la même personne ?

— J'en suis presque sûr.

Je m'avance vers lui et m'assois à ses côtés.

— Remontre les deux images.

Après quelques clics, Kolya récupère une image fixe de la personne qui a enlevé Lia et tiré sur Yan, qu'il compare avec les images des caméras de surveillance publiques aujourd'hui, que nous avons piratées.

Les vêtements sont similaires, mais ils sont standards, donc tout le monde peut les porter. C'est sa carrure qui le trahit. Il a le même profil, la même taille et la même largeur.

Je tape sur l'écran.

— C'est le même enfoiré.

— Oui, dit Kolya en fronçant des sourcils. Pourquoi voudrait-il kidnapper Mme Volkov, cela dit ?

— Parce qu'il ne trouvait pas le moyen de lui parler. Nous la surveillions de près, même quand elle était Winter, et il ne pouvait pas s'approcher, alors il a dû monter ce coup.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi il avait besoin de la kidnapper, de tirer sur Yan et de risquer de se faire prendre. Ça ne peut pas être juste parce qu'il est son amant.

Le raisonnement de Kolya est logique, mais si ce bâtard est aussi fou d'elle que moi, il prendrait le risque. Pourtant, quelqu'un de son calibre, clairement entraîné et suffisamment habile pour éviter presque toutes les caméras de surveillance, ne l'aurait pas approchée à une fête organisée par le *Pakhan*...

C'est comme s'il voulait faire passer un message, une sorte de « va te faire foutre », pour me dire qu'il peut m'atteindre quand il veut. Que mon système n'est pas à l'épreuve des balles.

*Mon système n'est pas à l'épreuve des balles.*

Cette phrase arrête mon cheminement de pensées. Le souvenir de la seule autre fois où mon système a échoué surgit dans mon esprit.

La tentative d'assassinat, il y a environ un an. La seule fois où je n'ai pas pu trouver d'informations sur celui qui avait essayé de me tuer. L'incident à la suite duquel la dépression de Lia a frappé plus fort et elle a admis m'avoir trompé.

— Serait-ce le même homme qui a participé au coup de l'été dernier ? je demande à Kolya.

Son cerveau se réveille.

— C'est une possibilité. Mais vu ses compétences, n'aurait-il pas fait ça tout seul ? Pourquoi aurait-il engagé un mercenaire pour agir en son nom ?

— Pour la même raison qu'il a engagé le spetsnaz qu'il a abattu et laissé s'écraser au pied de la falaise avec la voiture. Camouflage. Il ne veut probablement pas que quelque chose puisse le relier à lui.

— Pourquoi voudrait-il vous tuer ?

— Pour avoir Lia pour lui tout seul, je grogne entre mes dents serrées. Il pourrait aussi travailler avec un de nos ennemis.

— Je vais revoir ce que nous avons jusqu'à présent et considérer sous une nouvelle perspective le tout en prenant en compte qu'il s'agit de la même personne dans les trois cas.

— Il pourrait être lié à Lazlo Luciano, aux Rozetti ou à l'un des nôtres.

— Comme qui ?

— Vladimir ou Igor. Attends.

Je récupère mon téléphone et compose le numéro que je n'ai jamais voulu appeler pour demander de l'aide. Kirill décroche après deux sonneries, avec un air toujours aussi suffisant.

— Adrian. Quelle charmante surprise. Que me vaut cet honneur ?

— Qu'est-ce que tu sais ?

— Tu vas droit au but, d'après ce que je vois.

— Ne me fais pas perdre mon temps, Morozov.

— Tu sais, au cas où personne ne te l'aurait dit, quand tu demandes une faveur, tu es censé le faire gentiment.

— Ma patience touche à sa fin, tout comme l'accord que nous pourrions conclure ensemble.

— Doux Jésus. Tu es aussi grincheux qu'un vieil homme.

— *Qu'est-ce que tu sais ?* j'insiste.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je sais quelque chose ?

— Tu as fait des allusions tout sauf subtiles.

— Donc, tu les as saisies. Je pensais qu'il fallait que je passe au niveau supérieur de mon jeu d'indices. Qu'est-ce que tu veux apprendre en premier ?

— Qu'est-ce que tu as ?

— Et si je te disais que je connais un détail du passé de ta femme que tu ignores peut-être ?

Je continue le tapotement lent de mon index sur ma cuisse. Il n'y a aucun moyen qu'il sache qu'elle est la fille de Lazlo. Les personnes qui étaient au courant sont mortes. Je m'en suis assuré.

Alors, je garde mon sang-froid.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Sais-tu qu'elle a grandi avec un garçon italien ?

— Un garçon italien ?

— Oui. Un voisin. Au début de mes recherches, j'ai ignoré cette information, mais ensuite, j'ai tilté.

— Tu as fait des *recherches* sur elle ?

— Bien sûr que j'en ai fait. Vladimir, Igor et Sergei aussi. Tu amènes une femme de nulle part, tu annonces qu'elle est ta femme et la maman de ton bébé et tu penses qu'on va juste hocher la tête ? Tu ne fais pas d'erreur, Adrian, alors peu importe combien tu essaies de convaincre tout le monde que tu ne l'as épousée qu'en raison d'une grossesse accidentelle, je n'y crois pas. Je suis sûr que ça faisait partie d'un plan de maître. Maintenant, où en étais-je ? Ah oui. L'Italien. Même s'il semblait normal, quand j'ai fouillé davantage de son côté et du côté de ses parents, je n'ai rien trouvé.

— Rien ?

— Absolument rien. Aucun citoyen normal ne couvrirait ses traces aussi méticuleusement, n'est-ce pas ?

— Non.

— Exactement.

— Quel est son nom ?

— Luca.

— Nom de famille ?

— Brown. Luca Brown. Ça te dit quelque chose ?

— Non.

Il fait claquer sa langue.

— À moi non plus. Mais je trouverai cet enfoiré. Personne ne se cache de moi.

— Tiens-moi au courant.

— Mais, mais, mais, Adrian... Ne serais-tu pas aimable, aujourd'hui ?

— Fais juste ce qu'on te dit.

— Et j'aurai quelque chose en retour ?

— Oui.

— Fantastique. J'aime faire affaire avec toi.

Je fixe mon téléphone, puis me concentre sur Kolya.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit qu'elle avait un voisin italien lors de ta première recherche ?

— Ça n'avait pas l'air d'avoir de l'importance, à l'époque. C'étaient deux enfants, et beaucoup de gens à New York ont des voisins italiens. Je n'avais pas l'impression d'avoir besoin de creuser cette piste.

Il a raison. Cela n'aurait pas dû avoir d'importance. Mais après ce que Kirill a mentionné, j'ai le sentiment que ce Luca est encore plus impliqué que je ne le pensais. Il n'y a qu'une seule autre personne qui puisse me donner les détails, même si je dois les lui arracher.

— On arrête là pour ce soir, Kolya.

Je me lève, et mon second me suit.

— Boris m'a envoyé un message tout à l'heure, mais je ne voulais pas vous déranger.

— À propos de ?

— Mme Volkov est allée à la maison des invités pour rendre visite à Yan.

Je serre le poing.

— Tu ne voulais pas me déranger ou tu protégeais ce petit con ?



Il pousse un long soupir.

— Les deux.

— Il sait quelque chose, Kolya. Il était là, et il me le cache.

— Je sais.

— Tu es enfin d'accord ?

— Oui. Il n'a pas voulu me le dire non plus, mais c'est évident. Il protège Mme Volkov.

— De moi ?

— Oui, monsieur. Vous savez qu'il est encore furieux de la façon dont vous l'avez conduite au bord de cette falaise.

— Alors, maintenant tu es de son côté ?

— Je suis de *votre* côté. C'est pour cette raison que je dois vous dire les choses telles qu'elles sont. C'est comme ça que ça a été pendant les trois dernières décennies.

Je plante un doigt dans sa poitrine.

— Découvre ce qu'il cache, ou je le torture le jour même où il pourra se remettre sur pied.

Sur ce, je quitte le bureau et monte à l'étage. Je ne m'embête pas à dîner, n'ayant aucun appétit. Il est dix heures du soir, donc Lia doit être dans la chambre de Jeremy. Je m'y rends, bien décidé à la faire sortir et à extraire les réponses de sa peau.

Le besoin furieux d'en avoir plus que je ressens depuis que j'ai peint sa bouche de mon sperme revient en force.

Étonnamment, quand j'arrive dans la chambre de malysh, il est le seul à y dormir. Je ferme la porte sans bruit et me dirige vers notre chambre. Qu'on ne me dise pas qu'elle est toujours avec Yan ! Si c'est le cas, je vais...

Mes pensées aussi meurtrières que mes pas s'arrêtent dans l'embrasement de la porte. La seule lumière provient de bougies rouges posées sur chaque surface – le lavabo, les tables de nuit et même les chaises. Le lit a été fait avec des draps rouges – que je ne savais même pas que nous avions –, et le parfum des

roses flotte dans l'air. Un plateau de nourriture est posé sur le meuble, entouré de bougies et de roses.

Le décor est similaire à celui d'hier soir. La seule différence est la femme qui se tient au milieu de la pièce, vêtue d'un simple peignoir, en train d'allumer d'autres bougies.

— Oh. (Elle lève la tête.) Tu n'étais pas censé être de retour avant une demi-heure. Je n'ai même pas mis de maquillage.

Je fonce vers elle et l'attrape par le bras. Le briquet tombe de sa main tandis qu'elle me fait face, les lèvres entrouvertes et la peau rougie. Pendant un moment, je veux croire qu'elle fait cela pour moi. Pour *nous*.

Mais pourquoi le ferait-elle alors qu'elle ne l'a jamais fait auparavant ?

Il n'y a qu'un seul moyen de découvrir la vérité.

Quand j'ai planifié tout cela, je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre Adrian. Je me moquais de savoir si je recevrais sa colère, du moment qu'il l'exprimait, au lieu de refouler toutes ses émotions à l'intérieur, comme d'habitude.

Pour que tout soit parfait, j'ai sorti les bougies, les draps et la lingerie que j'avais achetée il y a un an mais que je n'avais jamais eu le courage de porter. Je l'avais cachée au fond du placard comme si en posséder était une sorte de honte. À l'époque, j'avais peur de l'idée que je me faisais de sa personne et je ne voulais pas m'abandonner complètement ni à mes sentiments ni à lui.

Une partie de moi se bat toujours. Elle murmure dans un coin de ma tête qu'Adrian est un monstre et que rien ne pourra changer cela. Cependant, c'est cette partie qui m'a fait perdre la tête, parce que j'ai refusé quelque chose que je voulais tellement.

C'est pourquoi, alors qu'il me tient par le bras, les abysses gris foncé de ses yeux brillant de malice, je ne m'enfuis pas.

Je le fixe.

Je tombe.

Je reste juste dans le moment présent.

Ce qui n'est pas si difficile puisque Adrian est capable d'accaparer toute mon attention par sa seule présence. Ma peau est recouverte de chair de poule là où il me tient. L'ombre sur ses pommettes saillantes lui donne un côté sombre et mortel.

C'est un si bel homme, d'une beauté tranquille qui vous prend par surprise et d'une perfection physique qui se raffine avec le temps. Je me suis peut-être un peu entichée de lui au fil des années.

D'accord, *beaucoup*.

— Qu'est-ce que tu crois faire, Lia ?

J'aime le son de mon nom sur ses lèvres. En fait, je l'aime tellement que je me suis peut-être penchée vers lui pour l'entendre plus clairement dans le timbre de sa voix.

*Reprends-toi, Lia.*

— Je prépare juste un dîner, dis-je avec nonchalance.

— Ça ne ressemble pas à un *simple dîner* pour moi.

— C'est toi qui m'as appelée tout à l'heure pour me proposer un rendez-vous, tu te souviens ?

— Qui a dit que j'en voulais encore ?

Ses mots sont blessants, surtout que nous n'en avons jamais eu avant, mais je les ignore.

— Eh bien, je veux un rendez-vous.

— Si par « rendez-vous », tu entends que tu vas répondre à mes questions ou je vais te faire rougir, alors très bien, Lia. Ayons un rendez-vous.

— Et ils disent que le romantisme est mort.

— Laisse tomber le sarcasme. Ça ne te va pas.

— Je pense que ça me va très bien, au contraire.

— Lia... me prévient-il. Ne me réponds pas, ou tu vas en payer le prix.

Un soubresaut d'excitation remonte le long de ma colonne vertébrale. Toutefois, je feins l'indifférence en m'efforçant de ne pas frotter mes cuisses l'une contre l'autre.

— Le dîner va refroidir.

— À quoi tu joues ? Tu vas me séduire dans le but de me demander quelque chose plus tard ? Pour sortir retrouver cet enculé, peut-être ?

— Non. (Je secoue la tête.) Je ne t'ai jamais trompé, Adrian. Je te le jure.

Il m'attrape une poignée de cheveux, qu'il tire en arrière tandis que je grimace.

— Alors, c'est ton nouveau jeu ? Le déni ?

Je m'accroche à son poignet, non pas pour le retirer, mais pour le toucher, pour établir une connexion avec lui afin que le fil fragile qui existe entre nous ne se casse pas.

— Et si je te traitais de la même façon, Lia ? Devrais-je aussi faire venir une maîtresse ? Je t'attacherais au lit et je la baiserais devant toi. C'est ça que tu veux ?

— Non !

Des larmes s'accrochent à mes cils, et un monstre aux yeux verts sort des profondeurs de mon âme. Je ne doute pas qu'il le ferait juste pour me donner une leçon, pour me blesser autant que je l'ai blessé. Seulement, je ne pense pas que je survivrais à la vision d'Adrian touchant une autre femme.

Cela me briserait jusqu'au point de non-retour.

— Pourquoi pas ? Tu as envoyé ton sosie dans ma direction, alors n'est-ce pas ce que tu attendais ? Que je la baise ?

Des larmes amères glissent sur mes joues, et je serre les lèvres pour les empêcher de trembler.

— Réponds-moi, Lia.

Je m'étouffe dans un sanglot avant de parler.

— Je n'avais pas les idées claires, à l'époque.

— Visiblement assez pour songer à la laisser prendre ta place. Tu l'as imaginée dans mon lit ? As-tu aimé cette image ?

— Non... non ! Non ! (Je plante mes doigts dans sa peau.) Ne me torture pas comme ça.

— Tu veux dire, comme tu me tortures depuis des mois ?

— Je ne t'ai pas trompé, et je ne pourrai jamais le faire. Pas quand tu possèdes chaque partie de moi.

— Je possède chaque partie de toi ?

Ses yeux s'assombrissent et prennent une teinte effrayante. Je hoche la tête, bien que ce ne soit pas très visible avec sa prise sur mes cheveux.

— Prouvons-le, alors.

Il me traîne jusqu'au lit, repoussant d'un coup de pied les oreillers que j'avais soigneusement placés là. Je ne proteste pas quand il me force à m'allonger sur le matelas. Au contraire, une étincelle d'excitation tordue me traverse comme jamais auparavant.

La main d'Adrian serre ma robe, puis me l'arrache. Je n'ai pas eu le temps de revêtir quelque chose de sexy ou de m'arranger. Ma nudité lui est entièrement offerte, et je me délecte de son regard noir, de la promesse qui s'y trouve.

J'ai cet effet sur lui. Ce n'est pas une autre femme qui brise sa froideur apparente et fait ressortir l'homme qui est en lui, c'est moi. Seulement moi.

Là, mon mari me chevauche. Il saisit mes poignets d'une main, les fait passer au-dessus de ma tête et les attache au montant du lit en utilisant la ceinture de ma robe. Mon cœur frissonne à chacun de ses mouvements sûrs et méthodiques.

Il me fait fondre morceau par morceau, il n'y a aucune chance que je puisse lui résister. Pas que je le veuille, d'ailleurs.

En fait, j'ai besoin de ce côté de lui. J'ai besoin du plaisir effréné et de la passion irrépressible. J'ai besoin qu'il ne se retienne pas.

D'habitude, il me punit ou me baise quand j'ai les mains liées. Pas cette fois. Adrian se redresse et récupère des morceaux de corde dans la table de nuit. Avant que je ne puisse comprendre ce qu'il a l'intention de faire, il se dirige vers le pied du lit et attache l'une de mes chevilles, puis fait de même avec l'autre, de sorte que je sois étalée sous ses yeux.

Un sentiment d'excitation inconnu me traverse dans cette position. Je suis complètement nue, attachée, et la seule personne capable de me sauver de cette situation est celle-là même qui m'y a mise. Mon mari se tient en face de moi, avec un aperçu direct sur ma chatte. Il déboutonne sa chemise. Son torse dur se révèle un peu plus à chaque bouton, jusqu'à ce que

le vêtement soit ouvert. Il l'arrache de son corps et le jette à côté de lui.

J'ai une vue imprenable sur son torse nu et sur les tatouages qui mettent toujours mes nerfs à rude épreuve. Les muscles de son abdomen ondulent, et j'ai envie de serrer mes cuisses l'une contre l'autre, mais je n'y arrive pas en raison de ma position.

Adrian enlève sa ceinture, mais pas son pantalon. Il enroule le cuir autour de sa main veineuse et forte en contournant le lit. Ou plutôt, il rôde comme un félin à la recherche d'une proie à dévorer. Mille frissons explosent sur ma peau, et cette longue torture oblige ma langue à se coller à mon palais.

— Que vas-tu me faire ?

Ses yeux cendrés se régalent de ma nudité tandis qu'il parle avec une nonchalance voilée.

— Que penses-tu que je vais faire ?

— Me punir ?

— Les gens infidèles méritent plus que de simples punitions.

— Je ne suis pas infidèle.

Sa ceinture s'envole dans les airs avant de s'abattre sur mes tétons, qui durcissent. Je crie, le son résonne dans le silence alors qu'une douleur fulgurante explose dans mes pointes sensibles.

Saint... Merde.

— À chaque mensonge qui sort de ta bouche, je te fouette.

— Je *ne* suis *pas* infidèle.

Il frappe à nouveau mes seins, et je gémiss. Pourtant, cette fois, la piqûre ne reste pas à la surface, elle se fait plus profonde et plus sombre pour atteindre la partie malade et tordue de mon être, à laquelle seul Adrian a accès.

Un sanglot s'échappe de ma gorge, que j'étouffe rapidement.

— Je ne suis pas... ahhh-

Ma voix est coupée par un nouveau coup de ceinture. Je me redresse, mais les cordes me ramènent sur le matelas, m'empêchant de m'échapper. Mes mamelons sont rouge sang et des zébrures roses s'étendent sur mes seins.

Lorsqu'Adrian fait glisser le bout de sa ceinture sur l'un de mes tétons dressés, je me cambre. Une décharge de plaisir me traverse et se loge au fond de mon estomac. Plaisir et douleur se mêlent en moi simultanément. Je suis en délire, je sanglote et j'en redemande.

— A-t-il touché ces tétons, Lia ?

— Non... je le jure...

— À qui appartiennent ces mamelons ?

— Toi, je laisse échapper dans un murmure étranglé.

Sa ceinture s'abat à nouveau sur eux.

— Je n'ai pas entendu.

— Toi ! je crie.

— Exact.

À l'instant où sa ceinture glisse au creux de mon estomac, je m'arque en inspirant profondément et en reniflant à travers mes larmes, qui laissent des traces chaudes sur mes joues et mon cou. Adrian a la capacité de me transformer en un fléau par un simple contact. C'est fou à quel point il retourne mon corps contre moi, puis me fait apprécier sa dépravation.

Me fait la désirer, même.

— Quand as-tu entamé cette liaison, Lia ?

— Je n'ai pas... Il n'y a pas de liaison... ahhh...

Ma phrase se termine sur un cri lorsque sa ceinture rencontre mon ventre.

— Essayons à nouveau. *Quand ?*

— Je n'ai jamais... jamais...

*Clac !*



Je me cambre sur le lit, les yeux remplis de larmes, au point que ma vision devient floue. Néanmoins, je plante mon regard dans le sien.

— Tu auras beau me fouetter à mort, je ne mentirai pas... Je n'ai jamais regardé un autre homme que toi.

— Tu n'as jamais regardé un autre homme que moi ?

*Clac !*

— Alors, qui était l'homme que tu embrassais, Lia ?

*Clac !*

— Qui était-il, putain ?

Je suis en train de gémir au moment où il termine. Tout son que j'émetts est brisé par la force de mes sanglots. Mes cuisses tremblent, mes mamelons palpitent et un état bizarre d'excitation douloureuse s'empare de tout mon être.

— Adrian... s'il te plaît... arrête...

— Tu es la seule à pouvoir arrêter ça en me donnant ce que je veux. Arrête de le protéger, putain.

— Je... je ne le protège pas.

— C'est pour ça que tu refuses de me dire qui il est ?

— C'est parce qu'il est dangereux... Je... Je ne veux pas que tu sois blessé.

Il rit. Le son est dur, sans humour et tire sur ma corde sensible.

— Tu m'as déjà beaucoup blessé, Lenchka.

— Tu m'as aussi fait du mal... (Je pleure entre mes reniflements.) Tu m'as brisée quand j'ai appris que tu m'avais épousée dans l'unique but de m'utiliser contre mon père.

Sa ceinture s'arrête au niveau de mon mont de Vénus.

— Est-ce que je t'ai déjà utilisée ?

— Tu aurais pu. Je vivais dans une foutue anxiété en m'attendant à ce que tu le fasses à tout moment.

— Réponds à la question : est-ce que je t'ai *utilisée*, Lia ?

— Non...

— Non, je ne l'ai pas fait. Je ne le *ferai pas*. Si j'en avais eu l'intention, je ne t'aurais pas épousée. En fait, je me suis débarrassé de tous les putains de membres des Rozettis qui connaissaient ton existence pour mieux la dissimuler à ton père. Y compris le bâtard que tu m'as vu tuer le premier jour dans le parking de ton immeuble. Il te suivait, alors je l'ai achevé.

Ma mâchoire s'ouvre et, même s'il est difficile de se concentrer sur ses paroles avec la douleur et l'excitation constantes de mon corps, je les laisse faire leur chemin dans ma conscience.

— Tu... tu me suivais ?

— Depuis quelques mois, oui. Donc, si j'avais voulu t'utiliser pour me rapprocher de Lazlo, je l'aurais fait à cette époque.

— Pourquoi tu ne l'as pas fait ?

— Parce que tu es devenue mienne, putain.

— Pourquoi tu ne m'as pas dit ça quand je t'ai confronté la première fois ? Pourquoi devais-tu me faire du mal, jusqu'à ce que je te fasse du mal en retour ?

— Quelqu'un de l'extérieur t'a aidée, et tu as dit que c'était ton amant.

— Il n'est pas...

Sa ceinture s'abat sur ma chatte, et je halète, la bouche ouverte.

— Ne me mens pas, Lia.

— Il ne l'est pas !

*Clac !*

— Ahhh... *s'il te plaît*... Je crois ce que tu viens de dire. Je te crois quand tu affirmes que tu n'avais pas l'intention de te servir de moi, je te crois vraiment. Maintenant, tu dois me croire... *s'il te plaît*... *s'il te plaît*...

Parce que s'il ne le fait pas, nous serons pris dans un cercle vicieux et toxique qui nous détruira tous les deux.

— Pourquoi le ferais-je ? Tu as insisté sur le fait que tu m'avais trompé, tu te souviens ?

— Adrian... prends-le comme une supplication. Ne nous fais pas ça.

— Faire quoi ?

— Nous tuer une nouvelle fois.

Des lignes dures sont gravées sur ses traits, et je peux dire qu'il est sur le point de faire quelque chose. Quoi ? Je ne sais pas. Il fait glisser la ceinture entre mes jambes, sur la chair sensible de ma cuisse, mais il ne me fouette pas. Au contraire, son toucher est apaisant. Il enlève la douleur et la remplace par une félicité charnelle. Un bonheur qui bat sous ma peau et se connecte à mes os.

Je tire sur les liens de mes poignets et de mes chevilles, mais cela ne fait que les resserrer autour de ma chair tendre.

— Donne-moi quelque chose, Lia.

— À propos de quoi ?

— À propos de lui. S'il n'est pas ton amant, alors tu ne devrais pas le protéger.

Je prends une forte inspiration alors que sa ceinture glisse de haut en bas sur l'humidité de ma chatte. Luca ne m'a jamais aidée depuis que je suis avec Adrian. En fait, il s'est servi de moi, et j'ai fermé les yeux parce qu'il me rappelait grand-mère et mon enfance.

Si cela ne tenait qu'à moi, je les aurais éloignés le plus possible l'un de l'autre, lui et Adrian. Mais connaissant la nature fermée de mon mari, il continuera à me torturer et à se torturer jusqu'à ce qu'il obtienne les réponses dont il a besoin.

Puisqu'il va les avoir, d'une façon ou d'une autre, pourquoi devrais-je les lui refuser ?

— Luca, je chuchote. Il s'appelle Luca, et c'était mon ami d'enfance. Nous vivions dans le même quartier du vivant de

ma grand-mère et allions à la même école.

S'il apprécie l'information, il ne le montre pas. Son expression est aussi vide que son comportement.

— Pourquoi devais-tu le rencontrer en secret ?

— Parce qu'il fréquente de mauvaises personnes.

— Quelles personnes ?

— Je ne sais pas. Je me suis tenue à l'écart de sa vie parce que c'est dangereux.

— Mais tu as fini dans la mienne.

Il y a une pointe de douceur dans son ton, je pleure presque de reconnaissance.

— Tu l'as dit toi-même : je n'avais pas le choix.

— Et si tu l'avais ?

Un sanglot de soulagement me quitte.

— Je choisirais ça, Adrian. Je *te* choisirais.

Il ferme les yeux pendant une brève seconde en grognant. Quand il les ouvre à nouveau, il râle :

— Putain, Lenchka.

— Oui, s'il te plaît.

— Oui, s'il te plaît, quoi ? Te baiser ? Te fouetter ? Te posséder ?

— Tout... Tout... (Je lutte contre mes liens, en vain.) *S'il te plaît.*

Il jette la ceinture et défait son pantalon en s'installant entre mes jambes écartées. Je suis tellement mouillée que je sens que cela dégouline entre mes cuisses et sur le matelas.

— Tu veux que je baise ta chatte serrée jusqu'à ce que tu cries, Lenchka ?

— Oui...

Il m'attrape par les hanches, et je me cambre à son contact. La stimulation de sa ceinture m'a excitée jusqu'à l'oubli, si

bien que le moindre contact suffit à me faire exploser.

— Tu vas crier pour moi, Lia.

— Oui... ohhh...

Je ponctue ma phrase d'un gémissement lorsqu'il plonge en moi avec la délicieuse impitoyabilité à laquelle je suis habituée de sa part. Mon corps se soulève du lit alors qu'il me pénètre de plus en plus intensément. Sa brutalité me fait haleter, sangloter et crier.

Je me sens vivante.

Les zébrures de sa ceinture provoquent des explosions de douleur sur mes tétons et mon ventre. Elle se mélange avec le plaisir qui se concentre dans mon ventre, ainsi que dans mon cœur. Ses punitions ont un curieux effet surpuissant qui me fait perdre la tête et me pousse à en redemander. J'en voudrai toujours plus avec Adrian, même plus que ce qu'il peut me donner.

Comme son cœur.

Son âme.

Ce n'est que justice après qu'il a confisqué les miens. Il les tient dans le creux de sa main, personne ne sait s'il va les écraser ou les faire revivre. Mais je continue de m'accrocher à l'espoir que les six années que nous avons passées ensemble ont un sens.

*Elles doivent en avoir un.*

Adrian s'enfonce totalement en moi, touchant mon point sensible avant de se retirer, puis de s'enfoncer à nouveau. Je tombe, sans filet de sécurité. Et à cet instant, je n'en veux pas. Je suis attachée, complètement et totalement impuissante, et pourtant, je ne me suis pas sentie aussi libre depuis si longtemps.

L'orgasme arrive comme une explosion soudaine que je ne sens pas jusqu'à ce qu'elle me frappe. Il n'y a pas d'avertissement, pas de signes avant-coureurs.

Juste... la liberté.

— Adrian... Oh, oui... oui...

— Putain, Lia, grogne-t-il alors que ses mouvements deviennent plus forts et plus amples. Dis mon nom encore une fois.

— Adrian...

— Dis que tu es à moi.

— Je suis à toi... à toi...

Il grogne et jouit en moi, son sperme chaud me remplit. Mon mari s'effondre ensuite sur moi. Je m'attends à ce qu'il marque une pause pour reprendre son souffle, mais au lieu de cela, ses lèvres trouvent les miennes.

Adrian m'embrasse.

Je sais qu'il l'a fait quand je pensais être Winter, mais là, c'est différent. Celui-là m'est destiné. Sa langue rencontre la mienne, et je l'embrasse avec abandon, le laissant me dévorer tout entière.

Et s'il ne reste rien à la fin ? Je sais qu'il sera là pour moi.

Il viendra me chercher à nouveau.

Il m'embrassera à nouveau.

Après que je lui ai dit que je l'avais trompé, Adrian a arrêté de m'embrasser, et cela m'a tuée à petit feu. Maintenant qu'il s'y remet, cela doit vouloir dire qu'il me croit, non ?

Quand il se retire légèrement, je suis essoufflée, mais mes paupières tombent. Je pourrais m'endormir en l'embrassant, en le laissant m'explorer toute la nuit.

— Ne t'endors pas, Lenchka. Nous n'avons même pas encore commencé.

Lorsque je me réveille, mon cœur se serre. Adrian n'est pas là.

À en juger par l'obscurité qui règne dehors, on est au beau milieu de la nuit. Est-ce qu'il va recommencer à me quitter juste après le sexe, comme si j'étais sa pute ? Je pensais qu'il me croyait enfin. Je pensais qu'il me faisait confiance – ou du moins qu'il avait commencé à le faire.

Il s'avère que ce n'est pas le cas.

Mais s'il pensait que je resterais couchée là, recroquevillée et en larmes, pendant qu'il passerait la nuit dans son bureau, il s'est trompé. Je n'attendrai pas sans rien faire qu'il s'ouvre complètement à moi.

Je suis sur le point de repousser les couvertures quand mon téléphone vibre sur la table de nuit. Je le prends et consulte le texto.

**Numéro inconnu :** Il fallait que tu me forces la main, Duchesse. Maintenant, tu vas en subir les conséquences. J'ai dit à Adrian que tu m'avais aidée à orchestrer son assassinat. Repose en paix.

Non !

Non...

Je me mets debout en titubant, lisant et relisant le message. Si Adrian pense que j'ai aidé Luca, il ne me pardonnera jamais. J'ai à peine réussi à percer son extérieur glacial.

J'enfile une robe de chambre et m'élance vers la porte, mais mes pieds s'arrêtent quand elle s'ouvre et qu'Adrian apparaît sur le seuil. Son visage est un masque vide, dépourvu d'émotions.

— Ce n'est pas ce que tu penses... Je peux t'expliquer...

— Expliquer quoi ? Que tu voulais me tuer ?

En le voyant sortir une arme, j'ai un mouvement de recul. Il m'attrape par le poignet et me la fourre dans la main, puis la pointe sur sa poitrine.

— Fais-le, alors. Finis le travail, Lenchka.

Mes mains tremblent, la sueur couvre mes paumes.

— Non... non... je ne veux pas que tu meures. Je t'aime. Je suis amoureuse de toi, depuis des années.

— Si tu m'aimais, tu n'aurais pas comploté mon assassinat. Alors, vas-y. Appuie sur la gâchette.

— Non...

— Il te suffit d'appuyer sur la gâchette pour être débarrassée de moi.

— Non.

— Tire !

— Non !

Une *détonation* résonne dans l'air, et je crie si fort que mes oreilles se débouchent. Je me réveille en sursaut dans des bras chauds. Des bras forts et protecteurs qui m'enveloppent dans un cocon.

Adrian.

Il me maintient en position assise au milieu du lit, sa paume éloignant lentement de mon visage mes cheveux humides de sueur. Mes doigts tremblants remontent sa poitrine, avant de descendre le long de son biceps tatoué, jusqu'à son avant-bras, cherchant mécaniquement une quelconque blessure.

— Je vais bien, Lia. C'était juste un cauchemar.

Je ne bouge pas, je le dévisage.

— Un cauchemar ?

— Oui. Tu vas bien.

Ses lèvres trouvent le sommet de ma tête. Elles effleurent mes cheveux, créant un bourdonnement de confort, de... sécurité. La tête contre son torse, je reprends mon souffle,



m'enfonçant dans les sillons durs de ses muscles, l'utilisant comme mon refuge, mon ancre.

*Mon mari.*

Je ne me souviens plus vraiment ce qu'il s'est passé après qu'il m'a baisée jusqu'à ce que ma voix devienne rauque et qu'il ne reste plus de sons ou d'orgasmes à me tirer. Il a dû me détacher et me nettoyer à un moment donné, sinon je n'aurais pas été dans cette position.

— Tu as faim ?

— Non.

Je penche la tête en arrière pour le fixer, sans quitter le cocon de ses bras. Il fait nuit dehors, et certaines bougies sont encore allumées, leurs teintes rouges jetant une lueur chaude sur son visage.

J'adore son visage. J'adore le fait qu'il soit plus beau qu'un dieu grec et tout aussi mortel. Mais surtout, j'aime que ses traits durs et figés dans le marbre ne s'adoucissent qu'autour de moi. Comme si personne au monde ne méritait son côté doux, à part moi et Jer.

Pendant qu'il continue à me tenir, Adrian récupère une bouteille d'eau sur la table de nuit, enlève le bouchon et la place au bord de mes lèvres.

— Je n'ai pas soif.

— Tu dois être assoiffée. Bois, ou tu vas te déshydrater.

J'essaie de prendre la bouteille, mais il la garde hors de portée.

— Je peux boire toute seule, je grommelle.

— Je sais.

— Si tu veux que je boive l'eau à même ta main, tu n'as qu'à le dire.

— Je ne veux pas que tu boives l'eau à même ma main.

Après avoir pris une gorgée, il attrape ma mâchoire. Sa bouche rencontre la mienne, et il y verse l'eau. Il mordille ma

lèvre, puis ses dents la tirent et l'aspirent dans sa bouche chaude et humide.

Le temps qu'il finisse, je suis en hyperventilation, la mâchoire ouverte et la gorge plus sèche qu'avant qu'il ne me donne l'eau.

*Putain. De. Merde.* Je peux boire comme cela pour le reste de ma vie ?

— Vas-y. Bois, Lia.

— De tes lèvres ? je demande comme une idiote.

La bouche d'Adrian se transforme en un sourire, et il esquisse un geste vers ma main. C'est alors que je réalise qu'il a déjà placé la bouteille entre mes doigts.

— Mais si tu préfères mes lèvres, je peux arranger ça.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, je lâche.

Puis j'engloutis la moitié de la bouteille d'un coup pour apaiser ma gorge sèche et la gêne qui me chauffe les joues.

— Plus lentement. (Il retire la bouteille.) Ou tu vas t'étouffer.

Je l'observe en sentant mon cœur se serrer à l'intérieur de ma cage thoracique. Je le connais depuis six ans. Six années entières, mais le voir de si près n'est jamais ennuyeux.

*Il n'est jamais ennuyeux.*

— Comment m'as-tu trouvée, à ce moment-là ? je demande à voix basse.

— Quel moment ?

— Cette... nuit-là, à la falaise. La garde de Rai était rapide, mais tu nous as quand même trouvés en un rien de temps.

— Je t'ai pistée.

— Tu m'as pistée... Attends une seconde. Tu as mis un traceur sur moi ?

Il tapote ma joue.

— Dentaire.

J'essaie de m'éloigner, mais la prise d'Adrian me maintient en place.

— Depuis quand ?

— Peu après t'avoir épousée.

— Oh, mon Dieu. Avais-tu l'intention de me le dire ?

— Je viens de le faire.

— Waouh. Tu es... tu es...

— Impossible ?

— J'allais dire un con. Je n'arrive pas à croire que tu me traquais depuis le début.

Même si je ne devrais pas être surprise, d'autant qu'il m'a sauvé la vie, le fait est qu'il l'a fait en secret.

— C'est pour ta sécurité.

— Tu es sûr que ce n'est pas à cause de ton besoin de tout contrôler ?

— Peut-être un peu.

— Beaucoup. (Je le fixe.) Qu'est-ce que tu as fait d'autre ?

— Par où dois-je commencer ?

— Reprenons depuis le début. Tu as dit que tu m'avais observée pendant des mois avant de te présenter à mon immeuble.

— C'est le cas.

— Je n'arrive pas à croire que je ne t'ai jamais remarqué.

— Tu n'aurais pas pu, même si tu avais essayé. Si je ne m'étais pas montré ce jour-là, tu n'aurais pas su que j'existais.

— Pourquoi t'es-tu montré ?

— Pour tuer les gardes de Rozettis qui te surveillaient.

— Mais tu aurais pu disparaître après.

Il caresse mon omoplate, ses yeux s'assombrissent comme s'il faisait un voyage dans le passé.

— Pas après avoir vu cette délicieuse peur dans tes yeux, non. Je devais l'explorer... et toi aussi.

— Tu es un vrai sadique.

— Si tu le dis.

— Et avant ça ? Tu t'étais donné pour mission de me surveiller ?

— Exactement.

— As-tu assisté à mes spectacles de ballet ?

— Oui.

— Et pourtant, tu as dit que tu n'étais pas un harceleur.

— Harceleur ou pas, ça n'avait pas d'importance. J'étais en mission à l'époque pour apprendre tes habitudes, connaître ta vie et éventuellement en faire partie afin de pouvoir te poser quelques questions sur Lazlo. Il s'est avéré que tu ne savais rien et que tu croyais même que ce nom de famille inventé était le tien.

— Désolé d'avoir été inutile, me moqué-je.

— Je ne le suis pas.

— Vraiment ? Je pensais avoir ruiné ton plan.

— Tu l'as fait. Tu as détruit mes projets et tu t'es creusé une place au milieu d'eux. Tu as déchiré mon plan original, et j'ai dû en inventer un autre, plus radical, pour me rapprocher de Lazlo sans t'impliquer.

— Je suppose que ça a marché ?

— Oui.

— Alors, pourquoi ne t'aide-t-il pas à ne pas être suspecté par Sergei ?

Sa mâchoire se serre.

— Je vois que la langue de Yan se délie.

Ma main s'enroule autour de son biceps tatoué alors que je l'implore.

— Nous sommes du même côté. Je veux juste aider. Si je devais parler à mon père, est-ce que ça...

— Non.

— Tu ne m'as même pas laissée finir.

— Tu n'es pas obligée de le faire. La réponse est non.

— Mais...

— Non, Lia. Je ne t'ai pas gardée à l'écart tout ce temps pour que tu interviennes maintenant.

— Nous sommes mari et femme. Nous sommes censés faire ça ensemble.

— C'est parce que nous sommes mari et femme que je te protège. Ce sujet est clos.

— Tu es un dictateur.

— Retour aux étiquettes, à ce que je vois.

— Eh bien, tu en es un.

— Et tu ne le comprends que maintenant, Lenchka ? Si ce n'était pas le cas, je n'aurais pas pu te faire sortir de la rue.

Je marque une pause en regardant par terre.

— Tu... m'as fait peur, à l'époque.

— Je devais te faire peur pour que tu saches qu'il n'y avait pas d'autre issue.

— Je... J'étais aussi attirée par toi.

— Hm. Vraiment ?

— À tel point que je détestais secrètement ta femme. Je voulais lui arracher les yeux.

— Tu étais jalouse de toi-même ?

Je cache mon visage dans sa poitrine et acquiesce.

— Regarde-moi, Lia.

Je secoue la tête, trop gênée pour le fixer. Adrian attrape mon menton et le soulève pour que je sois à nouveau prisonnière de la tempête qui se prépare dans ses yeux. Elle est

plus calme maintenant, plus douce, mais je ne doute pas qu'elle éclatera d'une seconde à l'autre si nécessaire.

— Qu'as-tu ressenti d'autre ? demande-t-il.

— L'envie, surtout. Je vous voulais, toi et Jeremy, pour moi plus que tout.

— Tu nous as eus.

— Pas pendant ce premier mois. Mais tu as fini par me ramener à la maison. Merci, je suis désolée.

— De quoi ?

— De t'avoir menti, et pour tout à l'heure. Je ne voulais pas utiliser Jeremy pour t'obliger à partir en vacances. Kolya m'a dit que tu n'avais pas bien réagi à ça.

— D'abord, Yan, et maintenant, Kolya ? Boris et Ogla sont les prochains ?

— Ils veulent juste ce qu'il y a de mieux pour toi.

— Oui oui.

Je serre son biceps plus fort.

— Ta mère était-elle si mauvaise ?

— Je t'ai dit que c'était une méchante.

— Je suis désolée.

— Je suis sûr qu'elle aussi en est plus que désolée. Elle a eu une fin digne des méchants des films Disney.

— Quel type de fin ?

— Elle n'a jamais voulu que mon père et le pouvoir, et elle est morte d'une balle dans la tête à cause d'eux. C'est arrivé quand j'avais dix ans.

— Oh, Adrian...

Mon cœur souffre pour lui comme si cette douleur était la mienne. Il n'était peut-être pas proche de sa mère, mais c'est quand même la femme qui lui a donné naissance et l'a élevé. Sa mort a dû l'affecter d'une certaine façon.

Pas étonnant qu'il ait grandi en enterrant toutes ses émotions. Cela doit être dur pour lui de ressentir des choses après tout ce qui s'est passé dans son enfance.

— C'est un souvenir du passé. Mes deux parents le sont.

— Comment est mort ton père ?

— Il y a eu une attaque contre le précédent *Pakhan*, Nikolai, et il l'a protégé de son corps.

Je déglutis.

— Il était obligé ?

— Pas vraiment, mais on attend de nous qu'on protège notre *Pakhan*.

— Ne fais pas ça.

— Quoi ?

— Ne le protège pas au péril de ta vie.

— Je ne le ferai pas. J'ai une famille, tu te souviens ?

— Ça n'a pas arrêté ton père.

— Je ne suis pas lui, Lenchka. Jamais.

Je le serre fort dans mes bras, enfouissant mon visage contre son torse. Je vais m'assurer qu'il ne connaîtra pas le même sort.

Même si c'est la dernière chose que je fais.

Le jour suivant, quelque chose me turlupine. J'essaie de l'ignorer et de faire comme si cela n'existait pas, mais mes pieds me ramènent ici, de toute façon.

Quel est l'intérêt de faire l'autruche ? Cela n'a fait qu'empirer mon état et a réussi à me pousser de cette falaise où j'aurais pu tout perdre. Où j'ai tout perdu, d'une certaine manière. J'ai temporairement perdu Jeremy et Adrian. J'ai perdu la vie pour laquelle je me suis battue bec et ongles. Je me fiche de ce que je dois faire pour ne plus jamais me retrouver sur une autre falaise, littérale ou métaphorique.

*Tu es plus forte que ça, Lia.*

Ma main tremble sur la poignée de la porte, je la tourne lentement et j'ouvre la porte. Mais au lieu d'entrer, je reste sur le seuil, fixant la petite ouverture à travers laquelle on aperçoit un pan de mur blanc. Le bip de l'appareil se fait entendre dans ma poitrine et dans mes os.

J'avais espéré que Boris m'empêcherait d'entrer dans la maison des invités, ou que Kolya apparaîtrait comme par magie à mes côtés et me dirait de sa voix monocorde que « le patron m'a ordonné de rester à l'écart ».

Rien de tout cela n'est arrivé.

Au lieu de cela, Boris s'est écarté, sans prendre la peine de m'arrêter. Après la conversation que j'ai eue avec Adrian hier soir, je peux dire qu'il me donne plus de marge de manœuvre. Il n'est pas le genre d'homme à donner une seconde chance, comme Yan aime me le rappeler, alors je suis reconnaissante qu'il essaie, qu'il prenne un chemin différent qui n'inclut pas de me punir ou de m'accorder son traitement silencieux et négligent.

Je ne suis pas idiote. Je sais que la confiance retrouvée d'Adrian est pour le moins fragile. Si je montre le moindre



signe de soutien à Luca – ou à quelqu'un d'autre que lui –, sa colère sera sans précédent.

Et parce qu'il essaie, à sa manière, je dois faire de même. Pour me débarrasser de mes cauchemars viscéraux, je dois m'occuper de la source. À savoir, la femme allongée dans le lit.

Alors que c'est la nuit, il y a une lumière douce dans sa chambre, qui semble tout droit sortie d'un hôpital. L'infirmière garde probablement la lumière allumée pour quand elle vient la voir. J'ai remarqué qu'elle avait quitté le bâtiment plus tôt et j'ai rassemblé mon courage pour venir ici juste après avoir couché Jeremy.

Je laisse la porte entrouverte en m'approchant du lit sur lequel Winter dort. Ses yeux sont fermés cette fois, mais sa peau est moins pâle, un peu rouge, comme si le sang pompait plus fort dans ses veines. Une de ses mains frêles repose sur son ventre tandis que l'autre demeure le long de son corps. Une perfusion intraveineuse transperce sa peau et est attachée à un sac suspendu au-dessus de sa tête.

Je regarde la porte pour m'assurer qu'elle est ouverte et que je ne suis pas coincée ici avec elle. Elle a beau être comateuse, elle me fait peur. Peut-être pas comme quand je pensais qu'elle était Lia et que j'avais volé son mari, mais ce sentiment d'inquiétude est toujours là.

C'est probablement ma stupide culpabilité.

— Je suis tellement désolée, Winter, je chuchote. Je n'aurais pas dû te mêler à cette vie. Je n'aurais pas dû couper tes ailes et te forcer à venir dans ce lit. Je suis tellement... tellement désolée.

Je veux en dire plus, m'excuser davantage et faire amende honorable, mais à quoi bon ? Elle est immobile alors que je suis en bonne santé.

Enfin... presque en bonne santé.

Après tout, j'ai payé pour le péché que j'ai commis en vivant comme elle et en perdant ma famille, même si ce n'était que pour un temps. Adrian a aussi dit que ma cicatrice

abdominale était due à ma chute de la falaise, et non une cicatrice de naissance, comme je le croyais lorsque j'étais une autre. J'ai ressenti la perte de Winter si viscéralement parce qu'au fond de moi, Jeremy me manquait au point d'en devenir folle.

Je m'écroule sur une chaise à côté de son lit.

— Je suis désolée de t'avoir fait subir ça, Winter.

— Elle s'est infligé ça à elle-même.

Je lève la tête pour trouver mon mari appuyé contre l'encadrement de la porte, les bras croisés sur son torse musclé et ses longues jambes croisées au niveau des chevilles. Il porte un pantalon noir, une chemise blanche et un manteau ouvert en cachemire marron foncé qui lui arrive aux genoux. Il est toujours habillé de façon si simple et pourtant si élégante.

Il doit avoir fini de travailler, car la porte de son bureau était fermée quand je suis passée devant.

— Tu m'as fait peur, je murmure.

— Parce que tu n'aurais pas dû venir ici.

— Je ne peux pas continuer à l'éviter pour toujours alors que nous vivons sous le même toit.

— Vous ne vivez pas sous le même toit.

— Bien. Sur la même propriété.

— Dans ce cas, je peux l'éloigner.

— Pour la mettre... où ?

J'ai l'air aussi effrayée que je le suis, probablement parce que je sais ce que signifie la vie dans le dictionnaire d'Adrian – rien.

— N'importe où, sauf ici.

— Non. Elle est comme ça à cause de nous. Nous devons prendre nos responsabilités.

— Quelle responsabilité ? L'as-tu forcée à échanger sa place avec toi ?

— Bien sûr que non.

— Alors, je n'endosse aucune responsabilité pour un choix qu'elle a fait toute seule.

— Est-ce que sa blessure à la tête est aussi due à un choix qu'elle a fait ?

— Oui. Elle a essayé de s'enfuir, a trébuché et s'est cogné la tête.

— Vraiment ?

Je fronce les sourcils. Je pensais que c'était à cause de lui qu'elle était dans cet état.

— Si je lui avais fait du mal, je n'aurais pas honte de l'admettre. Elle a pris ta place, et rien que pour ça, elle mérite la mort, selon moi.

— Y a-t-il quelque chose qui ne soit pas punissable de mort, selon toi ?

— Pas vraiment.

— La mort est censée être le dernier recours possible, pas le premier.

— Pas pour moi. Je ne crois pas aux secondes chances, Lenchka.

— Mais tu... m'en as donné une. Pas vrai ?

— Tu es l'exception.

Je comprends sans qu'il ait besoin de le dire à voix haute : c'est la seule chance qu'il me donne, alors j'ai intérêt à bien l'utiliser. Non pas que je ne le sache pas déjà.

— Comment as-tu su que j'étais ici ? dis-je pour changer de sujet. Laisse-moi deviner : Boris ou Kolya.

— Kolya.

Je glousse, sarcastique.

— Quel parfait bras droit ! Tu passes plus de temps avec lui qu'avec n'importe qui d'autre, tu sais. Si tu avais basculé dans l'autre camp, il aurait été le partenaire idéal.

— Tu es jalouse de mon second, Lia ?

— Bien sûr que non !

— Si tu le dis.

— Arrête, Adrian.

Un petit sourire se dessine sur mes lèvres, mais il garde son expression vide caractéristique.

— Quoi ? Je suis d'accord avec toi.

— Tu me taquines.

— Hm. C'est vrai ?

— Tu vois, tu le fais encore !

— Ah bon ?

— Oui !

Adrian pousse la porte et se dirige vers moi. J'inspire profondément, mon sang bat à mes tempes. Maintenant qu'il se rapproche, je suis prise dans cette transe qui lui est exclusive. Lors de laquelle il devient la seule chose que je peux respirer ou sentir.

Ce n'est pas sain, n'est-ce pas ? Je ne suis pas censée m'accrocher à chaque souffle de sa bouche pêcheusesse. Je ne devrais pas être en train de brûler de l'intérieur juste parce qu'il s'approche de moi.

Pourquoi a-t-il fallu que je tombe amoureuse de lui ? Cela aurait été plus facile si je n'avais pas eu de sentiments pour lui. Ou si, au moins, tout ce que je ressentais envers lui était de la peur.

Quand il s'arrête à côté de moi, j'ai envie de me jeter dans ses bras et d'enfouir mon visage contre son torse. Sa large paume engloutit mon épaule fine, et je me fige sur place, mon cœur battant si violemment dans ma poitrine que je suis surprise qu'il ne se détache pas de ma cage thoracique.

Sa main toujours en place, il fait glisser ses doigts le long de mon cou, sans hâte, délibérément, jusqu'à ce que ma respiration difficile soit plus forte que le bip de la machine.

— Savais-tu que le rouge s’insinue sur ta gorge délicate et tes oreilles lorsque tu es troublée ou que tu mens ?

Il se penche, sa voix dégoulinante de séduction.

— Ou quand tu es excitée.

— Adrian...

Je veux râler, mais son nom sort comme un murmure.

— Là. Ça recommence.

Il glisse son doigt là où le sang pulse dans mon cou.

— Je suppose que tu es excitée, Lenočka ?

— Tu aimes me faire sortir de ma zone de confort ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis le seul à le faire.

— Tu es si arrogant.

— Et tu aimes tant les étiquettes.

— Je te l’ai dit, je donne juste aux choses leurs noms.

Je me concentre à nouveau sur Winter, car si je me laisse aspirer dans l’orbite d’Adrian, je ne pourrai plus du tout m’échapper. Il est impossible d’ignorer sa main sur mon épaule ou le lent mouvement de ses doigts.

— Alors ?

— Quoi, « alors » ?

— Qu’est-ce qu’on va faire pour Winter ?

— Je peux continuer à chercher sa famille. D’après le rapport de Kolya, elle n’en a pas. Ou comme je te l’ai dit, je peux la transférer.

— Ne fais pas ça. L’infirmière peut continuer à s’occuper d’elle ici. Ne penses-tu pas que nous lui devons bien ça ?

— Non. Je me répète, mais personne ne l’a forcée à venir ici.

— Tu peux être si cruel, parfois.

— Tu veux dire « rationnel » ?

— *Sans-cœur*.

J'étudie Winter.

— Elle était si heureuse quand elle pensait pouvoir vivre la vie d'une personne riche.

Le mouvement d'Adrian s'arrête, sa main reste inerte sur mon épaule.

— Et tu étais tellement prête à renoncer à ta vie pour la lui donner.

Il n'y a pas d'accusation dans son ton calme, mais il n'aurait pas pu être plus clair s'il avait pointé un doigt sur moi. Laisant mes mains reposer sur mes genoux, je les fixe.

— Je n'ai jamais voulu abandonner ma vie. J'étais juste... piégée.

— Piégée, répète-t-il de cette manière exaspérante qu'il utilise pour me taper sur les nerfs.

— Oui, Adrian. *Piégée*. Sans issue. Mais tu ne peux pas savoir ce que ce terme signifie, pas quand tout ce que tu veux devient réalité comme par magie.

— Crois-moi, il n'y a pas de magie. J'ai forgé mon chemin, et même si je me fiche complètement de ceux qui ont été détruits dans le processus, je ne t'ai pas marché dessus. Je ne t'ai pas piétinée et je n'ai pas continué mon chemin comme si tu n'étais rien.

Je lève les yeux vers lui, vers son visage à la beauté menaçante et ses yeux gris impitoyables.

— Tu le crois vraiment ? Tu crois vraiment que tu ne m'as pas piétinée ?

— Oui. Si je l'avais fait, tu ne serais pas assise en face de moi en ce moment même.

— Alors, je devrais être reconnaissante de ne pas avoir fini comme Winter ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— C'est ce que tu *veux dire*.

— C'est ce que tu veux me faire dire, Lia. Ne projette pas tes idées fausses sur moi.

Je relâche une longue expiration dans une ultime tentative pour calmer mes nerfs. Comme s'il ressentait ma détresse, Adrian me caresse l'épaule.

— Ne te compare pas aux autres, c'est compris ?

— Tu dis ça comme si tu n'avais pas été trompé par Winter.

— Je ne l'ai pas été. Un regard, et j'ai compris qu'elle n'était pas toi.

— Aussi simplement que ça ?

— Aussi simplement que ça.

Je ne sais pas pourquoi cela m'arrache un petit soupir. L'idée qu'il puisse me remplacer par elle me rongait, à l'époque.

— Ça veut dire que tu ne l'aurais pas... tu sais...

— Baisée ?

Mes joues chauffent alors que je fixe mes mains et acquiesce.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Tu as une forte libido... donc... ça aurait pu arriver.

Les mots brûlent ma gorge en sortant.

— Avoir une forte libido ne veut pas dire que je la mettrais n'importe où, Lenchka.

Je lève la tête et me retrouve à nouveau coincée dans son regard orageux.

— Non ?

— Non. Tu n'es pas seulement ma femme, la mère de mon fils, et complètement et totalement mienne, tu es aussi la seule femme que je désire depuis la première fois où tu m'as supplié de te baiser quand tu étais ivre.

- À l'époque... je te voulais...
- Depuis quand ?
- Depuis la première fois que je t'ai vu.
- Je pensais que tu avais peur de moi.
- C'était le cas, mais ça ne m'a pas empêchée de te vouloir.
- Hm. Tu es masochiste.
- Tais-toi. Tu as fait de moi une masochiste.
- Je n'aurais pas pu faire de toi une masochiste si tu ne l'étais pas au fond dès le départ. J'ai seulement nourri ce côté de toi, et je l'ai peut-être fouetté jusqu'à la soumission à un moment donné.
- Pervers sadique, je murmure dans un souffle.
- Je ne l'ai jamais nié.
- Quand as-tu appris que tu... préférerais que ce soit brutal et tordu ?
- Au début. Vers la fin de mon adolescence.
- Penses-tu que ton éducation a quelque chose à voir avec ça ?
- Probablement.
- Je suis désolée.
- Pourquoi le serais-tu ? Si je n'avais pas été élevé ainsi, nous n'aurions pas été compatibles, Lenchka.
- Je ne suis pas d'accord.
- Ah bon ?
- Je me lève, le forçant à me lâcher alors que j'enroule mes bras autour de sa taille.
- Je pense que nous sommes aussi compatibles qu'on puisse l'être.
- Qu'est-ce qui t'a donné cette idée ?



— Tout d'abord, on a donné naissance au plus bel ange du monde, et personne d'autre que nous ne pourrait être les parents de Jeremy. Deuxièmement, tu connais mon corps mieux que je ne l'aurais jamais connu et... tu m'as sauvée de moi-même. Sans oublier que tu ne m'as pas confondue avec une autre femme. Tu gagnes des points supplémentaires pour ça.

— Des points supplémentaires, hein ?

— Oui...

— Est-ce que je pourrai les utiliser ce soir ?

Je souris.

— Absolument.

Adrian me soulève dans ses bras, et je crie en me blottissant contre lui. Dans ma joie totale, j'aperçois les yeux ouverts de Winter, qui m'observent. Je cligne des paupières une fois, mais ses yeux sont fermés.

Putain de merde.

Alors qu'Adrian me porte hors de sa chambre, mes ongles s'enfoncent dans son épaule, et je continue à la fixer en attendant qu'elle ouvre les yeux.

Elle ne le fait pas.

Mais je suis sûre de les avoir vus s'ouvrir il y a une seconde.

Ou était-ce une hallucination ?

— Tu n'étais pas obligé de venir avec nous, dis-je alors que nous traversons le centre commercial.

Je veux acheter quelques articles parce que j'ai réalisé à quel point ma vieille garde-robe est ennuyeuse. Je veux aussi acheter un nouveau manteau à Jeremy, en prévision de nos petites vacances en famille.

Adrian a dit qu'il s'en occuperait, donc je n'ai aucune idée d'où nous allons. Mais cela ne m'empêche pas d'être excitée par notre première escapade en famille. Cela a pris six ans, mais c'est enfin arrivé.

Après avoir appris que mon mari est soumis à un examen minutieux, je souhaite qu'il s'éloigne du travail pendant un certain temps pour se vider la tête. Il n'est pas d'accord, mais il finira par changer d'avis.

Quand je lui ai annoncé que je voulais aller faire du shopping, il a insisté pour venir aussi. Kolya et Boris nous suivent, et même s'ils gardent une certaine distance, nous attirons l'attention partout où nous allons.

Jeremy ne semble pas se soucier de tout cela et trotte entre nous, une main dans celle de son père et l'autre dans la mienne. C'est étrange comme mon petit ange est vif et brillant, bien qu'il soit né dans un monde si sombre.

Et c'est cette lumière qui m'a permis de continuer.

Adrian penche la tête sur le côté.

— Je n'ai pas le droit de venir ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit.

— Alors quoi ?

Je ferme légèrement les yeux. Je suis bien consciente qu'il ne me fait pas confiance et qu'il pense probablement que je vais rencontrer Luca, comme il y a une semaine. Mais je

suppose que, même s'il commençait à me croire, il ne me laisserait pas le champ libre si tôt.

Je souffle un peu.

— Tu n'as pas de travail ?

— Pas aujourd'hui, non.

Il caresse la main de Jeremy.

— N'es-tu pas heureux que je sois venu, malysh ?

— Si, papa !

L'attention d'Adrian glisse à nouveau vers moi.

— Tu vois ?

Alors, maintenant c'est à son tour d'utiliser Jeremy contre moi. Ce n'est pas que je ne veux pas qu'il nous accompagne, ce sont ses raisons de nous rejoindre qui ne me conviennent pas. Il surveille tous mes mouvements parce qu'il ne me fait pas confiance.

Depuis que j'ai révélé le nom de Luca, il me pose toutes sortes de questions à son sujet. Son nom, des détails sur sa famille et tout le reste... Étonnamment, je n'ai pas eu de mal à y répondre. Cependant, je ne pouvais pas lui parler de l'autre partie. La partie « J'ai accepté de t'espionner pour Luca ».

On sort à peine d'une phase sensible et on vient seulement d'atteindre une sorte de compréhension mutuelle. Je ne peux pas tout gâcher.

Adrian m'embrasse et me serre à nouveau dans ses bras. Il ne me regarde pas comme s'il voulait me haïr, puis me jeter. Et je veux m'accrocher à ce que nous avons aussi longtemps que possible. Mais Yan a raison, je dois lui dire tout.

Bientôt.

Nous entrons dans plusieurs magasins. J'achète des jeans et j'essaie quelques robes décolletées qu'Adrian refuse en secouant la tête. Lorsque je sors de la cabine d'essayage dans une robe rouge courte au décolleté profond, Adrian me lance un regard furieux.

— Tu es belle, maman, dit Jeremy depuis sa position à côté de son père.

— Merci, mon ange. Au moins, tu as le bon sens de dire ça.

Je passe ma main sur le tissu doux en regardant Adrian.

— Tu es belle, mais tu ne vas pas sortir comme ça.

— J'étais dans un ballet, tu te souviens ? On portait des tenues plus courtes.

— Mais tu n'y es plus, et ce n'est pas un spectacle de ballet. Tu ne porteras pas de robe courte.

Je fronce le nez, puis marmonne dans un souffle :

— Je parie que tu ne pensais pas qu'elles étaient courtes quand tu me traquais.

— J'ai entendu, dit-il alors que je me retourne et me dirige vers la cabine.

Bien sûr qu'il l'a entendu. C'est comme s'il avait des superpouvoirs quand il s'agit de ce genre de choses. Pourtant, je souris à son ton et à la façon dont son regard me suit même lorsque je m'éloigne.

À la caisse, je glisse quelques robes entre mes autres achats dans le dos d'Adrian. Il se contente de donner sa carte, sans se soucier de ce qu'il y a dans les sacs.

À l'extérieur de la boutique, Boris propose de les porter. Je lui dis que ça va, mais Adrian me les arrache pratiquement des mains et les lance à son garde. Il est impossible, parfois.

On prend des milkshakes au chocolat et on s'assoit sur un banc. Ou plutôt, Jeremy et moi le faisons. Adrian nous regarde avec une satisfaction rare tandis que nous aspirons à l'unisson. Peu après, Jeremy annonce qu'il doit aller aux toilettes et Adrian l'emmène, laissant Kolya et Boris avec moi dehors.

Je les dévisage.

— Vous n'êtes pas fatigués de rester debout toute la journée ?

— Nous allons bien, grogne Kolya.

— Tu es vraiment aussi grincheux que le dit Yan.

Il laisse échapper un son qui ressemble à un ricanement, mais ne dit rien.

— Je me sens mal de l’avoir laissé à la maison, je soupire. Tu crois qu’il va bien ?

— Le docteur dit qu’il guérit et qu’il bouge, donc ça devrait aller.

— Peut-être que je vais lui acheter quelque chose...

— S’il vous plaît, n’en faites rien.

Kolya fixe la porte des toilettes.

— Ouais, ne le faites pas, approuve Boris.

— À moins que vous ne vouliez assister à son meurtre par le patron.

Je roule les yeux et continue à boire mon milkshake.

— Lia ?

Ma tête se tourne vers cette voix familière. Stephanie, la chorégraphe du New York City Ballet, s’avance vers moi d’un pas rapide. Boris s’interpose entre elle et moi, sa taille faisant de l’ombre à son petit corps.

Je me lève.

— C’est bon, Boris. Laisse-la passer.

Il bouge à contrecœur, et elle me rejoint en jetant un regard méfiant aux deux gardes. Je ne peux pas retenir le sourire qui étire mes lèvres en la voyant.

— Hé, Steph.

— Hé, meuf !

Elle me serre dans ses bras, et je fais de même avant que nous nous écartions et nous asseyions.

— Regarde-toi, vivante et en bonne santé ! Je pensais que tu avais quitté le pays.

— Non, je suis toujours là.

— Tu es mariée, aussi.

Elle montre mon doigt.

— Oui. J'ai également un fils de cinq ans.

— Waouh. Tu as changé, Lia. Si Philippe te voyait, il pleurerait. Il a toujours dit que tu étais sa seule muse et que rien ne pourrait changer ça. Il était déprimé après... ce qui s'est passé.

Je souris un peu.

— Vous allez bien ?

— Tu sais, comme d'habitude.

— J'ai vu les affiches de *Giselle*. Je vous souhaite bonne chance.

— Merci. Tu peux venir, si tu veux...

Elle fait marche arrière.

— Ou pas. Pas de pression.

— Je vais y réfléchir.

Penser au ballet me fait encore mal, mais je crois que je suis à un moment de ma vie où je suis capable de passer à autre chose, même si ce n'est pas complètement.

— Tu vas adorer le rôle principal masculin de celui-ci.

Je rigole.

— Quoi ? Ryan ne dirige plus ?

Elle fronce les sourcils.

— Ryan a arrêté de diriger il y a 6 ans. Depuis ton départ.

— Quoi ?

— Il a disparu le jour où tu t'es cassé la jambe, Lia. Personne ne sait où il est.

— Vraiment ?

— Nous l'avons cherché partout, et sa famille a même déclaré sa disparition, mais la police n'a pas trouvé la moindre trace de lui.

*Oh.*

— Alors, il a disparu après mon accident ?

— Oui. Au début, on pensait qu'il se sentait coupable, mais à force de ne pas pouvoir le joindre, on a compris qu'il se passait quelque chose de louche. C'est Ryan, après tout. Il ne foirerait pas une performance, même s'il se sentait coupable.

Le Ryan arrogant. Le Ryan égoïste. Le... Ryan qui avait une dent contre Adrian.

Oh. Mon. Dieu.

Impossible...

— Joel est notre chef maintenant, et c'est un amour. Il a fait en sorte que Hannah calme un peu son comportement de garce. Elle a essayé de se mettre à ton niveau, et elle a échoué. Sans vouloir être partielle ou quoi que ce soit, tu seras toujours ma préférée et celle de Phil. Je sais que la vie continue et tout, mais ce n'est tout simplement pas pareil sans toi.

Je lui souris pendant qu'elle continue à dire que Philippe fait de sa vie un enfer et qu'il est devenu un vieux grincheux. Cependant, tout ce à quoi je peux penser est l'information qu'elle vient de me donner.

Ryan a disparu il y a 6 ans.

Et mon mari est très probablement derrière tout cela.

## ADRIAN

— Reste là, papa.

— Je reste ici.

— Tu n'as pas à entrer. Je suis un adulte.

— Oui, malysh.

Mon fils sourit alors que ses pieds pendent des toilettes. Je garde un œil sur lui tout en restant à l'extérieur de la cabine, comme il me l'a demandé.

— Je n'appelle plus maman, dit-il. Je peux le faire tout seul.

— Tu es un bon garçon.

— C'est exact. Je suis gentil. Un jour, je serai aussi grand que toi et je protégerai maman.

— Et qu'est-ce que je vais faire, alors ?

— C'est bon. Tu peux la protéger aussi.

*Aussi.* Comme s'il était bienveillant en me laissant entrer dans sa vie. Ce petit coquin tient de Yan, je vous jure.

Mon téléphone vibre. Je pense que c'est Kolya, mais le numéro familial me fait réfléchir. J'inspecte les toilettes, vides, avant de me diriger vers la porte pour la verrouiller.

— Où es-tu, papa ?

— Juste là.

Je retourne devant la cabine de Jeremy tout en gardant assez de distance pour qu'il ne se concentre pas sur mon appel téléphonique.

— Volkov.

Il y a une pause à l'autre bout du fil, le son d'un long jet d'eau, puis sa voix douce et caractéristique résonne :

— Morozov.



— As-tu obtenu l'information ?

— Non.

— Alors, pourquoi me fais-tu perdre mon temps ?

J'entends un gargouillis avant que le ton tendu de Kirill ne filtre :

— Pour une affaire tout aussi importante. Attends...

Il passe à l'anglais en parlant à quelqu'un d'autre.

— Salut. Je pense que nous nous comprenons mieux, maintenant. Alors, pourquoi ne me dis-tu pas ton nom ?

Des bruits intelligibles remplissent son téléphone, suivis d'un plouf distinctif dans l'eau.

— Mauvaise réponse, enfoiré.

Il se remet au russe.

— Alors... Où en étais-je ?

— Tu tortures quelqu'un, Morozov ?

— Du *waterboarding*<sup>1</sup>, pour être plus précis. Ce connard possède quelque chose qui m'appartient. Mais ce n'est pas ça qui est important, c'est Vladimir.

— Vladimir ?

— Mes renseignements me disent qu'il est sur le point de résoudre le meurtre de Richard.

Je tape mon doigt contre ma cuisse et souris à Jeremy quand il sourit. J'ai fait en sorte que Vladimir reste en retrait, vu tout ce qui s'est passé. Mais s'il s'est rapproché, je dois gérer cela.

Que Sergei me soupçonne est la pire chose qui puisse arriver dans un moment pareil, d'autant que je sais qu'il exigera des représailles.

— Et si tu disais au *Pakhan* ce qui s'est passé ? demande Kirill avec désinvolture alors que d'autres gargouillis résonnent de son côté. Il a toujours été bienveillant avec toi.

— C'est la seule raison de ton appel ?

— La seule raison ? Qu'est-ce qui est plus important que... je ne sais pas, ta putain de vie ?

Je commence à comprendre qu'il y a beaucoup de choses. Et pour les protéger, je dois rester sain et sauf.

— Contente-toi de me donner les informations pour lesquelles nous avons conclu un accord.

Sur ce, je raccroche.

Depuis que j'ai entendu les informations que Lia m'a données sur Luca, le fait qu'il était son voisin et ami d'enfance, mes hommes et moi avons effectué des recherches approfondies sur lui. Cela ne confirme pas seulement les soupçons de Kirill, mais aussi les miens.

Ce n'était pas une coïncidence. Le fait qu'il soit sur sa trace et qu'il y soit resté toutes ces années. Le fait qu'il prenne des risques pour la rencontrer. Il sait qui elle est et sa relation avec Lazlo Luciano.

Il ne peut pas faire partie des Luciano, à moins qu'il ne complotte contre leur Don. Tout le monde sait que Lazlo a toujours voulu avoir sa propre progéniture, mais il n'a jamais quitté sa femme, même quand elle ne lui a pas donné d'enfants. Son clan essaie de faire comme si c'était sa faute, mais il reste avec elle par respect et par devoir. Cependant, lors de mes recherches, j'ai découvert qu'il avait subi une opération chirurgicale il y a plusieurs décennies, qui l'a rendu stérile.

Tout le monde dans le monde du crime sait que ses frères hériteront de sa fortune à sa mort, mais compte tenu de leurs liens, n'importe lequel des Luciano serait ravi de découvrir l'existence d'un autre membre de leur famille – la fille de Lazlo, rien que cela. Donc, Luca ne pouvait pas travailler pour eux. Il reste donc la possibilité qu'il soit dans un clan italien en guerre. Et les seuls qui savent pour Lia et qui se sont donné beaucoup de mal pour la cacher à Lazlo, ce sont les Rozetti.

Maintenant, il ne reste plus qu'à savoir quelle est sa position. Une grande partie de cette famille a disparu, et l'autre se cache comme des rats. J'ai activement tué tous les

vieux gardes qui connaissaient l'existence de Lia pour qu'ils ne la poursuivent pas.

C'est pour cette raison que Luca me veut mort ? Il a probablement aussi des plans pour Lia une fois que je serai parti. Des plans que je déjouerai dès que je le trouverai. Ce n'est qu'une question de temps avant que je mette fin à sa vie pour que lui et sa famille arrêtent de déranger la sienne.

Jeremy trotte hors de la cabine et refuse quand j'essaie de l'aider à se laver les mains. Il me jette un regard noir.

— Je suis un adulte.

— Bien sûr que tu l'es. Je vais juste te soulever, et tu vas te laver les mains, d'accord ?

Il acquiesce. Je tiens son petit corps pendant qu'il se savonne les mains avec beaucoup de savon, puis sourit en voyant les bulles. Je ne peux pas retenir le sourire qui s'étire sur mes lèvres devant la façon dont il s'émerveille des plus petites choses. J'étais un putain de gamin triste et je suis reconnaissant que le destin de mon fils ne soit pas le même.

Le temps qu'il finisse de se laver les mains, il se tortille.

— Je peux marcher tout seul, papa.

Apparemment, mon fils en est au stade où il veut tout faire lui-même et jugerait quiconque commettrait l'erreur d'essayer de l'aider. Secouant la tête, je le mets debout et prends sa main dans la mienne.

Dès que nous sortons des toilettes, je sens le changement d'atmosphère. Jeremy lâche ma main et court vers Lia avant de se jeter entre ses jambes. Elle lui sourit, mais son regard acéré se pose sur moi.

Je ferme les yeux. *Qu'est-ce qui ne va pas, encore ?*

Elle se lève avec une force qui fait trembler sa petite taille, prend la main de Jeremy et commence à marcher en direction de la sortie.

*C'est quoi, ce bordel ?* Je croyais que c'était elle qui voulait venir ici.

Boris la suit tandis que Kolya se met à côté de moi.

— Mme Volkov a rencontré une vieille amie, monsieur.

— Une vieille amie ?

— La chorégraphe du ballet. Stephanie.

L'image se forme clairement dans ma tête, et je murmure :

— Putain.

— Quand Stephanie lui a parlé de la disparition de Ryan, Mme Volkov s'est figée. Je crois qu'elle sait, monsieur.

— Bien sûr qu'elle a compris.

Lia est assez intelligente pour tirer les conclusions qui s'imposent et comprendre exactement ce qui s'est passé.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Laisse-moi m'occuper d'elle.

Je ne voulais pas que Lia le découvre dans les circonstances actuelles, mais il est grand temps. Elle l'aurait découvert tôt ou tard. Ce n'est pas que j'ai volontairement essayé de le cacher, mais les conditions n'étaient pas réunies, à l'époque. À en juger par la façon dont Lia m'a regardé, elles ne le sont toujours pas.

Mais il y a une chose que ma chère femme semble oublier. Elle m'a un jour qualifié de méchant, et c'est l'étiquette la plus juste qu'elle m'ait jamais donnée. Et comme c'est le cas pour tout méchant, le bien ou le mal n'est jamais noir ou blanc.

C'est toujours gris.

---

1. Torture pendant laquelle de l'eau est versée sur la victime ligotée pour simuler sa noyade.

Le temps que nous arrivions à la maison, je suis en colère.

Non, c'est un euphémisme. J'ai l'impression que mes émotions ont atteint le point d'ébullition et qu'elles vont maintenant déborder, ne laissant que des ravages derrière elles.

Non seulement je suis sûre que mon mari est derrière la disparition de mon ex-collègue, mais en plus, il n'a jamais pensé à m'en parler. J'aimerais être paranoïaque, méfiante ou simplement envisager le pire. J'aimerais que ce que je pense soit lié à mes inquiétudes et à mes souvenirs douloureux.

Mais je connais Adrian depuis six ans. Et ces six ans ont commencé au moment où je l'ai vu mettre fin à une vie. Une vie qu'il a prise parce que des hommes italiens me surveillaient.

Donc, non, je ne suis pas paranoïaque en supposant qu'il a blessé Ryan d'une manière ou d'une autre, qu'il est la raison pour laquelle un danseur principal, qui était extrêmement discipliné quand il s'agissait de travailler, a disparu sans laisser de traces.

Jeremy s'est endormi sur les genoux d'Adrian sur le chemin du retour, et j'ai dû faire tout mon possible pour ne pas m'en prendre à mon mari en présence de ses hommes.

Une fois que nous sommes rentrés, Adrian porte Jeremy dans sa chambre. Je vais directement dans la nôtre en gardant la porte ouverte pour pouvoir jeter un œil, au cas où il déciderait d'aller dans son bureau et de m'ignorer. J'enlève mon manteau et le jette sur une chaise tandis que je fais les cent pas dans la pièce. Mon corps est brûlant de frustration refoulée, à tel point que même l'air me semble étouffant.

Très vite, Adrian entre et ferme la porte derrière lui. Une seconde après que le déclic a résonné dans l'air, je suis en face de lui.

— Y a-t-il quelque chose que tu veux me dire ?

Il se retourne au moment d'enlever son manteau. Inconscient du changement d'atmosphère, il prend son temps, le fait glisser sans hâte le long de ses bras et le suspend comme s'il avait tout le temps du monde. Même son expression est neutre, imperturbable.

— Comme quoi ?

— Comme, je ne sais pas, un incident qui serait produit il y a environ six ans ?

— Beaucoup de choses se sont produites il y a environ six ans, Lenochnka. Je t'ai rencontrée, je t'ai baisée pour la première fois, j'ai mis un bébé en toi, et je t'ai épousée. Tu devras préciser.

— Ryan, je crache. C'est assez précis pour toi ?

L'ombre qui traverse ses traits est le seul signe de changement dans son comportement avant que son expression posée ne revienne alors qu'il déboutonne les manches de sa chemise et les retrousse sur ses avant-bras musclés.

— Ryan qui ?

— Tu vas faire comme si tu ne le connaissais pas ?

— J'ai rencontré quelques Ryan dans ma vie.

— Mon partenaire de danse, Ryan.

— Ancien partenaire de danse.

— Donc, tu te souviens de lui.

— Oui. Quel est le problème ?

— Qu'est-ce que tu lui as fait, Adrian ?

— Pourquoi poser une question dont tu connais déjà la réponse ?

Je titube en arrière, ma mâchoire heurtant presque le sol.

— Tu... tu ne vas même pas essayer de le nier ?

— Pourquoi le ferais-je ?

— Tu as tué quelqu'un !

— Il n'était ni le premier ni le dernier.

— Non... Non, Adrian ! Il n'est pas comme les criminels que tu as tués. C'était un danseur avec un brillant avenir devant lui et toi... toi, tu y as mis fin comme s'il n'avait jamais existé.

— Tout comme il a mis fin à ta carrière.

Je sursaute et couvre ma bouche de mes mains tremblantes alors que le choc se répercute sur moi. L'apathie totale avec laquelle il parle me laisse sans voix, incapable de rassembler mes pensées éparses pour en faire des phrases.

Après avoir vécu plus d'une demi-décennie avec lui, je devrais être habituée à son côté froid et insensible. Je devrais considérer son indifférence comme normale. Mais je suppose que quelqu'un comme moi ne sera jamais capable d'ignorer cette part de lui, ni de la comprendre.

Je laisse mes mains retomber le long de mon corps en m'accrochant à un fil de logique.

— J'ai sauté plus tôt que je ne devais le faire. C'était un accident, ce n'était pas la faute de Ryan.

— Si. Yan en a été témoin, et je l'ai vu sur la vidéo. Kolya et Boris aussi. Cet enfoiré aurait pu t'attraper, mais il a choisi de ne pas le faire.

— Et tu as déduit tout ça à partir de simples images ?

— Exactement. Parce que, contrairement à toi, je vois le pire chez les gens avant le meilleur. En fait, je ne vois que leur mauvais côté, et ce bâtard blond méritait chaque balle que j'ai vidée dans son corps.

Mes lèvres tremblent et la nausée m'assaille au ton sadique de sa voix. Ce ton qui implique qu'il a apprécié chaque seconde du meurtre de Ryan et qu'il n'éprouve pas le moindre remords.

— Tu ne vois même pas ce que tu as fait de mal, n'est-ce pas ? je chuchote.

— Je viens de te dire qu'il était responsable de la fin de ta carrière, et tu penses que j'ai tort ?



— Oui, Adrian ! Tu as tort, parce que tu as réparé quelque chose de moche avec quelque chose de bien plus moche. Tu pensais que je serais reconnaissante que tu aies tué quelqu'un ? Ou que je serais flattée que tu l'aies fait pour moi ?

— Je ne m'attendais pas à ce que tu le sois, non. C'est pour cette raison que je ne te l'ai jamais dit.

— Qu'est-ce que tu ne m'as pas dit d'autre ? Y a-t-il une série d'autres corps que tu as tués pour moi, enterrés quelque part ?

Adrian est en face de moi en une fraction de seconde. Sa main se tend vers moi avant que je ne puisse m'échapper. Il emprisonne mon menton entre son pouce et son index pour me forcer à croiser son regard.

— Et s'il y en avait ? Et si c'était le cas, putain ? Tu m'as étiqueté comme un tueur, un diable, un monstre, un harceleur, un putain de *méchant*. C'est ce que font les méchants, Lia. Nous tuons pour atteindre nos objectifs, et nous le faisons souvent. Alors, sors la tête des nuages et arrête de prétendre que tu ne fais pas partie de ça, de *moi*.

— Tu peux me réprimander autant que tu veux, mais tu n'altéreras pas ma moralité. Je n'accepterai jamais que des gens soient tués.

— Je me fous que tu me soutiennes ou non, mais tu *ne* remettras *pas* en question une décision que je prendrai dans l'intention de te protéger.

— Comme celle de tuer Ryan ?

J'ai mordu à l'hameçon.

— Comme *torturer* et tuer Ryan, oui.

— T-Torturer ?

— Il n'a pas eu le privilège de mourir rapidement, alors je...

— Stop ! Je ne veux pas entendre les détails.

— Tu en as parlé, alors tu vas entendre comment j’ai coupé ses précieuses jambes et les ai piétinées. Comment j’ai enfoncé un couteau dans sa chair et sectionné les tendons pendant qu’il gémissait, suppliait et se pissait dessus.

— J’ai dit stop !

Ma voix s’étrangle alors que d’horribles images remplissent ma tête.

— C’est ce que je fais, Lia. Je ne peux pas m’arrêter quand il s’agit de toi. Si j’avais la possibilité de remonter le temps, j’aurais mis fin à sa misérable vie ce jour-là, dans le club, quand il a osé poser ses putains de mains sur toi. Si je l’avais fait, tu n’aurais pas perdu le ballet.

— Mais je l’ai perdu, Adrian. Je l’avais déjà *perdu*. Est-ce que tuer Ryan l’a ramené ?

— Non, mais c’était un petit prix à payer. Il méritait de mourir pour t’avoir poussée à te tenir sur ce rebord de fenêtre avec l’intention d’en finir avec ta vie.

— Tu m’as poussée à me tenir sur une falaise, prête à en finir avec ma vie, toi aussi. Est-ce que tu mérites de mourir pour ça ?

Je regrette ces mots dès que je les prononce. *Merde*. Je suis tellement en colère contre lui que je n’ai pas filtré mes pensées. Ce n’est pas ce que je voulais dire, c’est mal sorti, mais avant que je puisse les retirer, Adrian parle avec un calme glacial.

— Probablement. Mais je ne peux pas mourir, parce que ça vous laisserait, toi et notre fils, sans protection.

— Ce n’est pas... Je...

Il écrase son pouce contre mes lèvres, mettant un terme à tous les mots que je pourrais prononcer.

— Chuut. Tu m’as assez énervé pour aujourd’hui. Tu ne veux pas que je te punisse plus que je ne l’ai déjà prévu.

Mes cuisses se serrent à cette promesse de punition. Mon corps ne reconnaît pas la colère que je ressens encore envers Adrian et ses actions. Ou peut-être le fait-il et s’en fiche-t-il,

habitué comme il l'est à la froideur de mon mari. Il ne changera jamais, peu importe ce que je fais. Il est juste conçu différemment, et il n'en a rien à faire de ce à quoi cela ressemble aux yeux des autres.

Même aux miens.

En fait, il est prêt à fournir un effort supplémentaire pour m'adapter à ses méthodes. Mais cela n'arrivera jamais. Parce que j'ai tué quelqu'un, et même si c'était un criminel, cet incident m'a tellement perturbée que je suis surprise d'avoir pu y survivre. *J'y ai à peine survécu.*

Adrian retire sa main.

— Déshabille-toi.

— Q-Quoi ?

— Tu m'as entendu.

— Mais pourquoi... ?

C'est la première fois qu'il me demande de me déshabiller. D'habitude, c'est lui qui le fait en prenant plaisir à m'arracher mes vêtements et à déchirer ma culotte.

— Ne pose pas de questions. Quand je te dis de te déshabiller, tu te déshabilles, putain, Lia.

Je sursaute devant son ton autoritaire, mais ce n'est pas de peur – du moins, pas entièrement. Ma culotte est trempée d'excitation et mes mains trouvent instinctivement l'arrière de ma robe. Je ne sais pas si c'est la façon dont il me regarde, intrusive, ou l'inconnu qui m'attend, mais ma main tremble autour de la fermeture Éclair alors que je la fais glisser maladroitement vers le bas.

Je laisse la robe se répandre autour de mes pieds et reste en sous-vêtements. C'est loin d'être la première fois que je me trouve dans ce genre de position devant Adrian, mais cette nouvelle manière de commencer accentue à la fois ma nervosité et mon excitation à chaque seconde qui passe.

Il recule, les bras croisés sur sa poitrine, tandis que ses muscles s'étirent sous sa chemise.

— Tout.

Je détache précipitamment mon soutien-gorge, le laissant rejoindre la robe. Mes tétons se durcissent instantanément, moins à cause de l'air froid qu'à cause de son regard noir et brûlant. Il semble sur le point de me dévorer ou de me donner une fessée.

Ou peut-être de me dévorer *en* me donnant la fessée.

Un frisson parcourt ma colonne vertébrale alors que j'accroche l'élastique de ma culotte et que je la fais glisser le long de mes jambes pour qu'elle soit empilée avec le reste de mes vêtements.

Le temps que je me relève, un tremblement perceptible secoue mon corps. Mais qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi ai-je l'impression que c'est ma première fois avec lui ?

Ou ma première fois tout court, en fait. Parce que je ne me souviens pas avoir été aussi nerveuse ou excitée la première fois que j'ai fait l'amour.

Le fait qu'il se contente de regarder, sans essayer de me toucher, ajoute une autre forme d'excitation, une excitation qui s'enroule à la base de mon estomac et se propage jusqu'à mon cœur.

— Et maintenant ? je demande d'une petite voix haletante qui me surprend moi-même.

Il secoue la tête.

— Tu n'as pas le droit de demander ça. En fait, tu n'as pas le droit de demander quoi que ce soit. C'est ta punition. Donc, si je te dis de rester comme ça jusqu'à demain, c'est exactement ce que tu feras.

*Il ne serait pas assez cruel pour faire cela...*

Quoique... il a dit que je l'avais mis en colère, alors peut-être que c'est réellement son plan.

Un étrange sentiment d'appréhension m'envahit. Je tente d'attraper mon bras avec ma main, mais Adrian secoue à nouveau la tête.

— Arrête.

J'obéis en tremblant, car je reste complètement exposée. Tout est visible pour lui, de la cicatrice sur mon abdomen à celle sur ma jambe, plus ancienne, en passant par les quelques vergetures dues à la grossesse.

Parfois, je me sens gênée par mon corps, surtout depuis la fin de ma carrière. Je ne suis plus la danseuse mince et tonique, aux jambes athlétiques et à la silhouette élancée. Bien que je n'aie pas pris beaucoup de poids, je ne suis pas aussi en forme qu'il y a six ans.

Cependant, Adrian ne m'a jamais regardée différemment. Non seulement la faim a persisté dans son regard, mais elle semble aussi s'intensifier chaque fois qu'il me touche sexuellement. Cela fait des années, six *longues* années, remplies de toutes sortes de choses qui auraient dû le rebuter, mais il ne m'a jamais regardée d'une autre manière qu'il le fait maintenant.

Avec un désir brut.

Avec un besoin furieux de me toucher.

Je suppose que c'est aussi comme cela que je l'ai toujours regardé, même quand je ne voulais pas le montrer. Mais pour moi, l'excitation va de pair avec mes sentiments pour lui. Je le désire encore plus depuis que j'ai réalisé à quel point je suis irrévocablement amoureuse de lui.

— Tourne-toi et marche vers le lit, ordonne-t-il.

Je m'exécute en ajoutant un léger balancement de hanches alors que je sens son regard sauvage sur mon dos et mes fesses. Je peux sentir son besoin de me posséder, même sans qu'il ait à l'exprimer.

— Mets-toi à genoux au pied du lit, le visage contre le matelas et les fesses en l'air.

J'aspire une profonde inspiration dans mes poumons affamés et me mets en position. Il ne m'a même pas touchée, mais le frottement de la couette contre mes seins me fait étouffer un gémissement.

La présence d'Adrian derrière moi est aussi réelle que l'air, impossible à ignorer, indispensable. Le bruit qu'il fait en débouclant son pantalon résonne dans le silence de la pièce, et je plante mes doigts dans le matelas en me retournant pour regarder.

— Les yeux droit devant, Lia.

J'obtempère tout en relâchant un soupir de frustration. Pourquoi est-il le seul à pouvoir regarder ?

*Dictateur.*

— Attrape tes fesses et écarte-les. Montre-moi ce cul serré.

Je m'étrangle pendant une seconde. Mes doigts tremblent lorsque j'obéis à son ordre. Mon Dieu. Il n'a que des ordres pervers, aujourd'hui. Le fait qu'il ne m'ait jamais dit de faire cela avant ajoute encore plus de stimulation à mon cœur déjà tout mou.

Et il ne m'a même pas touchée.

Je tire sur mes fesses, pleinement consciente que mon cul et ma chatte trempée sont dans sa ligne de mire.

— Tu as besoin de recevoir une leçon sur le fait de ne pas remettre en question mes décisions, Lia.

— Mais...

— Chuut. Si tu dois ouvrir la bouche pour exprimer ton désaccord, il vaut mieux que tu la fermes.

Je le sens à genoux derrière moi, sa chaleur irradiant le long de mon dos et de ma chair exposée.

— Je vais commencer par ton cul, puis ta chatte, avant de te fouetter. Puis je recommencerai du début.

Ma respiration s'emballe et mes cuisses frémissent face à l'image qu'il a peinte dans ma tête.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas baisé ton cul serré, n'est-ce pas ?

Je hoche la tête contre le matelas.

— Utilise des mots.

— Oui...

— Combien de temps ?

— *Trois mois.*

La période pendant laquelle je pensais être Winter.

— Tu as compté, ma Lenchka ?

Je peux sentir le sang monter à mes oreilles et presque les faire éclater.

— Oui.

— Hm. Ça te manque que je baise ton cul jusqu'à ce que tu cries, n'est-ce pas ?

Je déglutis.

— Réponds-moi.

— Oui...

— Dis-moi de te baiser.

— Baise-moi, Adrian.

Je n'hésite même pas, les mots sortent de ma bouche si naturellement.

— Mais ça veut dire que tu vas aimer alors que je veux te punir.

— S'il te plaît...

— Peut-être qu'on peut arriver à un compromis, alors.

Il se déplace derrière moi.

— Ne bouge pas.

Je ne le fais pas, mon cœur battant la chamade avec une intensité accrue alors qu'il se repositionne. Un liquide frais recouvre mon trou arrière et avant que je ne puisse me concentrer sur le lubrifiant, Adrian m'attrape par la hanche et me pénètre d'un seul coup.

J'halète. Mes ongles s'enfoncent dans mon cul devant la force de sa poussée.

*Putain. De. Merde.*

Je peux le sentir enfoui si profondément en moi, sa bite m'étirant avec une sauvagerie qui fait vraiment mal.

— Je te l'ai dit. C'est censé être une punition.

Son murmure chaud et sombre assaille mon oreille alors qu'il s'enfonce en moi avec une vigueur féroce. Le haut de mon corps glisse d'avant en arrière sur le lit à chaque mouvement teinté d'urgence.

J'essaie d'attraper le matelas pour rester en équilibre, mais la voix d'Adrian m'arrête.

— Ne pense même pas à relâcher ce cul. Continue de l'écarter pour moi.

Il se retire lentement, presque à moitié, puis me pénètre à nouveau, en synchronisation avec mon cri. J'essaie de me tortiller, mais il me donne une fessée, m'arrachant un miaulement guttural.

— Bouge encore, et je fais rougir ce cul pendant que je le baise, Lia.

Ses mots étincellent contre ma chair et s'insinuent dans mes os. Et la seule pensée que j'ai est que c'est peut-être ce que je veux. Peut-être sa dépravation correspond-elle à la mienne, après tout. Autrement, pourquoi ma chatte dégouline-t-elle devant la promesse d'une punition brutale ?

La douleur se mêle bientôt au plaisir lorsqu'il s'enfonce à nouveau en tournant ses hanches pour atteindre un endroit plus profond à chaque poussée. Sa main libre trouve mon clito gonflé, auquel il impose des torsions et des caresses magistrales qui me laissent haletante et suppliante.

C'est incroyable l'emprise qu'il a sur mon corps, comment il peut me plonger dans un état d'abandon total en quelques minutes. Mais je suppose qu'il n'y a pas que mon corps qu'il est capable de posséder de cette manière à la fois exaltante et effrayante.

C'est aussi mon cœur et mon âme.

Cela n'a même pas eu d'importance quand je pensais être une personne différente. Je suis quand même tombée



amoureuse de lui, si bien que je commence à penser qu'il n'y a pas d'issue pour moi, finalement.

— Comprends ceci, Lia. Je tuerai pour toi encore et encore, s'il le faut, et tu ne remettras jamais, *jamais* ça en question.

Ses coups de reins se font plus amples, plus vigoureux, comme s'il voulait enfoncer le clou.

Je ne résiste pas longtemps. Impossible. Avec le double assaut sur mon cul et mon clito, je décolle avec un cri rauque, en répétant son nom comme un chant sacré.

*Merde.*

Peut-être suis-je aussi défectueuse que lui, parce que je jouis pendant qu'il promet de tuer pour moi dans le futur. Qu'il ne cessera jamais de tuer pour moi.

Qu'il est, en effet, un monstre.

*Mon monstre.*

## ADRIAN

Si la thérapeute de Lia me détestait avant, elle doit me haïr d'autant plus maintenant. Cela se voit à la façon dont elle me fixe derrière ses lunettes à monture dorée lorsque j'accompagne Lia à ses séances.

Elle a suivi une thérapie intensive depuis que je l'ai trouvée dans le parc. Et comme je ne fais confiance à personne d'autre pour assurer la sécurité de ma femme, je l'ai conduite au cabinet du psy et j'ai attendu qu'elle finisse.

Aujourd'hui, cependant, le Dr. Taylor se tient dans l'embrasure de la porte de son bureau et boutonne sa veste de costume à notre approche.

— Voulez-vous vous joindre à nous, M. Volkov ?

— Pourquoi le ferais-je ?

Lia me regarde avec une expression pleine d'espoir. Elle porte une robe fleurie et a rassemblé ses cheveux en une queue-de-cheval qui met en valeur son teint doux. Même son parfum de rose est plus fort que d'habitude.

— C'est... c'est moi qui demandé ça. Tu peux être avec moi quand je parle. Le Dr. Taylor dit que ça peut aider puisque tu joues un grand rôle dans ma vie.

— Allons-y, alors.

Je lie nos mains, et nous entrons à l'intérieur. Quoi ? Je ne vais pas rater une occasion de voir Lia parler de tout ce qui s'est passé. Je suis bien conscient que le Dr. Taylor l'aide. Non seulement Lia a lentement émergé de son cocon, mais elle n'a pas eu d'hallucinations ni aucun de ces cauchemars viscéraux dernièrement.

Je pensais qu'après avoir appris la mort de Ryan il y a quelques jours, elle laisserait sa désapprobation pourrir en elle, mais elle m'a dit ce qu'elle pensait. Et cette nuit-là, elle n'a pas fait de cauchemars.

Lia et moi sommes assis sur le canapé en cuir brun, en face du fauteuil du thérapeute. Son bureau est entièrement blanc, des murs au bureau, en passant par les cadres des quelques peintures de la nature. Le brun du canapé et du fauteuil du Dr. Taylor constitue la seule rupture de couleur. Une odeur de vanille emplit l'espace, mais cela pourrait venir de la thérapeute elle-même.

Après avoir pris un bloc-notes, elle commence à interroger Lia sur sa semaine, et ma femme est étonnamment réceptive. Je me concentre sur les inflexions joyeuses de sa voix lorsqu'elle parle de Jeremy, qui apprend de nouveaux mots, et du fait que nous sommes allés faire du shopping il y a quelques jours.

Elle s'arrête quelques secondes. Sa joie diminue et sa voix, aussi.

— Dr. Taylor, si j'apprends que mon mari a fait quelque chose de mal pour moi, comment dois-je réagir ?

L'expression du thérapeute reste calme tandis qu'elle demande sur un ton apaisant :

— Comment vous sentez-vous ?

— Mal. J'aurais aimé qu'il ne le fasse pas. Mais en même temps, je comprends pourquoi il l'a fait. Ou plus précisément, je sais que sa nature est différente de la mienne et que son cerveau n'est pas câblé comme le reste d'entre nous, donc pour lui, cette décision était logique.

Je la dévisage, puis je regarde comment sa main tremble dans la mienne. Il lui a fallu du courage pour admettre que, d'une certaine manière, elle avait de l'empathie pour moi. Même si cela va à l'encontre de ses principes fondamentaux.

La thérapeute prend quelques notes et se racle la gorge en reportant son attention sur moi.

— Que pensez-vous de ce que Lia a dit, M. Volkov ?

Je fais face à Lia en parlant.

— Je pense que tu es courageuse de te mettre à ma place, même si tu n'avais pas à le faire.

— Mais nous sommes mari et femme. Je suis censée essayer de comprendre les choses à ta façon... tout comme tu es censé le faire pour moi, Adrian.

Je sais où elle veut en venir. Lia veut que je voie à quel point elle déteste le fait que j'appartienne à la mafia. La chasse, le meurtre et la torture. Et bien que je comprenne sa haine, on ne peut pas échapper à la réalité de nos vies. Si je quittais la Bratva, je perdrais sa protection. Nous serions vulnérables et en fuite. Et ce n'est pas un destin que je souhaite infliger à elle et notre fils.

Mais pour la garder et protéger son esprit, je dois arrêter d'éprouver sa fragilité mentale. J'attendrai qu'elle se reconstruise et je serai à ses côtés à chaque étape du chemin.

Un jour, elle réalisera que le monde dans lequel nous vivons n'a pas d'importance.

Il n'y a que nous qui en avons.

Une semaine plus tard, nous partons en vacances.

Ce n'est pas l'endroit que j'avais en tête quand j'ai proposé une retraite. En fait, c'est probablement le dernier endroit auquel j'aurais pensé.

Mais nous sommes ici.

En Russie.

J'aurais dû savoir que la nature imprévisible d'Adrian allait encore frapper.

Il nous a emmenés en vol privé jusqu'à une maison au toit de briques rouges située dans la campagne, avec un plus petit cottage à côté. Elle est entourée de kilomètres de terre, couverte de neige qui s'est formée couche après couche. Des arbres bordent la propriété, rendant presque réconfortante l'allée qui mène jusqu'à l'entrée. Nous n'avons pratiquement pas vu d'autres maisons sur le chemin.

Je ne suis pas surprise qu'Adrian n'ait pas choisi un endroit plein de monde. Il est trop paranoïaque à propos de la sécurité pour cela, et dans un sens, je préfère les endroits moins fréquentés aussi. Je n'ai jamais trop aimé le monde extérieur, même avant de l'épouser.

Si je pensais que New York était froid, la Russie est putain de glaciale. On parle de températures en dessous de zéro. Le seul moyen que j'ai de franchir la distance entre la voiture et la maison est qu'Adrian porte un Jeremy excité d'un bras et me serre contre lui de l'autre.

Yan, Boris, Kolya et deux autres gardes nous ont escortés. Yan a insisté pour venir, soutenant que sa blessure n'était pas grave, et alors que Kolya était contre, Adrian l'a étonnamment autorisé à nous accompagner. Mon ami dit que c'est parce que son patron veut le surveiller de plus près.

Une fois à l'intérieur, je pousse un soupir de soulagement. La chaleur s'infiltré instantanément dans mes os et chasse le froid impitoyable de l'extérieur. Honnêtement, j'ai beaucoup de respect pour les personnes qui survivent à des hivers aussi rudes, année après année.

Tout a l'air d'avoir été préparé en vue de notre arrivée. L'endroit est petit, confortable, avec des allures de chalet. Le sol en bois foncé semble être chauffé également. Un coin salon avec de grands canapés dépareillés se trouve juste à l'entrée, en face de ce qui semble être la cuisine. Il y a un escalier étroit en bois qui mène au premier étage, où je suppose que les chambres sont situées.

Dès qu'Adrian dépose Jeremy, notre fils s'élançe dans différentes directions, avant de contempler la neige depuis la porte vitrée qui donne sur le balcon.

— Maman ! On peut faire un bonhomme de neige ?

La seule pensée de retourner dans ce froid me fait frémir.

— Pas maintenant, malysh.

Adrian lui sourit.

— Un orage est annoncé pour ce soir.

— Alors, demain ? demande Jer avec espoir.

— Oui.

— Et tu te joindras à nous, papa ?

— Oui.

— Youpi !

Il saute de haut en bas, puis court directement vers la jambe d'Adrian.

Kolya et Boris apportent nos sacs à l'intérieur et hochent la tête au moment de partir.

— Où allez-vous ? je demande.

— L'autre cottage, Mme Volkov, dit Kolya.

— Pour monter la garde, précise Boris.

— Pas question ! Vous n'allez pas monter la garde dans ce froid glacial.

Adrian me dévisage, et je le fais en retour.

— Quoi ? Tu ne vas quand même pas les faire sortir alors qu'une tempête se prépare. Ils vont mourir de froid.

— Ils ne vont pas mourir de froid, dit-il avec une légère exaspération.

— Bien sûr que si. Tu as vu toute cette neige ?

— Oui, et eux aussi. Nous sommes des Russes, nous pouvons supporter le froid.

— Non.

— Non ? répète-t-il avec un scepticisme évident, comme s'il n'arrivait pas à croire que je viens de lui dire non devant ses hommes.

— Non. Ce sont censées être des vacances, pas un moyen de tester leur endurance dans le froid. Qui pourrait même nous rejoindre ici ?

— Tu serais surprise, dit Adrian en faisant un signe de tête à ses gardes, qui acquiescent et partent.

— Revenez pour le dîner ! je crie. Amenez Yan et les autres, aussi.

Ils continuent leur chemin sans répondre. Dès que la porte se referme derrière eux, Adrian me surplombe. Son visage est un masque de froideur qui reflète l'extérieur. Il parle assez bas pour que Jeremy, occupé à faire courir son soldat de plomb sur le rebord de la fenêtre, n'entende pas.

— Ne me défie plus jamais, et je dis bien *plus jamais*, devant mes hommes, à moins que tu ne sois d'humeur à être punie en leur présence.

— Ce n'était pas mon intention, réponds-je sur le même ton. Mais je ne resterai pas là, sans rien faire, pendant que tu les tortures.

— Tu te sens trop attachée à eux, Lia ?

— Bien sûr que je le suis ! Je connais ces hommes depuis six ans, Adrian, et bien qu'ils soient une extension de toi, je me suis habituée à eux et je ne leur souhaite aucun mal.

— Attention, Lenchka, grince-t-il. Tu me donnes envie de me débarrasser d'eux.

— Tu es impossible, tu le sais ?

— Pas impossible, non. Je suis simplement possessif, et je n'ai aucun contrôle quand il s'agit de toi. Je n'aime pas quand tu parles d'un autre homme.

— Comment... suis-je censée répondre à ça ?

— Tu n'as pas à répondre. Ne fais juste pas passer un homme avant moi.

— Je ne peux pas arrêter de parler aux autres hommes ou de parler d'eux.

— Si, tu peux.

Il marque une pause.

— Dans la limite du raisonnable, reprend-il.

— Tu ne connais même pas la définition de raisonnable, M. Volkov.

Ses lèvres s'étirent un peu.

— Je peux l'être. Dans de bonnes circonstances.

La vue de son sourire me met toujours de meilleure humeur, quel que soit le sujet, et je me surprends à le lui rendre tout en secouant la tête.

— Maman !

Jeremy tire sur mon manteau.

— Tu as apporté ma zone de guerre ?

— Oui.

— Construisons-la !

Lorsque je gémiss, le sourire d'Adrian s'élargit.



— On dirait que ta mère n’a toujours pas appris à assembler ta zone de guerre, malysh.

— Hé, ce n’est pas vrai ! (Je le pousse.) Tout le monde n’est pas doué pour ce genre de choses.

— Malysh et moi le sommes. (Il soulève un Jeremy souriant dans ses bras.) N’est-ce pas ?

— Oui, papa !

Il tapote le nez de notre fils en ricanant.

— On doit apprendre à ta maman ?

— Je pense qu’elle n’apprendra jamais, papa.

— Jer ! Petit traître.

Il m’adresse un sourire timide.

— C’est bon, maman. Tu racontes les histoires mieux que papa.

Je place une main sur ma hanche.

— Je fais beaucoup de choses mieux que ton papa.

— *Vraiment ?*

La voix d’Adrian dégouline d’un rare amusement.

— Comme quoi ?

— Comme donner le bain à Jer.

— Papa le fait bien aussi.

— Mais je le fais mieux.

— Non, maman. C’est pareil.

— Je t’ai donné naissance, Jer. Pas ton père.

Je lance un sourire à Adrian. *Fais mieux, monsieur.*

— Mais vous l’avez fait ensemble, dit Jeremy en fronçant les sourcils. C’est pour ça que j’ai une maman et un papa.

— Il a juste fait un truc facile ! C’est moi qui ai été enceinte de toi pendant neuf mois, puis qui t’ai donné naissance.

— Quelque chose de facile ? ajoute Adrian d'une voix traînante.

— Tais-toi, je chuchote.

Jeremy nous regarde, les yeux écarquillés, comme chaque fois qu'il comprend quelque chose.

— Si c'est facile, refais-le et donne-moi une petite sœur.

— Ce n'est pas *aussi* facile, je lâche.

— Mais tu viens de dire que ça l'était, maman. Tu ne peux pas le refaire ? Je veux une petite sœur.

Il tire sur le manteau d'Adrian.

— Papa, s'il te plaît ?

— Nous verrons, malysh.

— Youpi !

— Nous verrons ? je murmure.

— Pourquoi ? demande Adrian. Tu ne veux pas ?

— Ce n'est pas que je ne veux pas. C'est juste... que je n'y ai jamais pensé.

Bon, c'est un mensonge. J'y ai pensé, et je me suis souvent demandé pourquoi il n'avait jamais insisté pour avoir un autre enfant ou pourquoi il n'avait pas fait de commentaire lorsque j'avais repris la contraception après la naissance de Jeremy.

Mais je supposais qu'il n'avait besoin que d'un seul héritier, qu'il ne voulait pas s'occuper d'un autre enfant.

— Eh bien, tu peux commencer à y penser maintenant, dit-il avec désinvolture, puis il s'adresse à Jeremy : Construisons cette zone de guerre, malysh.

— Oui, papa !

Je les suis dans le salon en enlevant mon manteau au passage. Maintenant qu'il a planté l'idée d'une autre grossesse dans mon esprit, c'est la seule chose à laquelle je peux penser.

*Est-ce que je désire un autre enfant ?*

La réponse à cette question est embrouillée par d'autres faits, à commencer par qui est Adrian et les nombreux secrets que je lui cache encore. J'ai besoin de régler cela avant de penser à ajouter une autre existence innocente dans l'équation.

Le père et le fils sont occupés à construire la zone de guerre, et j'aide à peine. Je n'aime vraiment pas tout ce qui a trait à l'assemblage. Mon esprit n'est tout simplement pas fait pour cela. Cependant, j'adore faire partie de cette petite famille, avoir le privilège de voir Adrian et Jeremy proches et être témoin de leur lien. Il est subtil, visible uniquement lorsqu'ils font une activité ensemble, comme en ce moment. Ils sont tous les deux silencieux et se comprennent parfois sans se parler.

Même si Adrian est trop occupé pour accorder beaucoup de temps à Jeremy, il est là quand cela compte. Et notre fils est un ange si compréhensif. Il ne dérange jamais Adrian et n'exige jamais rien de lui. Malgré tout, il l'admire, et mon mari n'est jamais trop occupé pour le lui rendre.

Cette vision d'Adrian dans sa chemise et son pantalon décontractés, les muscles détendus et le visage serein, tenant Jer sur ses genoux, vaut de l'or. J'aime le voir comme ça, hors de son bureau et loin de ses affaires de mafia. Agir juste comme un... père.

Je pourrais le regarder comme cela pendant une éternité, même si je suis légèrement jalouse de la connexion sans effort qu'il a avec notre fils.

— Tu peux me donner ce morceau, maman ? dit Jeremy en montrant du doigt une pièce à côté de moi.

Je le lui passe, il sourit et se blottit sur les genoux d'Adrian. Je continue à les observer un peu en tripotant la boîte de Lego.

— Pourquoi tu nous as amenés en Russie ?

Adrian reste dans son élément, assemblant quelques pièces ensemble.

— Jeremy devait venir ici tôt ou tard.

— Pour une raison particulière ?

— Il est russe et a besoin de plus de contacts avec ses racines.

Il tourne Jeremy pour le mettre face à lui.

— Malysh, c'est ici que ton grand-père et tes ancêtres sont nés. Nous venons de Yaroslavl. Tu es le dernier descendant d'une famille qui s'étend sur de nombreuses générations.

Les yeux de notre fils s'écarquillent.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Merci, papa.

— Il est américain de naissance, dis-je.

— Ça ne fait pas de lui un Américain.

Je roule des yeux, mais je choisis de le sonder au lieu de me concentrer là-dessus.

— C'est aussi ce que tes parents ont fait ?

— C'est-à-dire ?

— T'amener en Russie.

Avec des mouvements hésitants, il met en place un Lego.

— Mon père m'amenait souvent ici, surtout pour Noël.

— Et ta mère ?

— Pas avant qu'elle épouse mon père.

— Es-tu... venu ici avec ta belle-mère ?

Il acquiesce, et je peux voir l'ombre qui assombrit son expression chaque fois que son passé est évoqué.

— Tu te souviens quand tu m'as demandé ce que signifiait le tatouage de la carte de Russie ?

Je hoche frénétiquement la tête.

— Tu as dit que c'était à cause des vacances que tu n'avais jamais pu avoir.

— Oui. Je devais venir ici avec tante Annika, mais elle est décédée avant que je puisse le faire.

— C'est pour ça que tu nous as amenés ici ?

— Probablement.

Le mot est prononcé d'une voix calme, basse, comme s'il pesait sur lui. J'enroule mon bras autour de son biceps et appuie ma tête contre les sillons de ses muscles.

— On ne te quittera jamais, Adrian.

Il me fixe de ses yeux gris foncé.

— Vraiment ?

— Je te le promets, murmuré-je avant de déposer un rapide baiser sur sa joue.

Au moment où je me retire, il capture mes lèvres dans un baiser lent et dévorant qui me prive de souffle, et apparemment de raison, car pendant une brève seconde, j'oublie que Jeremy est là.

Je pose une main sur son torse pour le repousser. Il relâche mes lèvres avec un faible grognement.

Jeremy nous regarde avec un sourire, et même si mes joues brûlent, je ne peux m'empêcher de sourire en retour. Parce que ce moment... cette paix ?... marque probablement le début de notre bonheur.

Si seulement les fantômes du passé ne nous rattrapaient pas.

Nos vacances sont étonnamment... chaleureuses.

Et ce, malgré le temps glacial et les tempêtes de neige dans la campagne russe. Bizarrement, ce n'est pas entièrement dû au fouet des punitions d'Adrian, la nuit, ou à la façon dont il enflamme mon corps dès qu'il en a l'occasion.

C'est le fait que nous passions du temps sans interruption ensemble et avec notre fils. Le fait qu'aucun travail ne le sépare de nous. Le fait qu'on ait construit un bonhomme de neige ensemble avant que Jeremy et moi ne nous ligions contre Adrian dans une bataille de boules de neige.

On a perdu, d'ailleurs, mais c'était la meilleure défaite que j'ai jamais vécue. Jer et moi avons fini par rire comme des baleines alors qu'Adrian nous enterrait sous ses impitoyables boules de neige. J'aime voir mon mari insouciant, sans ce poids sans fin qui lui plisse les traits ou lui fait tout analyser.

Depuis que nous avons posé le pied en Russie il y a une semaine, il semble avoir laissé tous ses fardeaux aux États-Unis et me donne la seule chose que j'ai toujours voulue : lui. J'ai souvent fantasmé sur le fait de le voler à son travail et d'exiger qu'il me choisisse plutôt que ses interminables responsabilités au sein de la Bratva. Mais j'ai arrêté à cause de ma stupide fierté.

Et à cause de ma peur.

J'avais trop peur de la nature d'Adrian pour l'embrasser complètement.

En vérité, je suis toujours effrayée. Je ne pense pas que je n'aurai jamais plus peur de lui. Il y aura toujours cette petite pointe de terreur parce qu'il est dangereux et qu'il peut se montrer monstrueux pour atteindre ses objectifs. Cependant, je suis assez forte et mature pour ignorer cette peur et me concentrer sur ce qu'il est.

*Qui il est.*

L'homme qui m'a montré un monde différent, un monde où l'on prend soin de moi et où je passe avant tout le reste.

L'homme qui s'est battu pour moi quand je n'avais pas la volonté de me battre pour moi-même.

L'homme qui m'a sauvée, même quand il me torturait. Qui a pris ma main quand je pensais qu'il n'y avait plus d'espoir pour moi.

L'homme qui m'a offert le cadeau le plus précieux en la personne de Jeremy et qui l'a nourri avec moi. Il m'a apporté la lumière, alors que lui-même était toujours habitué à l'obscurité.

Et l'avoir pour moi tout seul ces deux derniers jours a été plus exaltant que tout ce que j'ai pu vivre ces derniers temps. Je sais qu'il se tient au courant en parlant à voix basse avec ses gardes, surtout avec Kolya, mais il ne laisse pas son travail occuper ses jours et ses nuits. Jeremy et moi les occupons.

Nous faisons des soirées film et la grasse matinée. On cuisine ensemble et on met le bazar dans la cuisine avant qu'Adrian ne me chasse pour la nettoyer. On se promène ensemble quand il ne neige pas fort, et Adrian apprend même à Jeremy à skier.

Le soir, après avoir endormi notre fils, Adrian vénère mon corps ou invente une sorte de punition pour pouvoir satisfaire ses tendances sadiques – et mes tendances masochistes.

Mais aujourd'hui, il y a un changement de plan. Une fois Jeremy au lit, j'invite les gardes pour qu'on joue au Scrabble. Ce qui n'enchant pas Adrian, qui dit qu'il est hors de question que tous les gardes viennent et qu'on reste sans protection.

Alors, Yan pousse les deux plus jeunes gardes dehors en leur remplissant les mains de trucs à grignoter. Je m'attends à ce que Kolya et Boris le grondent, mais ils se contentent de s'asseoir sur le canapé en face de moi et d'Adrian. Une fois sa mission accomplie, Yan s'installe sur la chaise à ma droite.

En resserrant l'écharpe en laine drapée sur mes épaules, je penche mon cou pour m'imprégner de la chaleur de la cheminée. Bien que la maison soit entièrement chauffée, je me sens comme un chaton dans ce cadre douillet. J'ai préparé d'innombrables snacks et placé une caisse de bières sur la table, à côté du plateau de Scrabble que Jeremy a trouvé en explorant la maison.

Adrian passe un bras autour de mon épaule, ses doigts s'enfoncent dans ma peau. Ce n'est pas assez fort pour faire mal, mais suffisamment pour laisser entendre qu'il n'est pas content de mon initiative. Ses lèvres effleurent mon oreille tandis qu'il murmure avec passion :

— Dis-leur que tu ne te sens pas bien et monte dans la chambre. *Maintenant.*

— Non, je siffle.

— Si tu ne le fais pas, je te fouetterai fort, puis je te baiserais tout aussi fort pour que tu ne puisses plus bouger demain.

— Ça en vaudra la peine, je murmure, même si mon cœur palpite à cette promesse.

C'est officiel. Adrian m'a détruite au-delà de toute réparation.

— J'ai de la peine pour eux, dis-je à Yan.

Ce dernier ouvre une bouteille de bière et la boit en lâchant un soupir de contentement. Kolya et Boris sont habillés de treillis de l'armée, Adrian d'une tenue de soirée, là où mon ami porte une chemise et un pantalon décontractés avec une veste.

Je suis juste contente qu'il soit assez en forme pour bouger, et même boire, maintenant. Je l'ai aussi vu courir avec Adrian et les gardes pendant leurs entraînements matinaux. Et oui, ces fous courent vraiment dans la neige quand il fait moins de zéro degré.

— Ils survivront, dit Yan en levant une main dédaigneuse. Le froid fera d'eux des hommes. Ils ont de la chance de ne pas avoir été dans les forces spéciales.



— C'est si brutal ? je demande.

— Brutal ? se moque Yan. Dis plutôt « mortel ». Dis plutôt que nous sommes des putains d'élus pour être sortis vivants de cet entraînement. Tu te souviens d'avoir traîné des kilos des pneus dans le froid sibérien, Borya ?

Le visage stoïque de Boris vacille une seconde lorsqu'il acquiesce, et même les lèvres de Kolya se tordent alors qu'il se rappelle probablement les mêmes circonstances.

— On dirait que le froid n'a pas fait de toi un homme, Yan, ajoute Adrian avec nonchalance, avant de prendre une gorgée de bière.

— Comment pouvez-vous dire ça, patron ? J'étais le deuxième de mon unité.

Adrian lève un sourcil.

— Pas le premier.

— Tout le monde n'est pas un monstre de perfectionnisme comme vous et Kolya.

Je fixe Adrian. Yan m'a raconté qu'il était dans les forces spéciales avant, mais il n'a jamais mentionné le grade.

— Tu étais le premier ?

— Contrairement à Yan.

— Il fait plus de bruit que de mal, approuve Kolya en ouvrant une bouteille de bière.

— Oh, va te faire foutre, Kolya, s'énerve Yan. Le rang n'a pas d'importance, les compétences, oui. Qu'en dis-tu, Boris ?

— J'étais aussi le premier de mon unité, dit Boris en jetant une noix dans sa bouche. Fais preuve de respect.

— Je bois aux premiers, dit Kolya en affichant un rare sourire en coin alors qu'il lève sa bouteille de bière.

Mon mari et Boris l'imitent tandis que Yan resserre sa prise sur la sienne, leur jetant un regard avant de soupirer lourdement.

— On dirait que tu es le seul perdant ici, Yan, se moque Kolya.

Le plus jeune garde lui fait un doigt d'honneur sous la table, et je ne peux m'empêcher de sourire. Ces hommes sont tous impitoyables, issus de milieux dangereux qui leur ont permis non seulement de survivre aux forces spéciales, mais aussi d'y exceller, et bien qu'ils puissent être compétitifs à ce sujet, ils forment comme une famille.

Une famille dérangée, sans aucun doute, mais en même temps, loyale et protectrice. Une famille à laquelle je veux appartenir.

— Je vais te faire ravalier tes paroles d'ici la fin de la soirée, Kolya, dit Yan en retroussant ses manches.

— Nous sommes cinq. Comment allons-nous faire ça ?

— Je ne joue pas, annonce Adrian.

— Allez ! l'encouragé-je en lui donnant un coup de coude. Ne fais pas ton rabat-joie.

— Si je joue, je vais gagner tous les tours et gâcher ton plaisir.

— Il a raison, dit Yan en roulant des yeux. Ne vous laissez pas tromper par son silence de façade. Le patron possède un fort esprit de compétition et cherche à tout gagner.

— Sauf ton renvoi chez les Spetsnaz, dit Adrian en buvant sa bière à petites gorgées. Bien que ça puisse être arrangé assez rapidement, maintenant qu'on est là.

Yan grimace.

— Vous n'avez pas oublié ?

— Jamais. Maintenant, joue. Je serai l'arbitre.

Yan s'éclaircit la gorge.

— Lia et moi contre Kolya et Boris.

— Non, objecte Adrian.

— Pourquoi ? je demande.

— On s’ennuierait. Toi et Kolya contre Boris et Yan, ce sera plus divertissant.

Dis plutôt qu’il fait tout ce qui est en son pouvoir pour m’empêcher de me mettre avec Yan. Mais peu importe, Adrian reste Adrian.

— Attendez, dit Yan en se levant. Laissez-moi aller chercher de vraies boissons.

Je fronce les sourcils, ne comprenant pas le sens de ses paroles, alors qu’il disparaît en direction de la cuisine. Une minute plus tard, il réapparaît avec une bouteille de vodka et des verres.

Boris et Kolya grognent en signe d’approbation. *C’est vrai.* Bien sûr, la bière n’est pas une vraie boisson pour eux. Tous les trois correspondent définitivement au stéréotype des Russes amoureux de leur vodka. Adrian préfère généralement le cognac, mais il repousse la bière quand la vodka est en vue.

Au début, je suis trop une mauviette pour essayer la vodka pure. Ils ne la mélangent même pas dans un cocktail ou ne la boivent pas diluée. Cependant, après que Boris nous a mis KO le premier round, j’en bois un verre entier pour calmer ma fierté blessée. Le liquide me brûle la gorge, et je tousse plusieurs fois en me frappant la poitrine pour que cela passe.

— Vas-y doucement, murmure Adrian à mon oreille, ses doigts dessinant des cercles sur mon épaule.

— Je vais bien, dis-je en montrant Boris du doigt. Tu vas tomber. Toi aussi, Yan.

Mon ami lève le menton.

— Je suis désolé de te dire ça, mais tu seras un dommage collatéral, car ma mission est de détruire Kolya, ce soir.

— C’est réciproque, dit Kolya.

Son calme habituel vacille alors qu’il assemble ses tuiles devant lui. Une fois de plus, Boris et Yan prennent la tête. Je vous jure, Boris est telle une encyclopédie : il trouve toujours les bons mots.

Je bois une autre gorgée de ma vodka en demandant à Kolya de me donner un mot de six lettres commençant par R, mais il ne trouve rien.

— Royal ! je m'exclame.

Boris me regarde avec une inhabituelle suffisance.

— Ça fait cinq lettres.

— Royauté.

— Ça en fait sept, dit Yan en poussant son verre avec force. Abandonne, et passe.

Je n'ai pas les bonnes lettres pour épeler un quelconque terme à partir de royal, de toute façon. Avec mes deux tuiles vierges et un tas de voyelles, je ne fais que chercher des idées dans le noir.

Adrian fait remonter mon écharpe sur mes épaules et me murmure à l'oreille, assez discrètement pour que personne ne le remarque :

— Regius.

Je ne veux pas tricher, vraiment pas, mais avec mes blancs, je peux faire en sorte que cela ne se remarque pas, et la façon dont Boris sourit et Yan continue de nous narguer commence à m'énerver. Alors, je m'incline et j'aligne les tuiles après le R.

— C'est de la triche, Mme Volkov.

Boris me fixe.

— Vous m'accusez d'être une tricheuse ?

Je bredouille légèrement à la fin de mes mots.

— Le patron vous a soufflé ce mot.

— Non, c'est faux.

— Il n'a rien dit, dit Kolya en même temps.

— Attendez une minute ! dit Yan en faisant claquer son verre sur la table. Vous êtes censé être impartial, patron.

— Je le suis, dit Adrian.

Il le dit d'une manière décontractée, avec une poker face parfaite qui ne trahit rien.

— Vous ne l'avez manifestement pas été, répond Yan en nous désignant tous les deux.

Mon mari reste aussi calme que d'habitude.

— Tu as des preuves ?

— Eh bien... non.

— Tu en as, Boris ? (Quand l'autre garde secoue la tête, Adrian continue :) Alors, tes accusations sont nulles et non avenues. Continuez.

Ils grognent tous les deux, mais ramassent leurs lettres alors que Kolya s'en amuse. Je souris à Adrian en murmurant :

— Je ne savais pas que tu étais un tricheur.

— Je ne le suis pas, habituellement, murmure-t-il contre ma joue.

— Tu viens de tricher.

— Seulement pour toi, Lenchka.

Nous gagnons ce round, mais Boris et Yan finissent par nous écraser dans le suivant, si fort que ma fierté en est blessée. En conséquence, je finis par boire plus de vodka que de raison et par dire à Yan que lui et moi ne sommes plus amis tout en agissant comme une mauvaise perdante envers Boris.

À un moment donné, Adrian me prend le verre de vodka des mains.

— C'est assez d'alcool pour une nuit.

— Noon, tout est OK. Oups. Je vais *biiien*. Je veux dire, je vais très bien. Je sais, je sais. Ce mot devrait être sorti de mon vocabulaire depuis le temps. Tu le détestes.

Je pose ma main sur sa joue, fixant le calme dans ses yeux gris.

— Tu sais que tu es telleeeeeement beau ?

— C'est notre signal pour partir.

Les jambes de Boris sont instables quand il se lève.

— C’était charmant de gagner contre vous, Kolya, Mme Volkov.

Je pointe un doigt vers lui.

— J’aurai ma revanche et je te battraï.

— Attendez. Quoi ? dit Yan en se secouant la tête, les yeux à moitié fermés. C’est fini ? Je commençais juste à botter le cul grincheux de Kolya.

C’est nous deux qui avons le plus bu, ce soir.

— Lève-toi, dit Kolya en attrapant Yan par son bras valide tandis qu’il chancelle. Et il te faudra une vie pour me botter le cul.

Yan lui donne un coup de poing dans la poitrine, et bien que ça ne semble pas dur, Kolya titube un peu.

— Je briserai cette glace un jour, tu as ma putain de parole.

Kolya le pousse devant lui, nous fait un signe de tête, puis tire Yan seul, refusant l’aide de Boris.

— Ils sont partis, dis-je en désignant la porte refermée derrière eux. Mais je n’ai pas fini de jouer.

— Je suis plus que prêt.

Adrian soulève mon menton, ses longs doigts créant une délicieuse friction contre ma peau.

— Personne n’a le droit de te voir ivre, sauf moi.

— Je ne suis pas ivre. (Je hoquette et cache mon ricanement avec le dos de ma main.) Oups. Peut-être un peu.

— Un peu ?

— D’accord, beaucoup. (Je colle ma joue contre sa main en soupirant.) Tu es si chaud.

— Ah bon ?

— Oui, même quand tu es froid. Même quand tu me fais la tête, tu es si attentionné et chaleureux. C’est une chose que je ne veux pas que tu changes.

— Que ne veux-tu pas que je change d'autre ?

— Hm. La façon dont tu me regardes.

— Et comment je te regarde ?

— Comme si tu voulais m'attacher et me baiser.

— Parce que je veux t'attacher et te baiser.

Je gousse alors que l'excitation me picote entre les jambes.

— Tout le temps ?

— Je ne peux pas m'en empêcher.

Sa voix descend dans une gamme séduisante.

— Tu ne peux pas ? Et si je devenais vieille et ridée et que le sexe n'était plus le même ?

— Je trouverai un moyen.

— Et si quelque chose arrive et que je ne peux plus faire l'amour ?

Je ne sais pas pourquoi je me pose ces questions, mais pour une raison quelconque, je me sens vulnérable, et la seule façon de combattre cette impression est d'écraser le poids niché dans ma poitrine. Les doigts d'Adrian glissent sur l'arête de mon nez, puis tracent un chemin vers ma joue, comme s'il gravait mon visage dans un coin de sa tête.

— Si quelque chose t'arrive, ça ne me repoussera pas. Au contraire, ça me rapprochera, Lenchka. Le sexe fait partie de ce que nous sommes, et j'aime la façon dont tu te soumetts à ma domination, mais ce n'est pas la raison pour laquelle je suis marié avec toi depuis six ans.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Toi.

— Juste moi ?

— Juste toi.

Je déglutis, sentant l'humidité scintiller dans mes yeux. Une étrange vague d'émotions me submerge, jusqu'à ce qu'il me soit difficile de respirer, sans parler de penser. Ce sont deux

mots. *Juste toi*. Mais c'est comme s'il était entré en lui-même, avait arraché une partie de son cœur et me l'avait offerte dans la paume de sa main.

— Ne change jamais, OK ? je chuchote.

— Lia, qu'ai-je dit à propos de ce mot ?

— Oups. Ça veut dire que tu vas me punir, maintenant ?

— Oh, je ferai plus que te punir.

Mon cœur rate un battement quand je le regarde.

— Quoi ? je demande d'une voix haletante et sensuelle.

— Je préfère te montrer.

Je pousse un cri lorsqu'il me soulève du sol et me prend dans ses bras. Puis j'éclate de rire.

*Le bonheur.*

Je n'ai jamais osé en rêver avant, mais c'est sûrement ce que l'on ressent quand on est heureux. Et maintenant, j'ose enfin le vivre pleinement.

S'il vous plaît, que cela reste comme cela pour toujours.



## ADRIAN

Lia s'accroche à moi avec ses doigts délicats alors que je la porte jusqu'à la chambre. Et moi, pendant ce temps ? Je pense à des façons de la punir et de la baiser après qu'elle m'a fait attendre toute la nuit.

Il n'y a aucune chance que je laisse mes gardes s'approcher d'elle dans le futur. Cette seule fois était suffisante. En fait, c'est plus que ce que j'aurais préféré. Si cela ne tenait qu'à moi, elle n'aurait aucun contact avec eux. Une certaine obsession noire s'empare de moi dès qu'elle parle, et encore plus lorsqu'elle sourit, à d'autres hommes – même s'il s'agit de mes propres gardes. Cela provoque la bête en moi, qui est prête à sortir et à massacrer n'importe quel homme dans son entourage pour que je sois le seul à qui elle accorde son attention.

Je referme la porte en bois derrière moi d'un coup de pied tandis que Lia enfonce ses petites mains dans ma chemise, en gloussant et en se tortillant. Ses joues sont roses et ses paupières sont à moitié closes à cause de la boisson. Un autre côté d'elle que je ne veux pas que quelqu'un d'autre voie. Elle est si belle ainsi, le bleu de ses yeux s'adoucit. Il n'y a plus aucune trace de la tristesse qui semble avoir hanté sa vie.

En fait, elle semble un peu... espiègle. Un trait qu'elle montre rarement, voire jamais.

Lia a toujours été du genre doux et élégant qui garde ses émotions pour elle. Elle dit qu'elle déteste mon traitement silencieux, mais elle ne réalise pas qu'elle utilise souvent la même tactique elle-même. En fait, c'est elle qui s'est éloignée en premier et qui a refusé de me laisser entrer, peu importe combien je l'amadouais.

Elle a toujours vu le pire en moi, et en réponse, j'ai eu recours à des méthodes violentes pour la garder. Dans une certaine mesure, c'est parce que c'est tout ce que je connais,

mais je l'ai aussi fait parce que l'idée qu'elle me quitte me transforme en une putain de bête.

Mais elle ne semble plus penser à s'évader depuis le jour où je l'ai trouvée au parc. En fait, je la sens plus proche de moi, surtout depuis que nous sommes en Russie. Elle avait raison. Je l'ai amenée ici en pensant à ce voyage que je n'ai jamais eu la chance de faire avec tante Annika. Toutefois, cet hommage a apporté beaucoup plus à notre famille. Même si, au fond, je suis toujours déchiré par son infidélité.

Bien que je sois naturellement méfiant, une grande partie de moi croit qu'elle ne m'a pas trompé ; il reste cependant la partie méfiante.

La partie qui a été coupée en deux quand elle a confirmé avoir un amant.

La partie qui croit que tout ceci n'est qu'une mascarade et que, tôt ou tard, elle recommencera à essayer de s'échapper.

Que si on lui donne le choix, elle n'y regardera pas à deux fois avant de partir.

Je pensais m'être habitué au départ des gens quand j'étais enfant. D'abord, tante Annika, puis maman, puis mon père. Mais l'idée que Lia les rejoigne frappe une corde sensible complètement différente. Une qui me tient éveillé la nuit, me forçant à me creuser la tête pour trouver une solution.

— Laisse-moi descendre, marmonne-t-elle.

— Pourquoi ?

— Arrête de poser des questions, pour une fois. Fais-moi confiance.

Je lève un sourcil en la mettant sur ses pieds. Lorsqu'elle trébuche, j'attrape son coude pour la stabiliser. Lia enroule ses deux mains autour des miennes et soupire profondément en se balançant sur ses pieds.

— J'aime tes mains. Elles sont si fortes et masculines. Il y a même des veines à l'intérieur.

— C'est ainsi ?

— Hm. Mais tu sais ce que j'aime le plus chez elles ?

— Quoi ?

— Comment elles sont dures tout en étant attentionnées. (Elle plaque ma paume contre son cœur battant.) Tu vois à quel point j'aime ça ?

Un profond gémissement s'échappe de ma poitrine alors que je sens les battements erratiques de son cœur et que je regarde ses joues se colorer d'un vif cramoisi. Lia n'est pas du genre à baisser sa garde ou à me toucher librement. C'est probablement l'alcool, mais je me délecte de chaque moment où elle perd ses inhibitions.

La nuit n'a pas été complètement gâchée, après tout. Non seulement je peux voir cette facette d'elle, mais je peux aussi entendre son honnêteté. Elle ne s'est jamais autorisée à se soûler en ma présence après cette première fois au restaurant. C'est comme si elle avait peur de se laisser aller en ma compagnie.

Parce qu'elle ne me faisait pas confiance, même quand elle me voulait. Même quand elle cherchait mon affection. Et je ne lui ai pas permis de se soûler lorsqu'elle pensait être Winter, parce qu'elle n'était pas elle-même et n'aurait pas choisi de le faire librement.

Elle l'a fait ce soir, cependant.

Ma femme a volontairement choisi de me montrer cette partie d'elle.

Lia relâche ma main, mais je la garde contre son sternum, me détendant au contact de sa respiration erratique.

Elle déboutonne ma chemise d'un geste incertain mais déterminé, jusqu'à révéler mon torse. Ses paumes se collent contre mes pectoraux, qui se crispent sous son toucher tendre. Elle déglutit tout en faisant glisser ses mains le long de mon abdomen. Ses doigts délicats s'arrêtent sur ma peau de temps en temps avant qu'elle trouve ma ceinture et la défasse. Ses mouvements sont pour le moins tremblants et maladroits, mais je n'essaie pas de l'aider, curieux de savoir où elle veut en venir.

Ma femme se met à genoux devant moi alors que ses mains empressées descendent mon pantalon et mon caleçon.

Un grognement s'échappe de mes lèvres et un désir charnel durcit ma queue.

La seule fois où Lia m'a sucé, c'était dans cette ruelle, et c'était uniquement parce qu'elle l'avait initié. Bien que j'aie constamment pensé à lui faire prendre ma queue au fond de sa jolie gorge, je ne suis jamais passé à l'acte, car j'avais besoin qu'elle le veuille. Je souhaitais qu'elle se mette à genoux pour moi, non pas parce qu'elle devait le faire, mais parce qu'elle le voulait.

*Comme maintenant.*

Elle libère ma bite. Ses petites mains l'entourent et sa langue sort pour lécher ses lèvres.

Mes doigts s'enfoncent dans ses cheveux noirs alors que je libère un grognement du fond de ma gorge.

— Putain, Lenchka.

— Tu aimes ça ?

Elle me fixe de ses grands yeux tout en continuant à me caresser de haut en bas.

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je pense que oui.

Elle fait tourner sa langue autour de la couronne, léchant les gouttelettes de sperme.

— Hm. J'aime ton goût.

*Putain de merde.*

C'est la première fois qu'elle parle crûment, et c'est étrangement excitant.

— Pourquoi tu n'as pas baisé ma bouche avant, Adrian ?

— Pour la même raison que tu ne t'es jamais mise à genoux, Lenchka.

— Qui est ?

— Tu ne voulais pas.

Elle secoue la tête, les sourcils froncés.

— Bien sûr que j'en avais envie. Mais je ne l'ai pas exprimé. Il n'y a pas eu un jour où je n'ai pas eu envie de toi. Pas même quand je pensais que je te détestais.

Je suis sur le point de jouir à ce moment précis, avant même qu'elle n'ouvre la bouche pour m'avalier. Ses mots constituent le plus puissant des aphrodisiaques. Le fait de savoir qu'elle pense à moi, probablement autant que je pense à elle, gonfle un coin sombre de mon cœur d'une étrange chaleur.

Lia essaie de me sucer fort, même avec ses paupières à moitié baissées et ses genoux vacillants. Ma main s'agrippe à ses cheveux et quand je pousse jusqu'au fond de sa gorge, elle relâche sa prise, me permettant d'utiliser sa bouche à ma guise, d'entrer et de sortir de sa chaleur humide.

Ma femme s'étouffe, les larmes lui montent aux yeux et la bave coule sur son menton. J'aime cette vision d'elle, la soumission dans son regard et dans sa posture, même si elle s'étouffe avec ma queue. Elle ne se débat pas, n'essaie pas de me repousser alors que je confisque son air.

C'est pourquoi Lia a toujours été spéciale pour moi. Elle encaisse les coups de fouet de mes punitions et en redemande. C'est comme si elle savait que je ne la blesserais jamais trop et que je ne ferai que la satisfaire.

Ma rudesse n'a d'égal que sa douceur.

Je me retire de sa chaleur humide pour lui permettre de respirer. Elle aspire de manière audible, les joues striées de larmes fraîches, mais ouvre immédiatement ses lèvres en tirant légèrement la langue.

Putain.

Tout en serrant ses cheveux plus fort, je cogne contre son palais à un rythme effréné.

— Tu n'en as jamais assez, Lenchka ?

— Hm, elle crache autour de ma bite dure.

— Tu aimes que je te baise la bouche ?

Elle hoche frénétiquement la tête et passe une main sous sa robe, se touchant comme pour me montrer à quel point elle aime cela.

— Es-tu mouillée parce que j'utilise ta bouche si brutalement ?

— Hm.

Ses mouvements s'accélèrent sous sa robe et mes poussées aussi.

Je me retire avec un gémissement bestial, même si ma bite est si dure que c'en est douloureux. Lia se lèche les lèvres. Ses doigts se figent alors que la déception se dessine sur ses traits délicats.

— Pourquoi t'es-tu arrêté ?

Je l'attrape, la soulève et la jette sur le lit. Elle atterrit sur le dos en poussant un cri de joie tandis que je remonte sa jupe jusqu'à la taille.

Elle se mord la lèvre inférieure, la luxure et quelque chose de semblable à de l'adoration brille dans ses yeux.

— Est-ce l'heure de ma punition ?

— J'ai autre chose en tête.

Je ne prends pas la peine d'enlever sa culotte ; à la place, je la déchire. Elle émet ce son séduisant et effarouché chaque fois que je fais cela. Or, je m'étais donné pour mission de l'entendre dès que possible.

Lia écarte les jambes, et je me glisse en elle avec une facilité que je n'avais jamais connue auparavant. Elle se cambre sur le lit, la plante de ses pieds s'enfonce dans l'arrière de mes cuisses.

Mon rythme reste lent, sans hâte, tandis que je m'enfonce dans sa chaleur. Être en elle, cela a toujours été comme être à la maison, là où je pense retourner chaque fois que je suis loin d'elle.

— Oh, Adrian...

Ses lèvres demeurent entrouvertes sans qu'aucun mot ne sorte, seulement des gémissements, pendant que je prends mon temps pour pénétrer profondément son corps. Je roule des hanches, la laissant sentir chaque coup, chaque contact.

Chaque parcelle de connexion.

Mes mains sont partout sur elle, la pressant, l'attrapant. Mes lèvres trouvent ses tendres lèvres, l'embrassent au rythme de mes poussées. Puis, bien qu'occupé à sucer son cou, je trouve le chemin de sa chemise et l'enlève d'une main pour me régaler de ses mamelons serrés.

— Adrian... oh, mon Dieu...

Elle halète, s'accroche à moi tout en se contractant autour de ma queue, puis crie. Ses muscles me serrent alors qu'elle jouit. Ses doux gémissements et ses sons gutturaux et sexy résonnent dans l'air, entraînant mon propre orgasme. La jouissance est dure et puissante, je m'applique autant que je peux à la faire durer.

Je jouis en elle plus longtemps que je ne l'ai jamais fait, mon sang se précipitant là où nous sommes connectés. Mes grognements se répercutent autour de nous tandis que mon sperme la remplit et dégouline sur sa chatte.

Ma femme est la seule femme qui m'ait déjà fait me sentir hors de mon corps en m'offrant un plaisir bestial. Un plaisir si charnel que je ne veux jamais qu'il s'arrête.

Mais ce n'est pas seulement le plaisir qui bat sous ma peau quand je suis en elle. C'est quelque chose de plus profond, de plus sombre, qui la ferait paniquer si je trouvais les mots pour l'exprimer.

Lia enroule ses bras autour de mon cou et colle ses lèvres aux miennes, m'embrassant avec un désespoir qui coule dans mon sang et atteint mes putains d'os.

— Je t'aime, murmure-t-elle contre ma bouche, à bout de souffle. Je t'aime tellement, Adrian.

Je gémis. Ses mots font durcir ma queue encore une fois, comme si je ne venais pas de me vider en elle.

Avant que je ne puisse réagir ou trouver mes propres mots, elle sourit un peu, sa respiration s'apaise et ses paupières se ferment. Puis une larme s'en échappe alors qu'elle s'endort. Je l'embrasse, goûtant le sel et ces mots qui n'ont pas été prononcés.

Je la tire vers moi, et elle se blottit dans mes bras, soupirant quand je nous couvre tous les deux. Nous dormons, enveloppés l'un dans l'autre si étroitement. Elle est la seule chose que je respire. Elle sent les roses, le sexe et l'appartenance.

Lia est la seule personne que j'ai toujours voulu posséder, même si c'est illogique et impossible.

Un coup sur la porte me tire des griffes du sommeil.

Je consulte le réveil sur la table de nuit et constate qu'il n'est que six heures du matin. Lia est étalée sur mon torse, respirant contre ma peau.

On frappe à nouveau avant que la voix de Kolya ne retentisse :

— Urgence, patron.

Le sommeil quitte immédiatement mon cerveau tandis que j'allonge lentement ma femme sur le dos et la couvre. Kolya n'est pas du genre à qualifier une situation d'urgente, à moins que les choses ne deviennent incontrôlables.

J'enfile un pantalon et une chemise, que je ne prends pas la peine de boutonner, et je sors de la pièce en refermant la porte derrière moi.

Mon second se tient dans le couloir, les yeux injectés de sang et les sourcils froncés. Il est vêtu d'un treillis de l'armée à peine fermé, ce qui signifie qu'il a également été tiré du sommeil.

— Qu'y a-t-il, Kolya ?

— Sergei exige votre retour immédiat.

— Pour quoi faire ?



— Vladimir, dit Kolya en passant une main agitée dans ses cheveux blonds. Il a apporté la preuve que vous êtes derrière la mort de Richard.

— Quel type de preuve ?

— Je ne sais pas, mais c'est assez incriminant pour que Sergei et les autres soient furieux. Ils n'arrêtent pas de m'appeler depuis une heure parce qu'ils n'arrivent pas à vous joindre.

S'ils mettent tout leur poids dans la balance, c'est que c'est sérieux.

— Préparez-vous à partir.

— Patron, non. Vous devez gagner du temps jusqu'à ce que vous trouviez quelque chose pour contrer leurs accusations. Rester ici un peu plus longtemps apaisera leur colère.

— Ou l'aggravera. Sergei va penser que je suis coupable.

— Vous *êtes* coupable, patron. Vous n'auriez pas dû tuer Richard.

— Il a touché Lia. Je le tuerais mille fois si j'avais l'occasion de le refaire.

Il passe à nouveau la main dans ses cheveux.

— Il y a autre chose.

— Quoi, encore ?

— Mme Volkov pourrait ne pas être celle que nous pensons depuis le début.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Comme Yan était ivre hier soir, j'ai réussi à le faire parler.

— À propos de ?

— La nuit où elle a été kidnappée. Patron... Yan a tout entendu. Elle connaissait l'homme, et d'après les informations que nous avons recueillies, il s'agissait bien de Luca Brown.

— Je m'en doutais. Mais pourquoi Lia ne serait-elle pas celle que nous pensons ?

— Selon Yan, Luca lui a dit qu'elle avait une mission.

— Quelle mission ?

— Il ne l'a pas mentionné, mais voilà le truc, patron. Si mes spéculations sont correctes, cela a quelque chose à voir avec votre tentative d'assassinat à la fête de Mikhail, l'année dernière. Comme Luca a engagé le spetsnaz, qu'il a tué et jeté de la falaise il y a quelques semaines, tout porte à croire qu'il a également engagé le mercenaire que nous avons trouvé mort à la fête.

Les mots de Kolya me frappent comme un éclair, et je dois prendre un moment pour stabiliser ma respiration.

— Qu'est-ce que Lia a à voir avec tout ça ?

— Mme Volkov est celle qui vous a tiré vers le bas juste avant que le coup parte. Je n'y ai pas vraiment réfléchi sur le moment, j'ai juste pensé qu'elle avait eu un réflexe. Cependant, les faits tendent à montrer qu'elle a vu quelque chose avant vous, ou moi, ou même Damien et Kirill. Elle ne pouvait être dotée de réflexes plus rapides que nous quatre, ou que les gardes de Kirill et Damien. Je crois que la seule façon pour elle de réussir à vous protéger aussi vite, c'est parce qu'elle était au courant.

Même si j'entends ce qu'il dit et que je suis en quelque sorte arrivé à la même conclusion moi-même, je refuse d'y croire.

— Yan aurait pu mentir.

— Pas quand il est ivre. Il m'a supplié de ne pas dire un mot. Il croit qu'elle ne voulait pas le faire et qu'elle devait avoir ses raisons. Mais quelles raisons ?

— Kolya... dis-je en grinçant des dents. Tu es en train de dire que ma putain de femme est impliquée dans ma tentative d'assassinat.

— Et c'est pourquoi c'est la seule tentative d'assassinat que nous n'avons pas pu résoudre. Vous êtes trop aveuglé par elle pour le voir.

— Tais-toi.

— Elle vous a trahi, patron. Toutes les preuves la désignent.

— J'ai dit : ferme ta gueule.

Je lève mon poing et le frappe au visage. Il titube en arrière, le sang jaillit de sa lèvre.

Mon second se redresse à nouveau devant moi et pour la première fois depuis notre enfance, il m'attrape par le col de ma chemise et élève la voix :

— Réveille-toi, Adrian. Tu es un traître aux yeux de la Bratva à cause d'elle et si tu n'utilises pas ton cerveau, tu seras exécuté par Sergei. Je m'en fous que tu me tues, mais je ne te laisserai pas mourir maintenant, après tout le chemin parcouru.

Je respire si fort que mon poulx rugit dans mes oreilles. Ma poitrine me fait mal, au point qu'elle est sur le point d'exploser, parce que je sais, au fond de moi, que Kolya a raison.

Et que cela pourrait aussi bien être la fin.

J'ai mal à l'arrière de ma tête quand j'ouvre les yeux. L'humidité s'accroche à mes cils alors que je cligne des yeux pour faire disparaître mes larmes. Est-ce que je pleurais ? Mais pourquoi ?

Je me frotte les tempes en essayant de me souvenir du cauchemar que je viens de faire et de la raison pour laquelle je suis sur le point de pleurer à chaudes larmes. Mes dents claquent, et je décide de ne pas ruminer le cauchemar. Au lieu de cela, je m'accroche aux souvenirs de la nuit dernière.

Une tendre douleur s'épanouit entre mes jambes, mais d'un genre délicieux, d'un genre qui fait naître un sourire sur mes lèvres. Je me souviens de chacun des contacts d'Adrian, de la façon dont il était prévenant, passionné, mais aussi lent. Il a pris son temps pour posséder mon corps.

Bien qu'Adrian ait le meilleur *aftercare*<sup>1</sup>, hier soir c'était la première fois qu'il était aussi affectueux pendant l'acte lui-même. Comme s'il voulait se graver sous ma peau et y rester. Pas qu'il en ait besoin. Il s'est infiltré dans mon système sanguin comme une puissante potion il y a longtemps.

Une chose est sûre : quelque chose a changé entre nous hier soir, car, d'une certaine manière, je me sens plus proche de lui que jamais. Mais cela m'a fait mal d'avouer mes sentiments pour la deuxième fois et de récolter à nouveau le silence.

J'essaie de me convaincre que j'y suis habituée, que je suis déjà consciente de l'incapacité d'Adrian à éprouver ces sentiments, que ses soins et son attention sont suffisants. Mais je suppose que je suis trop gourmande pour me contenter de cela. Je suis trop avide du contact que j'ai ressenti hier, de la façon dont il m'a tenue, embrassée et dont il adoré chaque centimètre de mon corps, comme si c'était la première et la dernière fois qu'il était avec moi.

Le mal de tête due à la gueule de bois en vaut la peine.

J'aurais tout de même préféré qu'il soit à mes côtés, ce matin. Peut-être est-il allé s'entraîner avec Kolya et les autres, comme d'habitude. Ou peut-être Jeremy a-t-il essayé de faire irruption dans la chambre et Adrian a-t-il décidé de prendre le petit déjeuner avec lui.

Je prends mon temps pour me réveiller, en essayant de ne pas raviver mon mal de tête déjà aveuglant. Lorsque je me redresse pour sortir du lit, je sursaute en remarquant Adrian, assis sur une chaise près de la porte. Il porte une chemise blanche et un pantalon noir, les coudes sur ses genoux et les mains formant un triangle au niveau de son menton.

Je lui souris, mais mon sourire s'évanouit lorsque je fixe les profondeurs sans âme de ses yeux cendrés. Ils sont sombres, froids et absolument sauvages, comme le jour où il a tué cet homme devant moi. La seule différence est qu'ils sont maintenant concentrés sur moi. Il était probablement en train de me regarder comme cela pendant que je dormais.

Une étrange appréhension me prend à la gorge alors que je tire les couvertures jusqu'à mon menton, mue par le besoin de me cacher derrière toutes les barrières possibles, à cet instant.

— Adrian... ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Je vais te poser des questions, et tu vas y répondre, me coupe-t-il tandis que son calme apparent me pique comme un millier d'aiguilles. Mens, et ce sera la dernière chose que tu feras.

Mon cœur palpite violemment dans ma poitrine et ma respiration se brise. La dernière fois qu'Adrian s'est montré aussi froid avec moi, c'était lorsqu'il s'imaginait que je le trompais. Mais je pensais qu'il me croyait depuis quelques semaines. Je pensais que nous avions tourné la page.

— Tu te souviens de la dernière fête d'anniversaire de Mikhail, Lia ?

Oh, mon Dieu.

*Oh, non.*

Pourquoi me demande-t-il cela ? a-t-il compris ? Bien sûr, il a compris. Adrian n'est pas idiot. Il n'aurait pas parlé de ce

jour s'il n'avait pas eu une idée derrière la tête.

Mes lèvres sont sèches et gercées quand je parle.

— Je... peux tout expliquer.

— Je n'ai pas demandé si tu pouvais expliquer, j'ai demandé si tu te souvenais du dernier anniversaire de Mikhail. Réponds à cette putain de question.

L'humidité s'accumule dans mes yeux alors que je murmure :

— Je m'en souviens.

— Tu m'as sauvé ce jour-là parce que tu as remarqué le mercenaire comme par magie.

Il se lève, et je me tasse contre la tête de lit.

— Tu vois, je ne crois pas à la magie, Lia, mais j'ai choisi d'y croire à ce moment-là. J'ai choisi de croire à une coïncidence, à une chance improbable que tu aies vu l'assassin avant Kirill, Damien, Kolya ou moi.

Une larme s'échappe de ma paupière.

— Adrian... s'il te plaît...

— Avais-tu l'intention de me tuer depuis le début, Lia ? C'est ce que tu as décidé avec Luca ?

— Non, non, je le jure. Je ne voulais pas... Je n'ai pas voulu... te tuer...

— Mais tu l'as planifié ?

— Non...

— Je t'ai dit de ne pas me mentir.

Il s'arrête à mes côtés, les yeux rivés sur moi, puis reprend :

— J'ai dit que ce serait ta putain de dernière chance.

Je saisis son poignet à deux mains, et même si ma peau est froide, j'ai besoin d'établir une sorte de connexion entre nous. De m'accrocher à l'espoir que nous nous connaissons depuis des années et que cela devrait vouloir dire quelque chose.

— Il m’a seulement demandé de garder un œil sur toi, en me promettant de me parler de la mort de mes parents en retour. Mais j’ai arrêté. Je te le jure, je n’ai jamais voulu te faire de mal.

— Tu voulais seulement me tuer. *Me trahir*, putain.

Il m’attrape par le poignet et me tire du lit. Je couine en trébuchant et en tombant presque à genoux. Sa prise est dure et impitoyable, destinée à infliger de la douleur.

— Ce n’est pas vrai... s’il te plaît... s’il te plaît... écoute-moi. Je sais que tu es en colère mais...

— En colère ? Je ne suis pas en colère, Lia. Je suis enragé, déçu, je *souffre* juste ici, putain.

Il tape le centre de sa poitrine.

— Tout ce que j’ai fait, c’est te protéger, même quand tu aurais pu être un énorme désavantage pour moi. Je t’ai épousée au lieu de t’utiliser comme un pion alors que je savais que Sergei aurait ma tête s’il apprenait tes origines. Alors même que j’étais pleinement conscient qu’Igor comploterait ma perte s’il découvrait que j’abandonnais et humiliais sa fille, une Russe, une des *miennes*, pour épouser une Italienne. Mais qu’est-ce que tu m’as donné en retour ? Tu m’as *trahi*, tu as pris l’entraînement que je t’ai donné et tu m’as poignardé dans le dos avec.

— Non... je sanglote en goûtant mes larmes salées. Non, je n’ai pas...

— Il n’y a qu’une seule punition pour la trahison, Lia.

J’aspire un souffle sec et heurté en secouant la tête encore et encore.

— Adrian, s’il te plaît, je sais... je sais que je n’aurais pas dû parler à Luca, mais il était le seul ami que je pensais avoir. Je réalise maintenant qu’il ne faisait que m’utiliser. À l’époque... à l’époque... j’étais trop seule, trop effrayée et j’avais besoin de quelqu’un quand tu étais trop dur et distant.

— Alors, tu as choisi un amant ?

— Je t'ai dit qu'il n'avait jamais été mon amant ! Tu crois que je pourrais penser à un autre homme après t'avoir rencontré ?

— Tu l'as manifestement fait puisque tu as comploté ma mort. Je suis curieux, que prévoyais-tu de faire après ma mort ? Recommencer ta vie avec lui ?

Je secoue violemment la tête, jusqu'à ce que mon cou me fasse mal. Imaginer Adrian mort me fait monter les larmes aux yeux.

— Putain, réponds-moi, Lia ! Est-ce que tu t'es assise avec lui pour trouver le moyen parfait de me tuer ?

— Je n'ai jamais comploté pour te tuer, même quand tu me faisais du mal, même quand je pensais te détester.

Je le pousse de toutes mes forces.

— J'ai tué pour toi, espèce d'idiot ! J'ai tué l'homme que Luca a amené ce jour-là, parce que l'idée qu'il te fasse du mal m'a fait perdre la tête ! C'est pour ça que ma dépression a frappé fort par la suite, c'est pour ça que je suis devenue comme un zombie, incapable de faire attention à son propre fils ! Tuer un homme, même si c'était un criminel, m'a frappée durement, et je n'ai pas pu y survivre. Mais tu sais ce qu'il y a de pire ? C'est que si c'était pour te protéger, je le referais sans hésiter.

Adrian ne dit rien, sa poitrine se soulevant et s'abaissant à une vitesse alarmante. Nous nous regardons l'un l'autre pendant de longues secondes, mes reniflements et ses respirations difficiles remplissant l'air.

— C'est toi qui l'as tué ?

Sa voix est basse mais ferme.

— Oui, et j'ai enlevé la balle pour que tu ne saches pas que c'était moi.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— À cause de ta réaction. Je savais que tu ne me croirais pas, que tu penserais que je t'avais trahi. Je ne l'ai jamais fait, Adrian, je le jure. Je ne pourrais pas, même si je le voulais.



— Pourquoi ?

— Parce que je t'*aime*. (Ma voix se brise sous l'effet de mes sanglots.) Je suis *amoureuse* de toi, et ça veut dire que je préférerais me blesser et sauter d'une falaise plutôt que de te faire souffrir.

— Putain, Lia.

Les yeux fermés, il prend une profonde inspiration, puis me pousse en position assise sur le lit.

— Dis-moi tout.

— Est-ce... est-ce que ça veut dire que tu me crois ?

— Dis-moi tout, répète-t-il. N'oublie aucun putain de détail.

J'enroule les couvertures autour de moi et lui raconte ce qui s'est passé au cours des six dernières années, en commençant par le moment où Luca m'a demandé de garder un œil sur Adrian et en passant par nos rencontres dans les toilettes du refuge. Je lui parle même des miettes d'informations que j'ai partagées avec Luca.

Il est inutile de cacher quoi que ce soit à Adrian à ce stade, pas quand il semble être sur le point de tout gâcher.

— Donc, tu le rencontrais régulièrement, dit-il avec un calme trompeur quand j'ai fini. Dans mon dos.

— Ça ne voulait rien dire. Je te le promets.

— Comment ça pourrait ne rien vouloir dire alors que tu le faisais religieusement ?

— Je te l'ai dit, j'avais juste besoin d'un ami. Après... après avoir tué cet homme, je me suis éloignée de Luca. Ce jour-là, au parc, je lui ai dit que nous n'avions plus aucune sorte de relation et que nous devions suivre chacun notre chemin. Il m'a imposé ce baiser parce que je n'étais plus de son côté.

— Je devrais t'être reconnaissant pour ça ? Devrais-je t'être reconnaissant d'avoir arrêté de rencontrer l'homme qui voulait me tuer, Lia ?

— Non... ce n'est pas ce que je voulais dire...

— Si je ne l'avais pas découvert, aurais-tu emporté ce secret dans ta tombe ou aurais-tu ravivé ta relation avec Luca avant de revenir me tuer ?

— Non, jamais ! Je voulais t'en parler, mais je n'en avais pas le courage. Tu... tu peux être si effrayant parfois, je ne voulais pas que nous perdions ce que nous avons.

— Eh bien, félicitations. Nous l'avons déjà perdu.

Mon cœur tombe au fond de mon estomac. La pièce tourne sur elle-même, et bien que je sois assise, j'ai l'impression que je vais m'effondrer sur le sol.

— Q-Quoi ?

— Habille-toi.

— Pourquoi ?

— Habille-toi, putain.

Je me redresse d'un coup sec, laissant les couvertures tomber sur le sol, pour me diriger vers le placard. Mes mains sont moites, je tremble, et les larmes n'arrêtent pas de s'échapper de mes paupières, brouillant ma vision et roulant sur mes joues ainsi que sur mon cou.

En raison de mon état, il me faut du temps pour enfiler mes sous-vêtements et une robe en laine noire. Mon mari observe chacun de mes mouvements avec son expression froide. Je veux lui demander ce qu'il entendait par là, je veux le supplier de me donner une autre chance, mais la peur de sa froideur et de son rejet maintient mes lèvres frémissantes fermées.

Dès que j'ai mis mon manteau, il m'attrape par le bras et me traîne hors de la pièce. Dans les escaliers, je suis incapable de suivre ses grandes enjambées, si bien que je finis par trébucher et manquer de tomber à plusieurs reprises.

— Adrian... dis-je d'une voix brisée. Peu importe ce que tu prévois de faire, ne le fais pas... S'il te plaît... ne le fais pas...

Il ouvre la porte d'entrée d'un coup sec. Je serre les dents quand l'air glacial me frappe et me remplit jusqu'aux os. Le ciel est sombre, presque invisible, car une neige abondante tombe et brouille l'horizon. Je continue de supplier tandis

qu'Adrian me traîne en direction de la forêt. Nos pieds s'enfoncent dans les épaisses couches de neige, et nous continuons jusqu'à ce que la maison disparaisse de notre vue.

— Adrian... Adrian...

Lorsqu'il me tire devant lui, je trébuche, avant de tomber à genoux, le visage dans la neige. Je lève la tête pour fixer son expression fermée.

— Sergei a découvert que j'avais tué Richard et il exigera des représailles pour une telle trahison.

Sa voix est plus glaciale que l'impitoyable tempête de neige.

— Tu... tu... veux dire...

— Il n'y a qu'une seule punition pour les traîtres, Lia.

Il récupère son arme à l'arrière de son pantalon.

— La mort.

---

1. L'aftercare désigne le temps et l'attention accordés aux partenaires après une expérience sexuelle intense.

Six ans.

Il a fallu six ans pour que je me retrouve à nouveau dans cette position.

Je fixe le canon du pistolet. Et pas n'importe quel pistolet, celui d'Adrian.

Il ne le pointe pas sur moi. Pour l'instant, il est dans sa main, le long de son corps, mais je sais exactement ce qui va se passer.

Ce qu'il compte faire.

Mes lèvres s'écartent, laissant mes larmes salées s'infiltrer dans ma bouche, mais je ne pleure pas à l'idée de mourir. J'étais prête pour cela le jour où ma carrière s'est terminée, et je ne suis restée en vie que grâce à Adrian et au cadeau qu'il m'a fait en me donnant Jeremy.

Si je ne peux pas arrêter le flot de larmes ou la douleur qui fend ma poitrine en deux, c'est à cause de la souffrance qui se lit sur son beau visage et qui se réfugie dans ses yeux hypnotiques. Le fait qu'il pense que je l'ai trahi ou que je lui souhaite du mal.

— Je te faisais confiance, Lia, plus encore que je ne me faisais confiance. Tu étais la lumière que je n'avais pas le droit d'avoir, et j'ai fait tout ce que je pouvais pour la protéger et ne pas la laisser s'éteindre. Tu étais la seule pureté que je voyais dans le monde, et j'ai fait tout mon possible pour ne pas la ternir. À ma façon, je voulais te préserver, aller contre ma nature et te garder, mais j'aurais dû savoir que ce n'était qu'une chimère.

— Tu l'as fait. Tu m'as protégée, tu... m'as donné une raison de vivre alors que je croyais que tout était fini. Je t'ai toujours traité de monstre, mais il a fallu que je t'oublie pour réaliser que tu es le monstre dont j'ai besoin. Alors... s'il te

plaît... donne-moi une autre chance. *Donne-nous* une autre chance, pour Jeremy, pour notre famille. Je... me fiche que tu me punisses pour une éternité, tant que tu es avec moi. S'il te plaît...

La neige se colle à ses épaules et à ses cheveux sombres tandis qu'il me dévisage, les lèvres tordues dans une grimace de douleur.

— Je ne peux pas.

— Adrian...

Il m'attrape par le bras, me tire sur mes pieds et plaque mon corps contre le sien. Ses lèvres trouvent les miennes, et je sanglote contre elles lorsqu'il me dévore, sa langue plongeant à l'intérieur pour se régaler de tout ce que j'ai à offrir, et même plus.

Mon mari m'embrasse avec un désespoir qui fait écho au mien et une passion qui réveille la mienne. Il me prive de toute pensée, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que lui. Comme si j'existais pour lui, pour la façon dont il m'embrasse, comme si c'était son premier et dernier baiser.

J'étouffe mes larmes. Mes doigts s'enfoncent dans sa chemise quand son bras s'enroule autour de ma taille. Il me soulève du sol, et je suis suspendue, sans repères à l'exception de son emprise sur moi.

Il jette brusquement l'arme et me plaque contre un tronc d'arbre alors que sa langue est toujours accrochée à la mienne, en train de tourbillonner et de la dévorer. Il utilise son autre main pour remonter ma robe et mon manteau.

En sentant un souffle froid frapper ma peau nue, je siffle. Mes doigts bougent d'eux-mêmes, défaisant son pantalon avec une urgence que je n'ai jamais connue auparavant.

Je le veux avec un désespoir qui me laisse sans voix.

J'ai besoin de le posséder, de ne pas le perdre, et si cela doit se faire uniquement par le sexe, alors ainsi soit-il.

Mes lèvres ne quittent pas les siennes tandis que je libère sa bite dure et la guide jusqu'à mon centre endolori. Mes jambes

s'enroulent autour de sa taille dans une étreinte d'acier lorsqu'il fait glisser ma culotte sur le côté et s'enfonce en moi d'un seul coup sauvage.

Je halète dans sa bouche, l'embrassant avec une énergie renouvelée. Mes bras s'accrochent à son cou et saisissent les poils courts de sa nuque. Il s'enfonce en moi, une main agrippée à l'arbre dans mon dos pour me maintenir en équilibre et l'autre à ma mâchoire. Il incline ma tête pour m'embrasser plus profondément, confisquant davantage ma respiration.

Mon dos frotte contre la surface rugueuse de l'arbre alors qu'il me pénètre avec des poussées profondes et brutes aussi impitoyables que les caresses de sa langue.

Une chaleur torride coule dans mes veines, malgré le temps glacial, la neige et le blanc qui nous enterre presque. Je suis ancrée dans le moment présent, dans la vie, par l'emprise forte et protectrice d'Adrian.

L'idée de le perdre me remplit d'un vide si grand que j'entends son écho dans ma poitrine douloureuse. Je m'accroche à lui plus fermement, l'embrasse plus rapidement tandis que les larmes brûlent ma peau et imbibent la sienne.

Nous jouissons ensemble, l'orgasme explosant en moi avec une force glaciale alors que son sperme réchauffe mon corps.

Il s'éloigne de ma bouche, et je relâche ses lèvres avec un faible gémissement. Au moins, il était avec moi pendant que je baisais. Maintenant, il ne l'est plus.

Maintenant, nous devons toucher le sol après avoir lévité.

Je serre son cou plus fort, enfouissant mon visage dans sa peau et remplissant mes poumons de son parfum boisé.

Il se retire de moi, me forçant à relâcher mes jambes autour de sa taille pendant qu'il lisse ma robe et mon manteau. Sa forte paume se pose sur ma hanche pour me maintenir en place, puisque je suis actuellement suspendue à son cou et que mes pieds ne touchent pas le sol.

— Laisse-moi partir, Lia.

L'ordre est calme, pas aussi ferme que d'habitude. Je secoue furieusement la tête contre son cou.

— Tu vas mourir de froid.

— Je m'en fiche. Mourir gelée est mieux que ce que tu prévois.

— Regarde-moi.

— Non...

— Lenchka, regarde-moi.

Je ne peux pas lui résister lorsqu'il m'appelle par ce surnom ou lorsqu'il baisse la voix pour la rendre cajoleuse.

Sans le lâcher, je me retire pour pouvoir le fixer à travers ma vision floue. Adrian essuie mes larmes avec la pulpe de son pouce, bien que d'autres coulent.

— Quand j'avais dix ans, ma mère a trahi mon père en parlant à d'autres organisations criminelles dans son dos. Elle était si avide de pouvoir qu'elle a organisé à elle seule un coup d'État contre le *Pakhan* de l'époque, dans le but de faire de mon père l'homme numéro un de la Bratva. Quand il l'a découvert, il l'a poursuivie, l'a forcée à s'agenouiller et l'a tuée d'une balle entre les deux yeux devant moi. C'est ainsi que sont traités les traîtres dans la confrérie, peu importe qui ils sont ou quel est leur rang.

Je gémis, je tremble de partout dans son emprise, mais ce n'est pas à cause de sa menace implicite. C'est de savoir qu'il a assisté à l'exécution de sa mère quand il était enfant. J'ai mal au cœur pour lui, même s'il prévoit de me faire la même chose. Je suppose que c'est ce que signifie aimer. C'est ressentir la douleur de celui qu'on aime, en dépit de ce qu'il nous prépare.

— Tu vas... tu vas me tuer, maintenant ?

— Jamais.

Pas d'hésitation. Pas de doute.

— Ce n'est pas ce que tu es censé faire ?



— Peut-être. Mais comme toi, je suis incapable de te faire du mal, Lenchka, même si ma propre vie est en jeu.

— Que... que veux-tu dire ?

Je n'aime pas entendre que sa vie est en jeu. En fait, je déteste tellement cela que je frissonne, et pas à cause du froid.

— Tu te souviens quand tu m'as demandé si je t'avais un jour aimé ?

J'acquiesce, des larmes fraîches me montent aux yeux.

— Je ne comprenais pas mes émotions à l'époque, mais je les comprends maintenant. Je t'aime, Lia. Je t'ai toujours aimée. Pas d'un amour doux ou tendre. Il n'a rien de noble ou de délicat. Mon amour est égoïste et méchant. Mon amour me conduit à tuer des gens pour te protéger et à en faire disparaître d'autres pour te venger. Mon amour est possessif, obsessionnel et ne connaît aucune limite. Il n'en connaissait pas quand je t'ai rencontrée, et il n'en connaît certainement pas maintenant.

Un gémissement, aveu d'impuissance, s'échappe de ma gorge. Même si ces mots sont tout ce que je rêve d'entendre, les circonstances dans lesquelles il les prononce me remplissent d'une agonie brute.

— Et parce que mon amour est égoïste, je te ferai passer avant tout le reste.

— Adrian...

Avant que je ne puisse organiser mes pensées, il me prend dans ses bras, me portant comme une mariée, et retourne à la maison en traversant la tempête de neige brumeuse. Une voiture attend dehors, devant laquelle se tiennent tous les gardes qui sont venus avec nous.

Kolya me fixe avec une expression stoïque tandis que Yan ne répond pas à mon regard.

— Boris et Yan, vous resterez ici pour protéger Lia et Jeremy de vos vies, annonce Adrian. Les autres viendront avec moi.

— Aller où avec toi ? je chuchote d'une voix effrayée.

Il me dépose en replaçant mes cheveux derrière mon oreille.

— J'aurais aimé que les choses soient différentes entre nous deux. J'aurais aimé être l'homme que tu mérites, au lieu du méchant que tu as.

— De quoi tu parles ? Pourquoi tu dis des choses comme ça ?

— Élève bien Jeremy. Mes hommes seront en mesure d'assurer ta sécurité.

— Pourquoi pas toi ? Pourquoi tes hommes le feraient-ils ?

— Je te l'ai dit, Lia. La punition pour la trahison est la mort.

— Non... non...

Je saisis sa main dans une tentative désespérée pour l'arrêter. Penser à l'endroit où il se rend et au destin qui l'y attend me fait haleter et pleurer en même temps.

— Ne va pas voir Sergei.

— Si je ne le fais pas, il viendra ici.

— Alors... Alors, laisse-moi lui parler. Laisse-moi lui parler de Richard et...

— Il te tuera.

— Mais...

— Non. Ma décision est définitive.

— Adrian, s'il te plaît.

Je plante mes ongles dans son bras.

Il embrasse le sommet de ma tête et retire ma main de son manteau, avant de se diriger vers la voiture sans un regard en arrière. Au début, je reste figée sur place, des larmes chaudes me picotant les joues.

Ce n'est que lorsqu'il s'éloigne que je me réveille. Savoir qu'il marche à la mort me brûle comme un millier de flammes au milieu du froid glacial.

— Adrian ! je crie en courant après lui. Adrian, non ! Ne me laisse pas... ne me laisse pas !

Mon pied se coince dans la neige, et je trébuche. Pourtant, je continue à boitiller derrière la voiture alors qu'elle disparaît lentement.

— Non, non...

Des sanglots forts et lancinants résonnent dans l'air. Je réalise que ce sont les miens quand mes poumons brûlent du besoin de le rattraper, de l'empêcher de marcher vers sa propre mort.

— Adrian ! *Adrian* !

Je crie à pleins poumons. Soudain, mes jambes me lâchent, je tombe à genoux au milieu de la neige.

Je me relève. Ma poitrine tremble sous la force de mes cris et de mes hurlements tandis que je cours après la voiture.

Des bras puissants m'attrapent, m'empêchant d'aller plus loin. Je crois entendre les voix de Yan et Boris, mais je n'arrive pas à comprendre ce qu'ils disent.

Tout ce qui m'intéresse, c'est le point noir qui disparaît lentement dans le blanc.

En emportant ma vie avec lui.

## ADRIAN

Un poids me pèse sur la poitrine depuis que j'ai quitté la Russie. Ou plus exactement, depuis que j'ai quitté Lia.

L'image d'elle courant après moi, pleurant et criant au milieu de la neige gelée, se répète en boucle dans ma tête.

Je passe une main sur mon visage pour chasser ces images. Si je pense à elle, je ne serai pas en mesure de poursuivre mon plan. Je ne serai pas capable de les sauver, elle et notre fils.

Même si découvrir qu'elle rencontrait Luca dans mon dos m'a fait l'effet d'être poignardé par un millier de couteaux émoussés, j'ai cru chaque mot qu'elle a prononcé.

L'ancien moi ne l'aurait pas fait. Mes problèmes de confiance auraient pris le dessus, et je me serais défoulé sur elle. Mais ce n'est pas le cas, maintenant. Non seulement je lui fais confiance, mais tout ce qu'elle a dit fait sens, rassemblant les pièces manquantes du puzzle.

Après la tentative d'assassinat, sa santé mentale s'est fortement dégradée et sa descente aux enfers a été rapide. À l'époque, je pensais que c'était dû au fait d'avoir été témoin de l'attentat, car elle était toujours stressée par cet aspect de ma vie. Cependant, maintenant que je sais qu'elle a tué quelqu'un de ses propres mains, je comprends mieux pourquoi elle se plongeait souvent dans un état second.

Et elle l'a fait pour moi.

Lia, qui avait l'habitude de trembler devant une arme, a tué quelqu'un pour me protéger.

Je ne devrais probablement pas en être fier, mais je le suis.

Même si j'ai envie d'étrangler son complice à mains nues.

— Trouve Luca et tue-le, dis-je à Kolya, assis à côté de moi sur le siège arrière, tandis que Fedor et un autre garde occupent l'avant.

Nous allons directement de l'aéroport à Sergei. Je ne me suis pas arrêté à la maison, j'ai simplement appelé Oglia pour l'informer de la marche à suivre après mon départ, tout comme j'ai passé tout le vol à dire à Kolya ce qu'il allait faire à partir de maintenant.

— Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, Luca n'est pas le problème, dans l'immédiat.

— Si. Puisqu'il est si attaché à elle, et qu'il sait qu'elle est la fille de Lazlo, ses sources sont plus profondes que je ne pensais. Il veut lui faire du mal et l'a manipulée depuis le début, ce qui signifie qu'il est très probablement l'un des Rozetti. Il a probablement été chargé de garder un œil sur elle, et il l'utilise depuis. Tu te souviens du garde qui a trahi leur secret en cachant Lia à Lazlo après qu'on l'a torturé ? Il a dit que Lia était leur atout contre les Luciano et qu'ils l'utiliseraient quand ils le jugeraient bon. Ils ont kidnappé sa mère alors qu'elle était enceinte de Lia et l'ont mariée à l'un des leurs pour la garder sous leur coupe.

— Lazlo n'est-il donc pas au courant pour sa mère ? Pour la grossesse ? Sa grand-mère ?

— Ce n'était pas sa véritable grand-mère, Kolya. C'était simplement une femme qui a connu Rachel Gueller à un moment de sa vie, et les Rozetti l'ont bien payée pour qu'elle prétende être la grand-mère de Lia.

— Comment se fait-il que Lazlo n'ait pas su qu'il avait une fille quelque part et qu'il n'ait simplement jamais fait attention à elle ?

— Il est sans héritier, Kolya. Crois-moi, s'il savait qu'il a une progéniture quelque part, il n'hésiterait pas à la faire entrer dans la famille.

— Et maintenant ?

— Je veux que Luca et tous ceux avec qui il travaille meurent. Puisqu'il connaît les origines de Lia, il est un danger pour elle.

— C'est vous qui êtes actuellement en danger. Vous pourriez forcer la main de Lazlo en lui parlant d'elle. Si vous

le faites changer d'avis, Sergei pourrait vous pardonner.

— Non.

— Patron.

— Si Lazlo apprend qu'elle existe, il saura que je l'ai dupé depuis le début et ne reculera devant rien pour la prendre. Elle est mieux protégée loin de lui.

— Avec tout le respect que je vous dois, elle ne sera pas protégée quand vous serez mort.

— Si. Parce que tu t'en assureras.

Il pousse un profond soupir, restant silencieux un peu trop longtemps.

— Est-ce que ça vaut le coup ?

— Est-ce que ça en vaut la peine ?

— De tout perdre pour elle ?

Un petit sourire effleure mes lèvres.

— Absolument.

Fedor arrête la voiture devant la maison de Sergei, puis nous accompagne, Kolya et moi, à l'intérieur. Nous passons devant une immense peinture d'anges combattant des démons dans l'entrée. C'est une œuvre d'art que Nikolaï et Sergueï ont achetée au marché noir et exposée là où elle est visible pour tous ceux qui entrent.

La démonstration de pouvoir des anciens et des actuels *Pakhans*, même dans les plus petits détails, est intrigante. À travers la peinture, ils poussent inconsciemment leurs invités à choisir un camp. Anges ou démons. Le bien ou le mal.

J'ai toujours pensé être au-dessus de ces jeux d'esprit, mais maintenant, alors que je regarde les visages paranormaux furieux et figés dans leur cri de guerre, je ne peux m'empêcher de ressentir un léger malaise. Une autre chose qu'ils espéraient accomplir en plaçant la peinture ici.

Le garde principal de Sergei arrête Kolya et Igor en bas des escaliers et nous informe d'un ton bourru :

— Seul Volkov est autorisé à monter.

Kolya se met à côté de moi.

— Je viens avec lui.

— *Seulement* Volkov, répète le garde en sortant son arme.

Kolya fouille dans son étui pour sortir sa propre arme, sans doute, mais je lui fais signe de la tête. Je suis le garde de Sergei et monte les escaliers vers son bureau. Avant d'entrer, le garde se place entre moi et la porte.

— Votre arme.

C'est la première fois qu'on me demande de laisser mon arme à la porte. Je suis conscient que Sergei ne m'a pas appelé pour boire le thé, mais s'il va jusqu'à me désarmer, cela pourrait aussi bien signer mon arrêt de mort.

Je passe la main sous ma veste, récupère mon arme et la donne au garde. Il me fouille pour voir si je n'ai pas d'armes cachées avant de frapper à la porte et de me l'ouvrir.

Il me faut un moment pour entrer. Il y a quelques années, je n'en aurais rien eu à foutre d'être convoqué, mais il y a quelques années, je n'aurais pas laissé mon système me faire défaut. Je n'aurais pas été illogique.

Je n'aurais pas été... vivant.

Parce que, avant, je me contentais d'être là. Je n'ai jamais vraiment vécu avant que Lia n'entre dans ma vie.

Je pensais ce que j'ai dit à Kolya plus tôt. Elle mérite que je fasse échouer mon système, que je creuse ma propre tombe et que je me mette dans cette position défavorable. Je referais tout exactement de la même façon rien que pour être avec elle.

Le garde me suit à l'intérieur, ferme la porte, puis reste posté devant, au cas où je tenterais de m'échapper.

Ce que je ne compte pas faire.

Sergei est assis dans le salon, en face d'Igor et Vladimir. Tous arborent une expression aussi dures que le granit. Quatre de leurs gardes sont en debout près du balcon.

Je m'arrête devant Sergei et ne prends pas la peine de le saluer.

— Tu m'as demandé ?

— Oui, je t'ai demandé.

Sergei serre fort l'accoudoir de sa chaise.

— Ne penses-tu pas que tu as quelques explications à nous donner, Volkov ?

— Quel genre d'explications ?

— Au sujet de la mort de Richard.

Vladimir se lève et me dévisage. Bien que nous ayons à peu près la même taille, il est plus massif et a un regard plus perçant.

— Je sais que tu l'as tué.

— Une preuve ?

— Des enregistrements. Tu ne savais probablement pas qu'il enregistrerait secrètement tout ce qui se passait dans son bureau.

Impossible. S'il l'avait fait, mes hackers l'auraient découvert en nettoyant ses fichiers numériques après coup. À moins que...

— Comment les as-tu trouvés ? je demande.

— Ça n'a pas d'importance, c'est le contenu qui en a.

— Comment les as-tu trouvés, Vladimir ? Si tu l'avais fait avant, tu te serais manifesté, mais je suppose que tu as reçu une aide extérieure. Quelqu'un t'a envoyé ces fichiers récemment.

— En quoi c'est important ?

— *Qui* te les a envoyés ?

— Tu n'es pas en position de me questionner, Volkov. C'est l'inverse. Pourquoi ne nous dis-tu pas pourquoi tu as tué notre candidat au poste de maire ?



— Je le ferai, si tu me dis qui t'a envoyé les enregistrements et comment.

— Ou je peux juste te tuer sans entendre ton explication.

— Dis-lui, Vladimir, lance Sergei, après avoir observé l'échange en silence.

L'homme en face de moi fronce le nez parce qu'on lui ordonne de faire quelque chose qu'il n'a aucune envie de faire.

— Ils m'ont été envoyés par e-mail.

— Par qui ?

— C'était une adresse cryptée. Je n'ai pas pu la retrouver.

Celui qui a obtenu ces enregistrements a piraté les fichiers de Richard juste après mon départ et avant que je n'ordonne à mes hackers de faire un nettoyage complet. Mais s'il avait ces enregistrements en sa possession depuis le début, pourquoi attendre maintenant pour les utiliser ? Ils auraient pu me menacer avec ou les envoyer à Vladimir plus tôt.

À moins que leur seul but soit de se débarrasser de moi. Mais pourquoi maintenant ?

— Le fait est que tu as tué Richard, qui aurait pu devenir un atout pour nous, dit Igor en me fixant. Pourquoi ?

— Je suppose que tu as écouté les enregistrements et que tu sais déjà pourquoi je l'ai fait.

— Dis-le, Adrian, ordonne Sergei, qui élève la voix à chaque mot. Éclaire-nous sur la putain de raison pour laquelle tu as mis en danger l'avenir de la confrérie dans cette ville.

— Il devait mourir pour avoir touché ma femme.

— Tu sais ce qui est mort avec lui ? Vladimir me grogne au visage. Nos chances d'avoir un maire sous notre contrôle. Alors, dis-moi, Adrian, il est mort seulement parce qu'il a touché ta femme ou parce que tu joues à la poupée avec les Italiens ? Parce que, maintenant, leur candidat est maire et devine quoi, putain ? Lazlo lui demande de refuser nos cargaisons.

— Surveille ta putain de bouche, Vladimir. Ne parle plus jamais de ma femme ou de mon honneur, dis-je en regardant Sergei. Je t'ai donné ma raison, *Pakhan*. Si tu me crois capable de trahir la confrérie après tout ce que j'ai fait pour elle, alors fais ce que tu as à faire.

— Tu me l'as caché alors que tu aurais pu me le dire.

— Non, je ne pouvais pas.

— Pourquoi ?

— Parce que tu aurais exigé que j'élimine la raison pour laquelle j'ai pris une telle décision et dévié de mon raisonnement logique.

— Je l'exige, maintenant. Divorce de la femme qui t'embrouille l'esprit, et j'oublierai cet incident.

— *Pakhan*, protestent Vladimir et Igor en même temps.

Ayant vécu toute ma vie dans la fraternité et ayant été témoin de la brutalité de Nikolai et Sergei, je sais que ce n'est pas une chance que le *Pakhan* offrirait à n'importe qui. Je devrais l'accepter en inclinant la tête et en étant reconnaissant.

Cependant, je reste debout.

— Non.

Sergei se lève et Vladimir s'écarte du chemin, permettant à l'homme plus âgé de planter mon regard dans le sien, plus dur.

— Tu refuses un putain d'ordre direct, Volkov ?

— Oui.

— Soit tu fais ce qu'on te dit, soit tu en subis les conséquences.

— J'en assumerai les conséquences.

— Tu préfères mourir plutôt que de divorcer de cette femme, putain ?

— Je sais que tu ne t'en tiendras pas à un divorce. Dès que j'aurai divorcé, tu auras toute liberté de la tuer.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu ne l'as épousée que pour Jeremy.

— Je ne divorcerai pas, *Pakhan*. Si tu veux punir quelqu'un, punis-moi.

— Tu sais quel est le châtement d'un traître, Volkov.

— Absolument. J'ai vu ma mère se faire exécuter par mon père, sur l'ordre de ton frère.

— Et tu me dis que tu es prêt à subir ce sort pour une personne sans nom ?! hurle-t-il, le visage rougissant.

— Oui.

— Tu me déçois, Volkov. Tu es censé être meilleur que ça, dit-il en faisant un geste de rejet de la main. Éloignez-le de ma vue, jusqu'à ce que je décide comment le tuer.

Igor me regarde avec sa neutralité habituelle.

— Si tu avais épousé ma Kristina, rien de tout ça ne te serait arrivé, et si ça avait été le cas, j'aurais plaidé ta cause. Mais tu as choisi un inconnue et tu finiras comme un inconnu. Georgy doit se retourner dans sa tombe.

J'emmerde mon père, et j'emmerde Igor. En dépit de tout, épouser Lia a été la meilleure décision que j'ai prise dans ma vie.

Deux gardes m'attrapent par les bras. Je ne me débats pas quand ils me conduisent hors du bureau. Probablement jusqu'à mon dernier arrêt.

La seule pensée qui me permet de rester calme est que Lia et Jeremy sont en sécurité.

## LIA

Je ne sais pas comment je me retrouve à la maison. Mais j'ai une idée. Yan et Boris ont dû me traîner à l'intérieur pendant que je tapais, criais et pleurais.

Mon énergie diminue alors que je m'assois sur le canapé. Mes membres tremblent. La chaleur picote mes extrémités gelées, mais elle ne parvient pas à faire fondre la glace qui s'est formée autour de mon cœur depuis que la voiture d'Adrian a disparu dans la neige.

Une tasse chaude touche ma main, et je lève les yeux pour trouver Yan en train de me dévisager.

— C'est du thé chaud.

— Je ne veux pas de thé chaud.

Une vague de larmes fraîches brouille ma vision.

— Je veux voir Adrian.

— C'est impossible, Lia. Tu seras tuée aussi.

— Je m'en fiche. Je préfère mourir que de vivre sans lui.

— Et Jeremy, alors ? Comment va-t-il survivre sans vous deux ?

Un sanglot s'échappe de ma gorge au souvenir de notre fils, de la façon dont Adrian m'a dit que je devais bien l'élever pour nous deux.

*Non.*

Il le fera avec moi. Il n'a pas le choix. Il n'y a pas moyen qu'il me laisse toute seule après tout ce qu'on a traversé.

— Je suis désolé.

Yan s'assied à côté de moi, tenant toujours la boisson entre ses doigts, alors que Boris se tient en face de nous, inflexible.

— De quoi ? je renifle.

— J'étais ivre et j'ai fini par raconter à Kolya ce que j'ai entendu la nuit où on m'a tiré dessus. C'est comme ça que le patron a réussi à rassembler tout ce qui vous concerne, Luca et toi.

Je secoue la tête.

— Je me fiche de tout ça. Ça aurait été révélé tôt ou tard.

— C'est vrai ? demande Boris.

— Qu'est-ce qui est vrai ?

— Avez-vous trahi le patron ?

— Boris, dit Yan en secouant la tête en direction de son collègue.

L'autre garde le dévisage.

— *Quoi ?* Il est allé chez le *Pakhan* en étant prêt à mourir pour elle. Si elle l'a trahi, je veux le savoir.

— Pour quelle raison ? (Yan fait claquer la tasse sur la table et se redresse sèchement.) Tu vas aller contre l'ordre de ton patron et lui faire du mal ? Parce que tu devras d'abord me passer sur le corps.

J'attrape le bras de Yan et je tire avec le peu de force qu'il me reste pour qu'il s'assoie. Il obéit avec hésitation. Puis je secoue la tête sous les yeux de Boris.

— C'est vrai que j'ai parlé à Luca, mais je ne ferais *jamais* de mal à Adrian. Je sais que tu ne me crois pas, mais je... je ne l'ai pas trahi.

Boris se pince les lèvres, mais ne dit rien. Comme Kolya, il n'a toujours été loyal qu'envers Adrian et voit les choses du point de vue de son patron. Mais je comprends son scepticisme à l'idée de me protéger alors qu'il pense que je suis la coupable dans toute cette histoire.

Je me concentre à nouveau sur la situation actuelle et fais face à Yan.

— On peut sûrement faire quelque chose ?

— Non.

— Si je parle à Sergei et lui raconte ce qui s'est passé au refuge...

— Si c'était une option, le patron l'aurait envisagée.

— Tu ne proposes quand même pas qu'on reste tous assis ici sans rien faire ?

— Pour l'instant, c'est ce que nous allons faire. Kolya vous apportera, à Jeremy et à toi, des identités différentes, puis nous pourrons aller dans un autre endroit...

— Non, je l'interromps en me levant d'un bond et en fixant les deux gardes. Vous prétendez être loyaux envers votre patron et pourtant, vous vous contentez de rester assis ici, à attendre des nouvelles de sa mort.

— Croyez-moi, Mme Volkov, dit Boris en grinçant des dents, si ça ne tenait qu'à moi, je serais là-bas avec lui, prêt à mourir pour lui s'il le faut.

— Alors, pourquoi tu n'y es pas ?

— Parce que son dernier ordre était de vous protéger, vous et Jeremy.

Un frisson envahit tout mon corps, et je tremble à nouveau.

— Je ne peux pas rester ici sans rien faire. Hors de question.

Yan soupire, ses épaules s'affaissent.

— Le patron a dit...

— Ton foutu patron m'a quittée pour aller mourir, Yan. Son opinion ne compte pas.

Je fais les cent pas dans toute la pièce, les jambes tremblantes et les larmes piquant mes joues.

— Il doit bien y avoir quelque chose à faire.

Une idée me traverse l'esprit, et soudain, je m'arrête pour regarder tour à tour Yan et Boris.

— Mon père.

— Ton père ? demande Yan.

— Lazlo Luciano. Vous avez dit que son manque de coopération avec la Bratva est l'une des raisons pour lesquelles Sergei, Vladimir et Igor sont en colère contre Adrian.

— Non, Lia.

— Si, Yan. Si je lui parle, il pourrait m'aider.

— Ou il pourrait t'enfermer. Il n'a pas d'héritier. S'il découvre qu'il a une fille depuis le début, il ne te laissera pas partir. Sans compter qu'il comprendra qu'Adrian t'a épousée pour l'atteindre.

— Je ne le saurai pas si je n'essaie pas.

— C'est une mauvaise idée.

— C'est la seule que nous ayons, dis-je en jetant un œil à Boris. Qu'est-ce que tu en penses ?

— J'en pense que le patron va nous tuer. (Il marque une pause.) Mais il ne pourra pas le faire s'il est mort.

Yan redresse ses épaules.

— Je suis contre.

— Ton opinion ne compte pas. (Je me mets à côté de Boris.) Nous sommes à deux contre un.

Yan pointe un doigt vers Boris.

— Je me tiendrai prêt quand le patron aura tes couilles.

— Je le laisserai volontiers les avoir s'il reste en vie.

Les deux gardes se dévisagent. En dépit de l'expression stoïque de Yan, je sais qu'au fond de lui, il réalise que c'est notre seule chance de sauver Adrian.

Enfin, s'il est encore en vie.

Penser à sa mort m'arrache une nouvelle vague de larmes.

Non. Je le saurais s'il était mort. Je l'aurais senti dans le coin de mon cœur où son nom est gravé. Ce coin saigne depuis qu'il est parti.

— Maman ?

Mon attention se porte sur Jeremy, qui efface le sommeil de ses yeux de ses petits poings et s'approche lentement de moi. Il porte son pyjama avec des vaisseaux spatiaux dessinés dessus, ses cheveux sont ébouriffés.

Son menton tremble alors qu'il me considère.

— Pourquoi pleures-tu ?

J'essuie mes larmes d'un revers de main et m'accroupis à sa hauteur.

— Ce n'est rien, mon ange. Maman est juste un peu triste, OK ?

Mon cœur fait un bond en m'entendant dire « OK », et je suis sur le point de me corriger, quand je me rappelle qu'Adrian n'est pas là. Il n'y a personne pour faire la police du vocabulaire, ce qui m'apporte une nouvelle vague de chagrin.

Jer tire sur la manche de son haut de pyjama et la tamponne contre ma joue.

— C'est bon, maman. Papa et moi allons arranger ça.

Je fais tout mon possible pour ne pas m'effondrer, parce que ces mots... Ce sont les plus vrais que j'aie jamais entendus. Adrian et Jeremy ont toujours rendu les choses meilleures. Peu important les difficultés rencontrées, les avoir à mes côtés m'a toujours aidée, même lorsque j'étais trop aveugle pour le voir.

— Où est papa, maman ?

Je serre Jeremy contre ma poitrine en lissant ses cheveux.

— Il n'est pas là, mon ange, mais maman va le ramener.



Je n'avais jamais pensé à rencontrer mon père.

Lorsque grand-mère m'a dit qui il était et ce qu'il faisait, j'ai pensé que j'avais de la chance de ne jamais avoir été sur son chemin et j'ai décidé que cela resterait ainsi. Je n'ai même pas essayé d'apprendre son nom ou de creuser pour trouver des informations sur lui. En partie parce que penser à lui ravivait souvenirs douloureux en lien avec l'Italie et la mort de mes parents. En partie parce que je ne voulais pas me laisser entraîner dans ce genre de vie.

En apprenant qu'Adrian s'était rapproché de moi à cause de mon père, j'ai eu si mal que j'ai souhaité n'être jamais née. J'ai souhaité que mon vrai père soit le gentil Paolo Morelli, qui a pris soin de moi et de ma mère. J'aurais souhaité n'avoir aucune relation avec Lazlo Luciano.

Maintenant, c'est différent.

Maintenant, je suis bien consciente qu'il représente peut-être ma dernière chance de garder en vie l'amour de ma vie, de me battre pour ma famille et de la protéger.

Adrian a toujours été notre bouclier, et je réalise maintenant à quel point je l'ai pris pour acquis. J'ai même oublié le genre d'horreurs qui nous attendent dehors sans lui. Maintenant, c'est à moi de le sauver.

— C'est une mauvaise idée, grommelle Yan alors que nous nous trouvons devant la maison de Lazlo, dans l'un des quartiers chics de Brooklyn.

On a pris l'avion dès qu'on a pu, et le vol a duré treize précieuses heures. J'ai essayé d'appeler Adrian, Kolya et Fedor, mais je ne suis tombée que sur leurs boîtes vocales. Yan a essayé de m'apaiser en me disant qu'ils étaient probablement en réunion, mais j'ai failli faire une dépression chaque fois que je n'arrivais pas à les joindre. La seule chose qui me permettait

de tenir le coup était Jeremy. Mon petit garçon est de retour à la maison avec Boris et Oglá, qui, étonnamment, a aussi accepté mon plan.

Yan est le seul à continuer à s'y opposer. Même s'il m'a rouspétée pendant le trajet, il a également insisté pour m'accompagner.

— Si tu détestes tant cette idée, tu aurais pu laisser Boris venir à ta place, me moqué-je.

— Pas question. J'ai dit au patron que je te protégerais au péril de ma vie, et c'est ce que j'ai l'intention de faire. Aussi, ne pense même pas à m'échanger avec Boris. Un, il est ennuyeux. Deux, je suis plus jeune et plus beau à regarder.

— Je ne comptais pas le faire, lui réponds-je en souriant. Je suis content que tu sois là avec moi.

— Tu ne te débarrasseras jamais de moi, même si le patron fait une crise de jalousie et me renvoie chez les spetsnaz. Je trouverai un moyen de ramper jusqu'ici.

— Tu dis ça comme si j'allais le laisser faire.

Il me lance un sourire en coin.

— Bien sûr que tu ne le laisserais pas faire.

Je contemple l'énorme maison. Ses murs sont hauts, si bien qu'il est impossible d'avoir un aperçu de l'intérieur, et plusieurs caméras clignotent dans chaque coin. Mon père est quelque part dans cet endroit. C'est toujours surréaliste de penser que j'ai un parent vivant.

— Tu es prêt, Yan ?

— C'est plutôt à moi te demander ça. Les Luciano sont brutaux, Lia. Lazlo et ses frères dirigent les familles italiennes de New York d'une main de fer et ils n'hésitent pas à verser le sang quand cela sert leur dessein.

— Tu oublies quelque chose, Yan. Peu importe leur brutalité, je suis de leur sang, et ça devrait avoir son importance.

*Du moins, j'espère que ça en aura.*

— Nous verrons bien.

— Que devons-nous faire, maintenant ? Y a-t-il une sonnette ?

— On n’aura pas besoin de ça. (Yan incline la tête en direction d’une caméra qui clignote.) Ils nous ont déjà remarqués.

Bien sûr. Au même moment, la porte s’ouvre dans un grincement fort et obsédant. Je sursaute avant de me figer sur place. Un garde au visage pointu, avec une carrure imposante qui éclipse son costume, sort et se poste devant nous, les épaules bien droites. Quand il parle, c’est avec un accent italien prononcé.

— Mme Volkov, que nous vaut l’honneur de cette visite ?

Bien. Il me reconnaît. Yan m’avait prévenue. Peu importe combien Adrian m’a gardée cachée et loin des feux de la rampe, tout le monde dans le monde du crime se donne pour mission de connaître sa famille.

Tout en redressant les épaules, je parle d’un ton ferme.

— Je voudrais rencontrer Lazlo Luciano.

— Je crains que ce ne soit pas possible sans une invitation personnelle du Don.

— Il aimerait me rencontrer, croyez-moi.

Le garde ne se laisse pas impressionner.

— Toujours impossible, *signorina*.

Je me place devant lui et je réponds à son impassibilité par un regard noir.

— Écoutez-moi, je suis venue ici pour rencontrer Lazlo et je ne partirai pas avant de l’avoir fait.

Il me dévisage en silence.

— Je suis sa fille, je chuchote. Dites-lui que je suis sa fille illégitime, celle de Rachel Gueller.

Le garde plisse les yeux.

— Qu’est-ce que tu attends ? crache Yan. Fais-le.

— Je ne vous crois pas, dit le garde.

— Je me fiche complètement que vous me croyiez ou non, mais je vous assure que vous serez désolé s'il apprend que je suis venue ici et que vous m'avez repoussée juste parce que vous refusez de vérifier auprès de lui.

Le garde nous regarde pendant un instant avant de se retourner et de rentrer.

— C'est bon ? je chuchote à Yan.

— Il est probablement en train de l'appeler. Tout dépend de Lazlo, maintenant.

Une minute seulement passe avant le retour du garde, mais cela semble une éternité.

— Le Don va vous recevoir.

Mon cœur bat la chamade tandis que j'échange un regard avec Yan. Le garde nous conduit à l'intérieur, mais avant que nous ne puissions entrer dans le manoir, il secoue la tête devant Yan.

— Seulement la *signorina*.

Les épaules de mon ami se tendent.

— Je viens avec elle.

Le garde s'avance, le regard fixe, probablement prêt à le jeter dehors de force. Je touche la main de Yan en lui adressant un sourire courageux.

— Ça va aller, Yan. Attends-moi ici.

Il n'a pas l'air convaincu, mais il n'agit pas non plus de façon stupide et ne fait pas de grabuge alors que nous sommes manifestement bien moins nombreux que les innombrables gardes que nous avons repérés aux quatre coins de la propriété.

— Dernière porte à gauche, signorina, m'informe le garde en me faisant signe d'entrer.

Je suis le chemin indiqué, descendant un long couloir avec plusieurs peintures de la Renaissance accrochées aux murs.

Lorsque j'arrive devant la porte, mon rythme cardiaque est erratique et irrégulier.

*Tu peux le faire, Lia.*

Après avoir inspiré profondément, je frappe à la porte. Un « Entrez » bourru me pousse à l'ouvrir. Une douce musique de piano emplit l'endroit. *Chopin.*

Je m'attendais à trouver un bureau, mais c'est une salle à manger. La grande table peut accueillir plus de cinquante personnes, pareille à celle d'un château, et les chaises hautes qui l'entourent sont garnies d'or.

Au bout de la table est assis un homme qui semble avoir une cinquantaine d'années, mais ses cheveux sont complètement blancs, quoiqu'épais. Il semble en forme pour quelqu'un de son âge. Ses muscles remplissent son costume. Une cicatrice court en diagonale sur son visage, en travers de ses joues. Ses yeux, par contre ? Ils sont exactement de la même couleur que les miens, bleus, mystérieux. Hantés.

*C'est mon père.*

Je l'ai déjà vu quelques fois lors des banquets de la Bratva, mais je ne l'ai jamais regardé assez longtemps pour voir la ressemblance entre nous. J'ai toujours gardé une barrière entre moi et cette partie de la vie d'Adrian, à laquelle Lazlo appartenait.

Il est tout seul dans la salle à manger. Aucun garde ou membre de la famille n'est présent. N'est-il pas inquiet que je puisse lui faire quelque chose ? À vrai dire, il pourrait facilement me maîtriser si je m'en prenais à lui. Et il a probablement des gardes cachés dans des endroits invisibles.

Il coupe un morceau de steak devant lui en me regardant de ses yeux perçants tandis que je me tiens à quelques sièges de lui.

— Mme Volkov, dit-il lentement, avec un accent italien distinctif. Mon garde me dit que vous prétendez être ma fille.

— Je ne prétends rien, dis-je en ravalant ma nervosité. Je suis la fille que vous avez eue avec Rachel Gueller.

— Comment connaissez-vous ce nom ?

— C'était ma mère.

— Le nom de votre mère était Morelli.

Je fronce les sourcils.

— Vous pensiez que je ne vérifierais pas les antécédents de la femme d'Adrian alors qu'il est mon plus proche allié dans la Bratva ?

— Alors, vous savez que mon père était Paolo Morelli et que je suis née en Italie.

— C'est exact. C'est pourquoi j'aimerais savoir pour quelle raison tu prétends être ma fille.

— Ma mère a été obligée de quitter les États-Unis après être tombée enceinte de moi et avoir épousé mon beau-père.

— Où veux-tu en venir ? (Il continue de couper son steak sans pourtant rien porter à sa bouche.) Est-ce qu'Adrian est au courant de ce que tu fais ? S'il le sait...

— Il ne le saura pas, car il est en danger.

Je m'approche de lui à pas rapides, mais si mes mouvements brusques alarment Lazlo, il n'agit pas en conséquence. Au contraire, il m'observe attentivement.

— Je ne sais pas trop quoi vous dire d'autre pour que vous me croyiez, et je perds sans doute mon temps, mais sachez ceci : ma mère était heureuse en Italie avec mon beau-père, mais parfois, je la voyais pleurer seule. Parfois, elle me prenait dans ses bras et me disait qu'elle aurait aimé que ce soit différent. Le jour où ces hommes sont venus et les ont tués, elle et papa, j'ai souhaité que ce soit différent, moi aussi. Je sais que quelqu'un m'a cachée et fait entrer illégalement sur le territoire des États-Unis, mais je ne sais pas qui c'était ni pourquoi ils l'ont fait. Tout ce dont je suis certaine, c'est que ça a un rapport avec vous et les Rozetti, et que Luca aurait pu travailler avec eux...

Je m'arrête quand il lâche les ustensiles et tend une main vers moi. Je suis sur le point de reculer lorsque Lazlo enroule ses doigts autour du pendentif qui dépasse de mon manteau.

Ses yeux s'écarquillent tandis qu'il en effleure la surface avec une infinie prudence.

— Comment as-tu eu ça ?

— Maman me l'a donné.

— Je l'ai donné à Rachel. Elle m'a dit que c'était un cadeau précieux et qu'elle le transmettrait à notre enfant si nous en avions un.

Il me considère soudainement avec ce qui semble être de l'admiration.

— Tu... es ma fille.

— C'est ce que je crois, oui.

— Et je ne savais pas que tu existais.

— Je pense que quelqu'un a essayé de faire en sorte que vous ne le sachiez pas.

— Ou certaines *personnes*. (Son expression se durcit.) Tu as parlé d'un certain Luca ?

— Vous le connaissez ?

— Luca Rozetti.

— Son nom de famille est Brown.

— C'est ce putain de Rozetti. Lui et sa famille ont essayé tout et n'importe quoi pour me détruire, mais je n'aurais jamais pensé qu'ils tomberaient aussi bas en te cachant à moi. (Il se lève et caresse mon visage.) Ma fille. Mon sang.

Je déglutis au ton de sa voix, à la façon dont ses yeux s'adoucissent, comme s'il découvrait un trésor perdu depuis longtemps.

— J'aurais dû te retrouver plus tôt. Si j'avais su que Rachel avait été enceinte, je l'aurais suivie. (Il tapote la cicatrice sur sa joue.) J'aurais dû sentir que quelque chose n'allait pas quand elle m'a donné ça.

— Maman a fait ça ?

— Oui, bien que ce soit un peu un accident. Elle n'a pas bien pris mes fiançailles avec ma femme actuelle et m'a

menacé avec un couteau pour que je la laisse tranquille. J'essayais de la désarmer quand elle m'a blessé. C'est la dernière fois que je l'ai vue.

— Comment se fait-il que vous ne l'ayez pas... blessée en retour ?

— Tutoie-moi, s'il te plaît. Je l'ai assez blessée en choisissant une autre femme qu'elle. À ton sujet, par contre, je n'étais pas au courant. Si je l'avais su, ça aurait été différent.

— Aurais-tu épousé ma mère ?

— Non. Mais je t'aurais élevée.

— Ça doit être pour ça qu'elle a choisi de me cacher.

Je peux dire qu'il n'aime pas ma réponse, mais il n'insiste pas.

— Comment as-tu su ? dit-il, puis il marque une pause en plissant les yeux. Est-ce qu'Adrian l'a découvert et t'a cachée à moi ?

— Non, non.

— Alors, qui te l'a dit ?

— Luca.

— Sale Rozetti.

Il jure en italien.

— C'est quoi le problème avec eux ?

— Nous sommes toujours en guerre pour des territoires. Cependant, ils ont commis l'erreur de tuer mon père, donc, à notre tour, nous les tuons tous.

*Typique.*

Son expression s'adoucit tandis qu'il resserre sa prise sur ma main.

— Je suis heureux que tu sois venue, Lia. Tu es le cadeau que j'ai enfin reçu.

— Si je suis un cadeau, alors aide-moi, s'il te plaît.

— Tout ce que tu veux.



— Mon mari, Adrian. Il a été enlevé par Sergei, car ils pensent qu'il a tué Richard Green pour t'aider et trahir la Bratva. Tu es le seul à pouvoir rectifier ce malentendu.

— Je ne me mêle pas des affaires internes de la Bratva, et ils ne laissent pas entrer les étrangers.

— Tu as dit que tu m'aiderais pour n'importe quoi.

— Pas quand il s'agit des affaires de Bratva. En plus, je ne crois pas que ce soit par hasard qu'Adrian ait fini par t'épouser. Il était au courant de notre lien de parenté depuis des années, mais a choisi de le garder secret, et rien que pour cela, je ne l'aiderai pas.

— C'est mon mari et le père de mon fils. Si tu ne l'aides pas, alors tu peux oublier que tu as eu une fille.

— Tu me menaces, Lia ?

— S'il faut en arriver là. Je ne veux pas te menacer, et je veux vraiment que ça se passe différemment, je souhaite pouvoir apprendre à te connaître. Alors, s'il te plaît, aide-le. *Aide-moi.*

— Tu me laisserais une chance d'apprendre à te connaître ?

— Oui.

Il grogne.

— Je vais essayer, mais ne te fais pas d'illusions. Sergei n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires.

Un énorme sourire étire mes lèvres.

— J'ai un plan.

## ADRIAN

C'est étrange de voir combien on pense quand on n'a rien d'autre à faire.

Je suis assis sur le sol glacé, le dos appuyé contre le mur tout aussi froid. Mes jambes sont pliées et mes mains reposent mollement sur mes genoux. Mon cerveau est dans un état constant de surchauffe depuis que Sergei m'a enfermé dans sa cave – ou plutôt, sa chambre de torture.

Je sais ce qu'il fait. En me mettant dans une pièce froide avec des appareils de torture posés sur la table, il montre ce qu'il pourrait me faire avant ma mort. Vladimir a déjà fait connaître ses intentions en me frappant plusieurs fois, jusqu'à me fendre la lèvre et me faire des bleus sur la poitrine. Il a dit que c'était seulement un aperçu avant qu'il n'ait la permission de se débarrasser de moi.

Cependant, il y a quelque chose que ni lui ni Sergei ne semblent comprendre. Je n'en avais rien à foutre d'être torturé ou tué. Infliger moi-même ce type de destin à d'innombrables personnes m'a pleinement préparé à accepter qu'un jour, ce sera mon tour.

Mais c'était avant que j'épouse Lia. À un moment donné, la protéger est devenu ma priorité et si j'ai survécu, c'est dans ce seul but. Maintenant qu'il m'est impossible de vivre, je ne peux m'empêcher de penser à ce que sera sa vie après ma mort.

Je sais que Kolya, Yan, Boris, Oglia et les autres feront de leur mieux pour s'assurer qu'elle et Jeremy aillent bien. Non seulement je viens d'une famille riche, mais j'ai investi dans diverses entreprises pour faire fructifier ces biens. J'ai assez de fortune pour les faire vivre pendant des générations et qu'ils n'aient jamais à se soucier de l'argent.

Mais cela ne me rassure toujours pas, probablement parce que je pensais que je serais toujours là pour eux. Que je

passerais le reste de ma vie à les protéger.

Je n'aurais pas dû faire de suppositions. Je ne le fais pas d'habitude, mais ce ne serait pas la première fois que j'irais à l'encontre de mes principes et de mes actions à cause de Lia.

Cela a commencé dès que j'ai su qu'elle était la fille de Lazlo et que j'ai choisi de la garder au lieu de l'utiliser. Cela a continué quand j'ai rompu mes fiançailles parfaitement orchestrées pour l'épouser. Après cela, toutes mes décisions ont été prises dans le seul but de la protéger, de la garder plus près de moi et de l'enchaîner à moi, même si cela signifiait la blesser au passage.

Maintenant que je vais partir, l'idée de la laisser toute seule me fait plus mal que je ne le pensais. Au point que j'envisage d'autres options pour résoudre la situation actuelle. Si je fais ce que Sergei veut et que je divorce, je peux la cacher dans un endroit qu'il ne pourra pas trouver. Je pourrai lui rendre visite souvent...

*Non.*

Il en ferait une affaire personnelle. En plus, je deviendrais fou si je ne la voyais pas tout le temps. Je penserais toujours que quelque chose lui est arrivé et qu'elle est blessée, ou pire, morte.

Mais n'est-ce pas mieux que de ne pas savoir du tout comment elle va ? Je pourrais trouver des moyens de défier Sergei, de fuir s'il le faut. Aller dans un coin reculé du monde où il n'y aurait que Lia, Jeremy et moi.

La fraternité est tout ce que je connais depuis que je suis un garçon. Le seul foyer que j'avais, même après la mort de mes parents. Quand mon père a été abattu lors d'une des tentatives d'assassinat de Nikolai, j'étais déjà désensibilisé à ce moment-là et je n'y ai pas réfléchi à deux fois. Parce que j'avais toujours un endroit où j'avais ma place, la Bratva.

Mais je suis prêt à tout jeter si cela signifie garder Lia en sécurité et avec moi.

Dans un profond soupir, je me lève en titubant. Je suis sur le point de frapper à la porte et d'exiger de parler à Sergei quand

elle s'ouvre.

Vladimir et Kirill apparaissent sur le seuil. L'homme imposant me dévisage avec un grognement au bout des lèvres tandis que Kirill sourit.

Cela devrait être bon signe.

Vladimir ne m'a jamais vraiment aimé, principalement parce qu'il pense que je suis mieux traité que le reste des frères et parce qu'il pense que je veux faire du mal à sa chère Rai, la petite-fille du précédent *Pakhan*, qu'il a fait le serment de protéger.

Kirill, cependant, a souvent été de mon côté, même alors qu'il a œuvré pour découvrir mes secrets afin de les utiliser pour me forcer la main.

— Sors, dit Vladimir. Le *Pakhan* veut te voir.

En sortant, je louche sur le soleil matinal qui brille à travers les longues fenêtres.

— Pourquoi, Adrian, dit Kirill en enroulant un bras autour de mon épaule, quand je te laisse un moment, tu te fais tabasser par cette brute de Vladimir ?

Ce dernier grogne.

— Il le méritait.

— Personne ne mérite tes coups de poing, répond Kirill avec une nonchalance absolue, puis il me murmure : Tu n'es pas au bout de tes surprises.

— De quoi parles-tu ?

Kirill lève un sourcil.

— Tu veux dire que tu n'as pas tout manigancé ?

— Manigancé quoi ?

Kirill fronce les sourcils.

— Je sais que tu avais tout prévu, alors ne prétends même pas ne pas être au courant.

Avant que je ne puisse lui demander ce qu'il insinue, Vladimir ouvre la porte de la salle à manger. Si Sergei

m'amène ici, c'est qu'il a dû organiser une réunion interne.

Bien sûr, tout le monde est présent. Igor, Mikhail, Damien, Rai et Kyle. Leurs gardes principaux sont tous là, ainsi que Kolya. Il se tient près de ma chaise, située à la droite de Sergei, qui a été laissée vide.

Vladimir et Kirill prennent leurs places habituelles. Ne sachant pas si j'ai le droit de m'asseoir à la table du *Pakhan*, je reste debout.

— Tu as une sale tête, Adrian, dit Damien en mâchant une pâtisserie. C'est une première.

Rai pose sa tasse de café et dit sur un ton de reproche :

— Tu n'aurais pas dû le frapper, Vlad.

— Je le referais sans hésiter. Il nous a trahis, putain.

— Enfin, ajoute Kirill en souriant, le mot « trahison » est un peu fort, Vladimir. Il n'a eu qu'une erreur de jugement, très rare d'ailleurs, qui doit être prise en considération.

— Il a toujours fait passer les intérêts d'une autre organisation avant ceux de la confrérie.

Igor me dévisage. Il ne m'a jamais pardonné d'avoir choisi Lia au lieu de sa fille, et il ne me le pardonnera probablement jamais.

— Pas intentionnellement, cependant, nuance Mikhail en fronçant les sourcils. Sa confusion est claire. N'est-ce pas, Volkov ?

Damien se moque.

— L'un d'entre vous croit-il vraiment qu'Adrian ferait quelque chose sans plan préalable ? Il planifie tout et veut tout contrôler. Même moi, je l'ai compris.

— Je le crois, dit Kyle.

Il prend la main de Rai dans la sienne et embrasse ses jointures. Il est mince, trop beau pour son propre bien et britannique.

— Si quelqu'un touchait ma femme, reprend-il, je le massacrerai à mains nues, même si c'était le foutu président.

Au moins, lui comprend.

Vladimir jette un regard à Kyle, puis à moi.

— Ça ne lui donne pas le droit de mettre en danger les affaires de la confrérie.

— Restez discrets à ce sujet, dit Igor.

— Et si on choisissait une punition, histoire d'en finir avec cette histoire ? suggère Mikhail.

Damien lève la main.

— *Pakhan*, moi ! Je veux bien frapper le visage d'Adrian.

Kirill lui jette une serviette.

— Ferme ta gueule, Orlov.

— *Quoi ?* Vladimir l'a fait, pourquoi je ne peux pas ?

— Tu n'as rien à dire ? demande Rai en me fixant. Tu devrais t'expliquer.

— Je l'ai déjà fait auprès du *Pakhan*. Je n'ai pas d'autres explications à donner.

— Tu devrais, grince Kirill. Profite de cette opportunité.

— J'ai tué Richard parce qu'il a agressé ma femme et l'aurait violée si elle ne s'était pas défendue. Je le referais si j'en avais l'occasion. Si vous considérez cela comme une trahison, vous pouvez me punir. Je n'ai plus rien à dire sur le sujet.

Sergei me dévisage.

— Je devrais te tuer.

— Fais-le, *Pakhan*, dit Vladimir.

— *Pakhan*, l'interpelle Kirill d'un ton apaisant, il avait une raison convaincante.

— Une raison qu'il nous a cachée jusqu'à ce qu'on la découvre par nous-mêmes, réplique Igor.

— J'avais prévu de te tuer pour montrer l'exemple, continue Sergei. Mais j'ai reçu une curieuse visite, tard dans la nuit.

— De qui ? demande Mikhail.

Vladimir fait claquer sa langue.

— Lazlo Luciano et son *underboss*, annonce Sergei en entrelaçant ses doigts sur la table. Il est prêt à partager son nouveau maire et même à nous mettre en relation avec les cartels avec lesquels il a signé, à une condition.

— Laquelle ? crie Damien en se bourrant le visage avec un cupcake. Mets fin au suspense, *Pakhan*.

— Il ne traitera qu'avec *Adrian*.

Bien que j'aie demandé à Lazlo de m'aider par le passé, je savais qu'il ne le ferait pas si facilement, et certainement pas en présence de son *underboss*. Nicolò Luciano est trop prudent et a toujours calculé chaque coup à l'avance avant d'encourager Lazlo à passer à l'action. Le frère cadet n'accepterait pas de partager son pouvoir avec nous alors qu'ils ont secrètement prévu de nous écarter une fois qu'ils auront fini d'écraser les autres familles italiennes.

Le timing est trop parfait, trop... opportun. Comme si Lazlo cachait quelque chose.

*Ce n'est pas possible.*

Lorsque je croise le regard de Kolya, il baisse la tête. *C'est quoi, ce bordel ?*

— Si c'était une autre personne ou d'autres circonstances, tu aurais une balle entre les deux yeux en ce moment même. Mais nous avons besoin des Italiens et des cartels. Alors, tu feras en sorte qu'ils soient sous notre contrôle, dit Sergei en se levant. Ça ne veut pas dire que tu échapperas à toute punition. Je trouverai quelque chose à la hauteur de ta trahison.

Je hoche la tête.

— Je suis libre de partir, maintenant ?

— Oui. Mais sache que c'est ta première et unique trahison, Volkov.

Après un autre signe de tête, je me retourne et sors de la salle à manger. Kolya me suit et Fedor, qui fumait dans un coin, à l'écart des autres gardes, nous rejoint, éteignant sa cigarette au passage.

Je retiens ma colère jusqu'à ce que nous soyons dans la voiture et que nous nous éloignions de la maison de Sergei. Je fais face à Kolya, assis à côté de moi sur la banquette arrière.

— Putain, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Lazlo est venu pour rencontrer Sergei.

— Ce n'est pas ce que je demande. Comment a-t-il été convaincu ? La réponse déterminera si tu restes en vie ou non, Kolya.

— Je suppose que Mme Volkov l'a rencontré.

— Tu *supposes* ?

— J'ai vu le traceur bouger quand on était dans l'avion. Tuez-moi si vous voulez, mais j'ai dû fermer les yeux parce que je savais que c'était le seul moyen possible de vous garder en vie. Heureusement, ça a marché.

*Putain !*

Je l'attrape par le col.

— Au prix de la révélation des origines de Lia. Au prix de l'entraîner dans tout ça. Maintenant, Lazlo ne la laissera jamais partir.

— Qui s'en soucie ? C'est votre femme, et elle a fait le bon choix en allant voir Lazlo. Si elle ne l'avait pas fait, Sergei vous aurait mis une balle dans la tête. Vous ne pourrez pas la protéger si vous êtes enterré six pieds sous terre, patron.

Je le libère d'une poussée brutale, mes articulations brûlant du besoin d'enfoncer mon poing dans un mur. Ou dans le visage de quelqu'un.

La réalité de la situation me frappe avec une violence qui me met à feu et à sang.

Je suis vivant. Mais à quel prix ?



Parce qu'à partir de maintenant, il sera impossible de garder Lia hors du feu des projecteurs.

Je n'ai pas pu dormir.

Chaque fois que j'essaie, je songe à l'état d'Adrian. Est-il en sécurité ? Est-il blessé ?

Ces pensées m'ont tenu éveillée toute la nuit, même après que mon père m'a appelée pour me dire qu'il avait parlé avec Sergei. Adrian ne s'est toujours pas montré et Yan n'arrive pas à joindre Kolya ou Fedor.

Toute la nuit, soit je câlinais Jeremy, soit je faisais les cent pas dans sa chambre. Je ne pouvais pas retourner dans la chambre parentale, pas quand Adrian n'est pas là. En plus, mes entrailles ont été tordues par un sentiment bizarre. Comme si quelque chose n'allait pas et que je devais le réparer.

Mais quoi ?

Il doit s'agir de la situation d'Adrian, mais à part ma rencontre avec Lazlo, je n'ai aucune idée de ce que je peux faire d'autre. Yan, Boris et même Ogla m'interdisent de rendre visite à Sergei en avançant que cela ferait plus de tort que de bien à Adrian. Mais s'il ne rentre pas aujourd'hui, j'irai trouver le *Pakhan*. Je dois faire quelque chose plutôt que de rester assise, à attendre qu'une bombe me tombe dessus.

Cela ne peut pas être aussi terrifiant que de rencontrer mon père, le Don lui-même, après trente ans sans le connaître. Même si c'est effrayant, je suis prête à affronter tout ce que la vie me réserve. Je suis prête à me battre, à mordre et à griffer.

Une puissante énergie tourbillonne en moi depuis le moment où j'ai réalisé que je n'avais pas d'autre choix que d'agir pour sauver notre famille. Nous n'avons peut-être pas commencé de la manière la plus conventionnelle et nous ne sommes pas parfaits, loin de là, mais c'est toujours *notre* famille.

La mienne et celle d'Adrian.

Je remonte la couverture de Jeremy jusqu'à son menton et me lève. Il est déjà tôt le matin, et Yan a sûrement déjà des informations sur la situation d'Adrian.

Après avoir mis mon manteau, je sors et me dirige vers la maison des invités. Mes pieds s'arrêtent lorsque j'aperçois une ombre à la fenêtre. Au début, je me dis que j'imagine encore des choses. Que mon esprit me joue un mauvais tour après m'avoir laissée seule pendant des semaines. Ce serait à cause du stress ? C'est pour cette raison que je vois des gens qui ne devraient pas être là ?

Mais l'ombre, Winter, disparaît de la fenêtre. J'attrape mon poignet et enfonce mes ongles dans ma peau. Mes lèvres s'ouvrent lorsque la douleur explose à l'endroit agressé.

Fini de penser que je suis folle. Mon esprit le fait très bien sans que j'y contribue aussi.

Je relâche mon poignet et poursuis mon chemin vers la maison des invités. Un des gardes me salue à l'entrée, je lui adresse un signe de tête en le dépassant.

En grim pant les escaliers deux par deux, je lutte pour garder le contrôle de ma respiration. Quand j'arrive dans la chambre de Winter, mon cœur bat si fort que je peux l'entendre dans mes oreilles. Je fais irruption à l'intérieur et, contrairement à ce que j'ai vu il y a moins d'une minute, Winter est au lit, les machines émettant des bips à un rythme modéré pendant qu'elle dort. Le son erratique de ma respiration me fout les jetons, et je sens des mains invisibles se refermer sur ma gorge.

En gardant une voix calme, je dis :

— Ouvre les yeux. Je t'ai vue.

Pas de mouvement. Elle demeure aussi immobile qu'une statue. Mais je sais ce que j'ai vu, et ce n'était pas mon imagination. Je vais mieux maintenant, je n'ai plus d'hallucinations et je ne laisse plus mon esprit prendre le contrôle de ma vie.

— Winter... Je ne sais pas pourquoi tu fais semblant d'être dans le coma, mais il vaut mieux que tu te réveilles et que tu me le dises.

Rien.

J'arrache le drap de son corps, mais elle fait le mort. Si je veux l'atteindre, je dois la provoquer.

— Nous te jetons dehors, Winter. On en a marre de te donner un toit et de t'injecter de la nourriture dans le sang alors que tu ne représentes rien pour nous. Soit une organisation caritative s'occupera de toi, soit on te laissera mourir.

Le rythme cardiaque sur le moniteur s'intensifie. Oui, ça l'affecte. Maintenant, tout ce que j'ai à faire est de continuer jusqu'à ce qu'elle craque, même si je ne pense aucun de ces mots.

— Si tu n'ouvres pas les yeux et ne me dis pas pourquoi tu fais semblant d'être dans le coma, je ferai en sorte que ce soit le dernier jour de ta vie...

Un cri strident résonne dans l'air tandis qu'elle s'élance en avant en sortant une seringue de sous son oreiller. Je sursaute quand elle se jette sur moi, laissant la perfusion être arrachée de son bras.

On s'écrase toutes les deux sur le sol. Une fois à cheval sur moi, elle place la seringue contre mon cou. Sa poitrine se soulève et s'affaisse si fort que c'est presque contre nature. Ses yeux, de la même couleur que les miens, sont sombres, larges, presque fous.

— Tu ne pouvais pas me laisser tranquille, salope ? grognette-elle.

L'aiguille de la seringue frôle mon cou. Je déglutis bruyamment avant d'adoucir ma voix.

— Pourquoi... Pourquoi as-tu fait semblant d'être dans le coma ?

— Parce que ton fichu mari a dit qu'il me torturerait pour obtenir des réponses dès que j'ouvrirais les yeux, répond-elle

en respirant difficilement. Et cette putain de maison est remplie de gardes, alors je ne pouvais pas simplement partir. S'il avait su que j'étais réveillée, il m'aurait tuée.

*Oh.*

Elle devait être anxieuse depuis le début, à attendre son heure en feignant de dormir. Mais le bon côté des choses, c'est que je n'ai rien inventé. C'était bel et bien elle qui regardait par la fenêtre l'autre fois ou qui nous fixait pendant notre baiser.

*Je ne suis pas folle.*

— C'est bon, Winter. Je vais t'aider.

— Tu viens de dire que tu allais me tuer.

— C'était seulement pour que tu arrêtes ton petit numéro.

— Comment je peux être certaine que tu ne vas pas me livrer à ton mari le mafieux ?

— Je ne ferais jamais ça. Je t'ai mise dans ce pétrin et je vais t'en sortir. Je te le promets.

— Je ne te crois pas... souffle-t-elle, les lèvres tremblantes. Tout le monde ici veut ma mort.

— Ce n'est pas vrai, Winter. Je ne te veux aucun mal.

— C'est pour ça que tu m'as envoyée ici en sachant que ton mari me reconnaîtrait tout de suite et essaierait de me tirer dessus ?

— Je ne le savais pas... Pourtant, j'aurais dû. J'étais tellement désespérée que je voulais croire qu'il serait dupé, même si c'était logiquement impossible. Je suis vraiment désolée.

— Il va me tuer.

Ses doigts tremblent autour de l'aiguille.

— Je ne le laisserai pas faire. Tu as ma parole. En fait, je vais te laisser sortir par la porte tout de suite.

— Vrai... Vraiment ?

Je hoche la tête.

— Alors, s'il te plaît, laisse tomber la seringue.

Elle me dévisage comme si elle voulait me croire, mais en même temps, elle ne me fait pas confiance.

Je reste immobile, l'amadouant du regard, dans l'espoir qu'elle se laisse faire. Winter n'est pas une mauvaise personne, mais elle est SDF. Alors, elle ne fait pas confiance facilement, et elle a raison, vu comment la vie l'a frappée alors qu'elle était déjà à terre.

Il lui faut de longs instants avant de retirer l'aiguille de mon cou et de se lever lentement. Je fais de même pour que nous soyons face à face.

— Merci, je dis.

— Fais-moi sortir d'ici.

J'ouvre la bouche pour acquiescer quand la porte s'ouvre. Mes lèvres s'ouvrent quand nul autre qu'Adrian entre à l'intérieur. Il sort son arme tandis que Winter bondit en arrière. Je me jette devant elle quand le coup part.

Je ne réfléchis pas à deux fois avant de sauter devant Winter. Parce que je ne doute pas qu'Adrian n'hésitera pas à la tuer s'il voit qu'elle représente un danger pour moi. Quand le tir résonne dans l'air, je ferme les yeux, prête à ressentir la douleur.

Rien ne vient.

Mon regard frénétique se porte sur Winter, et je lui fais face. À part ses tremblements et sa peau pâle, elle n'a pas l'air d'avoir été touchée non plus.

Des bras puissants m'enlacent par-derrière, me font me retourner. Je croise le regard d'Adrian. Ses sourcils sont froncés et il y a du sang séché sur ses lèvres. Il a l'air sévère, blessé, et pas aussi calme que d'habitude, mais il est vivant.

*Il est de retour.*

Oh, mon Dieu. Il est de retour, et il est vivant.

— Tu as une putain d'envie de mourir, Lia ? (Il me secoue, je lis sa menace et ce qui semble être de la douleur dans son expression.) Pourquoi t'es-tu mise sur le chemin de la balle ? Si je n'avais pas dévié de trajectoire à la dernière seconde, tu aurais été abattue.

— Je... je ne pouvais pas te laisser faire du mal à Winter.

— Elle a une putain de seringue.

— Elle n'allait pas me faire de mal.

Kolya entre à grands pas et lui arrache la seringue des mains. Elle ne se débat pas, même si elle n'en serait pas capable, et le laisse confisquer son arme. Des larmes coulent sur ses joues lorsque le second d'Adrian lui tire les bras dans le dos, emprisonnant ses poignets d'une main.

— Je ne voulais pas... S'il vous plaît, ne me faites pas de mal. (Elle secoue la tête, ses yeux rencontrent les miens.) Lia,

s'il te plaît.

Je me défais de l'emprise d'Adrian pour leur faire face.

— Kolya, laisse-la partir.

Il ne fait pas un geste, son regard rencontrant celui de son patron. Alors, je dirige mon attention vers mon mari.

— Adrian... dis-lui de la laisser partir.

Son regard critique étudie Winter de près, cherchant visiblement à comprendre pourquoi elle est réveillée.

— Pas avant de m'être assuré qu'elle n'est pas un danger.

— Elle n'en est pas un.

— Tu n'en sais rien.

Mon mari me tire à ses côtés d'une main ferme autour de ma taille et s'adresse à Kolya :

— Garde un œil sur elle jusqu'à nouvel ordre.

Il se tourne pour partir, puis jette par-dessus son épaule :

— Et dis à Yan et Boris de planifier leurs putains d'enterrements.

Sur ce, il me traîne hors de la chambre et de la maison des invités. Je me tortille, essayant de m'échapper, mais la poigne ferme d'Adrian m'empêche de faire quoi que ce soit de significatif.

Quand nous entrons dans la maison, il me relâche, lassé que je ne cesse de me tortiller. Je plante mes pieds sur le sol et pose une main sur ma hanche.

— C'est quoi le problème avec toi ? Winter n'a rien fait de mal.

— Elle pensait qu'elle pouvait prendre ta place. C'est suffisant pour être considéré comme « quelque chose de mal » pour moi.

— C'est *moi* qui ai eu l'idée. C'est moi qui l'ai convaincue, alors si tu veux punir quelqu'un, punis-moi.



— Oh, je vais te punir, Lia, et ça n'aura rien à voir avec Winter, dit-il en m'attrapant par le coude. Qu'est-ce que tu fais ici, bordel ? Tu aurais dû rester en Russie comme je te l'avais ordonné.

— Et attendre patiemment la nouvelle de ta mort ? dis-je en pointant un doigt sur sa poitrine. Je ne ferai jamais ça. Je ne vais pas rester assise quand je peux t'aider.

— M'aider en t'exposant à Lazlo ? Tu crois qu'il va te laisser tranquille, maintenant ?

— Je m'en fiche. La seule chose à laquelle je pouvais penser était de te ramener en vie. (Ma voix se brise et les larmes que j'ai retenues hier soir s'échappent de mes yeux.) Comment as-tu pu me faire ça ? Comment as-tu pu me laisser derrière toi comme si je n'étais rien ?

— Rien ? (Sa mâchoire et sa voix se crispent.) Si tu ne représentais rien, je n'aurais pas été prêt à me sacrifier pour toi.

— Qui t'a demandé de faire ça ? Depuis quand es-tu un héros ? Tu es un méchant, alors agis comme tel et assume la responsabilité de tes actes.

— Mes actes ?

— Tu m'as rendue dépendante de toi et incapable de fonctionner sans ma dose, alors ne t'avise pas de penser que tu peux partir et que je vais te laisser faire sans me battre.

Des larmes coulent sur mes joues, et ma gorge se serre à cause de la force qui se cache derrière mes mots.

— Lenchka...

Lorsqu'il tend une main vers moi, je me recule.

— Ne me Lenchka pas. Je suis en colère contre toi, là. As-tu la moindre idée du nombre de scénarios qui me sont passés par la tête quand j'ai couru après la voiture et que je n'ai pas pu la rattraper ? Je pensais que c'était la dernière fois que je te voyais, que je serais veuve, que Jer serait orphelin. Tu m'aurais tuée en même temps que toi et tu aurais mis fin à la vie que tu as passé beaucoup de temps et d'efforts à sauver.

Qu'espérais-tu, au juste ? Que je m'en remette à toi et que je reprenne ma vie en main comme si tu n'avais jamais existé ?

— Avec le temps, oui. N'est-ce pas ce que tu voulais depuis le début ? Une vie loin de moi ?

— Idiot. Putain d'*idiot*. Tu crois que je peux vivre loin de toi alors que tu es celui qui a donné un sens à ma vie ? je renifle. Je n'ai dit ces mots qu'à cause de mes peurs et je ne les ai jamais pensés une seule fois.

Son regard habituellement sauvage s'adoucit, malgré tous les bleus sur son visage.

— Non ?

— Non ! Et toi, alors ? Tu voulais vraiment que je passe à autre chose ? Et si je me trouvais un autre homme, hein ?

Toute douceur disparaît. Ses yeux s'enflamment d'un gris intense tandis qu'il serre la mâchoire.

— Kolya le tuerait.

— Il ne pourrait pas tous les tuer.

— Si.

— Alors, je les rencontrerais dans son dos.

— Lia... me prévient-il.

— Quoi, Adrian ? *Quoi* ? C'est toi qui voulais que je passe à autre chose !

— Eh merde.

Il enroule un bras autour de ma taille et me tire vers lui, écrasant mon front contre son torse musclé alors qu'il respire durement.

— Tu crois que je voudrais que tu sois avec un autre homme ? dit-il. C'est comme m'étriper de mes propres mains. Tu es à moi et tout ce que je veux, c'est que tu restes à moi, jamais à quelqu'un d'autre.

— Alors, n'envisage plus jamais de me quitter. Tu es mon dernier arrêt, et j'ai l'intention de rester, pas de partir.

— Tu es mon dernier arrêt, aussi.

Mon cœur palpite et mon estomac s'emballa devant la tendresse et la détermination contenues dans son ton. Nous restons ainsi pendant quelques secondes, nous imprégnant mutuellement de nos existences. J'ai envie de le serrer dans mes bras et de pleurer contre sa poitrine comme cette fois-là, à l'hôpital, après la fin de ma carrière.

Même si cela remonte à plusieurs années, je revois encore ce souvenir comme le moment où j'ai commencé à tomber amoureuse de lui. Le ballet était la seule chose qui avait un sens dans ma vie et quand je l'ai perdu, j'étais sans but et sans utilité. Tout me semblait inutile et vide.

Il était l'exception.

Non seulement il a lentement comblé les vides, mais il m'a également empêchée de m'enfuir. Il est devenu mon bouclier et a continué à me protéger, même lorsque j'ai éraflé son armure et tenté de la détruire.

Un profond soupir le quitte.

— Tu dois garder à l'esprit que ça ne fera qu'empirer, maintenant.

Je cligne des yeux, me tirant de ma rêverie.

— Empirer comment ?

— Lazlo va évidemment penser que j'ai fait exprès de lui cacher ton existence. Sergei et tous les membres de la confrérie vont nous surveiller de plus près, tous les deux. Et il y a toujours cet enclulé de Luca. Personne ne sait où il se cache.

Ma paume se pose sur sa poitrine, et je la caresse légèrement. Je ne peux pas m'empêcher de le toucher, de le sentir, de m'assurer qu'il est bien là, et pas mort.

— Ça ne peut qu'empirer pendant un certain temps avant de s'améliorer.

Il caresse ma joue du bout des doigts.

— Je ne serais pas si optimiste si j'étais toi, Lenchka.

— Je le suis. Tout ce que tu as mentionné est effrayant, mais rien ne me terrifie autant que l'idée de te perdre. Tant que nous sommes ensemble, je peux tout surmonter.

— Vraiment ?

— Absolument.

Je passe mes doigts sur la coupure de sa lèvre en fronçant les sourcils.

— Ça fait très mal ?

— Pas autant que l'idée de ne jamais te revoir ou de te laisser sans protection.

— Alors, ne pense plus jamais à ça. Je suis sérieuse, Adrian. Tu ne pourrais pas te débarrasser de moi, même si tu essayais. Nous avons prononcé des vœux, et j'ai l'intention de les tenir.

— Je pensais que tu n'aimais pas ces vœux.

— Qui a dit que je ne les aimais pas ?

Il hausse un sourcil.

— Le fait que tu m'aies supplié de ne pas t'épouser.

— J'ai détesté la façon dont tu m'as forcée à le faire sans m'en parler alors que je pleurais encore la fin de ma carrière, mais je n'ai jamais regretté de t'avoir épousé. C'était censé arriver tôt ou tard.

— Comme je te l'avais dit. On en revient enfin à ce que je te disais.

— Tais-toi.

Je me mets sur la pointe des pieds, et il baisse la tête pour que je puisse effleurer ses lèvres. Des larmes s'accrochent encore à mes paupières, mais ce sont des larmes de joie. Des larmes de *soulagement*. Parce que contrairement à hier, je peux enfin respirer. J'ai enfin l'air dont j'ai été privée depuis le moment où il m'a abandonnée dans cette tempête de neige.

Maintenant, je retrouve mon oxygène.

Et j'ai l'intention de continuer ainsi, même si je dois recourir à des moyens qu'Adrian n'approuverait pas. Ce que

mon mari ne sait pas, c'est qu'il n'est pas le seul à vouloir me protéger. Je ferais la même chose pour lui.

Au péril de ma vie, s'il le faut.

## LIA

Après avoir consolé Winter et m'être assurée qu'elle était à l'aise – et loin de Kolya, son gardien de l'enfer – je passe le reste de la journée avec Adrian et Jeremy. Quand notre fils a demandé pourquoi son papa était blessé, je lui ai répondu qu'il avait été frappé par des méchants. Mon mari a haussé les sourcils, mais n'a rien dit.

Le soir, cependant, Adrian me laisse endormir Jeremy et se dirige vers son bureau. Je sais exactement ce qu'il a en tête, et je ne vais pas rester là sans rien faire. Dès que Jer s'est endormi, je me rends à son bureau et entre sans frapper à la porte. Bien sûr, Adrian est assis dans son fauteuil tandis que Kolya, Boris et Yan se tiennent en ligne dans une posture rigide.

— Que fais-tu ici, Lia ?

Mon mari ne cache pas son mécontentement face à mon irruption. Il n'aime jamais me voir à proximité de ses hommes, sauf quand c'est nécessaire.

Si j'ai apprécié la compagnie de Yan par le passé, je me suis donné pour mission de rester loin des affaires d'Adrian. Je peux compter le nombre de fois où j'ai été dans son bureau, et la plupart d'entre elles avaient quelque chose à voir avec le sexe.

J'ai fait de gros efforts pour ne pas me mêler au monde de la mafia, mais j'aurais dû savoir que cela me rattraperait tôt ou tard. Peut-être rester à l'écart était-il un mauvais choix. J'aurais dû savoir que mes origines joueraient un rôle dans ma vie.

Les épaules bien droites, je me dirige vers le bureau d'Adrian, pareil à une ligne de front pour les hommes qui se tiennent derrière moi.

— Je sais ce que tu as l'intention de faire et je ne le permettrai pas.

Adrian tape plusieurs fois de l'index sur la surface en bois avant de s'arrêter.

— Que penses-tu que je vais faire ?

— Tu vas punir Yan et Boris pour m'avoir ramenée à la maison. Ce n'était pas leur faute. J'ai insisté.

— Bien, dit-il dédaigneusement. Maintenant, tu peux partir.

— Pas avant que tu me donnes ta parole que tu ne leur feras pas de mal.

— Lia... (Un muscle tique dans sa mâchoire, il semble contenir sa colère.) Reste à ta place.

— Je suis à ma place. Je suis ta femme, et ça me donne le droit de prendre des décisions autant que toi. Si je n'avais pas convaincu Yan et Boris de suivre mon plan, tu ne serais pas assis dans ce fauteuil.

— Ils ont désobéi à des ordres directs et fait preuve d'insubordination.

— Pour ton bien !

— Et ça t'a mise en danger.

— Tout va bien, dit Yan avec un sourire dans la voix, derrière moi. Nous étions préparés à ça.

— Nous pouvons l'encaisser, approuve Boris.

— Eh bien, pas moi. Je ne vais pas vous laisser être punis pour quelque chose dont je suis l'instigatrice, dis-je en fixant Adrian. Donc ?

Il joint les mains devant son visage toujours fermé en formant une pointe avec ses doigts et pose sa mâchoire taillée dessus.

— Donc, quoi ?

— Tu vas promettre de ne pas leur faire de mal, ou je dois rester ici toute la nuit jusqu'à ce que tu le fasses ?

— Lia...

Je m'affale sur la chaise en face de son bureau et croise les bras.

— Je suppose que je vais rester, alors. Ne vous occupez pas de moi. Continuez vos affaires.

Adrian me fixe, et je le fixe en retour, sans sourciller. On reste ainsi pendant quelques minutes, tous les deux bien décidés à ne pas faire marche arrière. La moi du passé aurait déjà cédé devant son regard intense et impitoyable. Elle aurait voulu mettre fin au conflit et échapper à sa dureté brutale.

Mais perdre mon identité et vivre comme une personne complètement différente m'a appris à exploiter ma force intérieure. Pour atteindre les parties intactes de mon être et les faire revivre. De plus, il n'est plus question de donner à Adrian le plein pouvoir sur nos vies alors qu'il a utilisé ce privilège pour choisir la mort. Il m'a épousée, malgré mon passé et mes problèmes mentaux, malgré ma filiation, et maintenant, il va apprendre ce que cela signifie réellement et les conséquences qui en découlent.

— Sors.

Sa voix trahit son énervement.

— Donne-moi ta parole, d'abord.

— Lia.

— Adrian.

— Tu réalises que je ne laisserai pas passer ça, n'est-ce pas ?

Un frisson soudain parcourt mon échine devant cette promesse voilée. Je m'attendais, certes, à être punie pour l'avoir défié, mais l'entendre le confirmer produit un effet complètement différent. Cependant, cela ne me détourne pas de la raison pour laquelle je suis ici.

— Je m'en fiche.

Mon mari pince les lèvres avant de lâcher un soupir.

— Bien.

— Bien, quoi ?



— Je ne leur ferai pas de mal.

— Ai-je ta parole ?

— Tu l’as. Tu as aussi ma parole que tu vas payer pour ce petit spectacle.

Je me lève et balaie mes cheveux sur mon épaule. Puis je pose une main sur son bureau et me penche en avant jusqu’à ce que mon visage ne soit plus qu’à quelques centimètres du sien et qu’il puisse voir mon décolleté.

— Ça me va.

Ses yeux s’enflamment, deviennent sauvages, si bien que je recule avant qu’il ne me tire sur la table et me baise ici et maintenant.

Je ne pars pas tout de suite, cependant.

— Oh, aussi. Je laisse Winter partir.

— Non.

— Pourquoi ? Elle n’a rien fait.

— C’est ton sosie. Je ne peux pas la laisser errer sans surveillance. Sinon, les autres l’utiliseront à leur avantage.

— Quels autres ?

— Les gens comme *Luca*.

Je déglutis en entendant son ton tranchant.

— OK, alors. Je veux dire, très bien. Mais on ne peut pas la garder enfermée. Elle est innocente.

— Elle devra rester comme ça.

— Jusqu’à quand ?

— Jusqu’à ce que je décide où l’envoyer.

— Tu ne l’*expédieras* nulle part. C’est une personne, pas du bétail.

— Je l’*expédierai* si je le juge nécessaire.

Je le dévisage. J’aime cet homme, vraiment, mais il est si apathique parfois, ça me rend folle. En fait, il est apathique la

plupart du temps. Les moments où il ne l'est pas sont rares et espacés. Pourquoi ne pouvais-je pas aimer quelqu'un de normal ?

Oh, c'est vrai. Parce que je suis loin d'être normal moi-même.

— Je vais passer du temps avec elle.

Je tourne les talons avant qu'il n'y trouve à redire. Dans la cuisine, je réchauffe la soupe et le gratin de pâtes au jambon qu'Ogla a préparé pour le dîner. Je les dépose, avec une pomme, sur un plateau et je sors.

Fedor et un autre garde me saluent à l'entrée de la maison des invités, mais ils n'osent pas m'arrêter. Ils me regardent tous différemment depuis qu'Adrian a été relâché par Sergei. Même Kolya, qui semblait me détester avant leur départ de Russie, m'a remerciée dès leur retour.

C'est comme si j'avais gagné leur respect ou quelque chose dans le genre.

Yan a toujours été de mon côté, mais tous les autres étaient aveuglément loyaux envers Adrian. Je suppose qu'ils doivent réaliser à quel point sa décision était stupide, car ils auraient pu vraiment le perdre.

*J'aurais pu vraiment le perdre.*

Cette pensée me donne envie de pleurer à nouveau, mais j'inspire profondément pour résister. Je trouve Winter dans sa chambre, assise sur son lit, les genoux serrés contre sa poitrine. Elle lève la tête en me voyant, et l'espoir brille dans ses yeux bleus.

— Je suis libre de partir, maintenant ?

Je m'assieds sur la chaise à côté du lit et pose le plateau sur la table de nuit.

— Je crains que non.

— Mais tu as promis.

— Et je vais tenir cette promesse. Juste, pas maintenant, Winter. Ta ressemblance avec moi te met en danger immédiat.

Il y a des gens qui veulent me faire du mal et qui n'hésiteront pas à m'atteindre à travers toi.

Elle serre ses genoux plus fort, au point que ses jointures blanchissent.

— Je... Je ne peux pas passer toutes mes journées enfermée ici. J'ai l'impression que je vais devenir folle.

— Tu peux rester avec Jeremy et moi. On n'est pas très amusants, mais c'est mieux que rien.

Elle penche la tête sur le côté, me regardant avec un intérêt sans partage.

— Pourquoi fais-tu tout ça ?

— Faire quoi ?

— M'aider.

— Parce que je sais ce que ça fait d'être seule, et comment ta tête peut se torturer et te torturer.

— Merci, murmure-t-elle. Tu ne devrais pas te soucier de quelqu'un comme moi.

— Ne dis pas d'absurdité. Tout le monde mérite qu'on s'occupe de lui, lui assuré-je en lui montrant la nourriture. Allez, mange.

Elle tend une main hésitante vers le bol de soupe, sans s'embarrasser de la cuillère, et le boit directement, le terminant en quelques secondes. À l'inverse, elle prend son temps avec les pâtes.

— Je peux te demander quelque chose ? demande-t-elle entre deux bouchées.

— Bien sûr.

— Tu veux toujours échapper à ton mari ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Je n'ai jamais voulu le quitter, au fond. J'étais juste... à un moment de ma vie où j'étais perdue, et je pensais que le quitter était ce qu'il y avait de mieux. Il m'a fallu beaucoup de

temps pour reconnaître que ce n'était pas vrai et pour enfin voir où sont mes véritables priorités.

— C'est cool, dit-elle avec un sourire timide. J'aimerais savoir quelles sont mes priorités, à part trouver mon prochain repas.

— Tu vas y arriver. Je vais t'aider.

— Vraiment ?

— Absolument. Tout le monde mérite une seconde chance. (Je prends la pomme et commence à la couper.) Dis-m'en plus sur toi.

Nous passons une bonne partie de la nuit à discuter. Winter me parle de son éducation, de la dureté de la vie et du fait que, jusqu'à ce qu'elle me rencontre, elle pensait constamment à se suicider sans avoir le courage de le faire.

Mon cœur se brise pour elle devant toutes les merdes qu'elle a traversées, malgré son jeune âge. Je finis par parler du ballet et de tout ce qui s'est passé. Winter m'étreint lorsque j'arrive à la partie concernant mon tibia cassé. Alors que je pensais avoir dépassé cette partie de ma vie, les larmes me montent aux yeux à ce rappel, et je dois prendre de grandes respirations pour m'empêcher de pleurer.

Je lui suggère de consulter le Dr. Taylor, car elle m'a énormément aidée depuis que je suis redevenue Lia. Puis je la quitte à contrecœur lorsqu'elle bâille, en lui promettant qu'elle pourra au moins m'accompagner avec Jer au jardin demain.

Dans la maison principale, je pose le plateau vide sur le comptoir de la cuisine et je charge les assiettes dans le lave-vaisselle.

— Je vais m'en occuper.

Je sursaute, une main sur ma poitrine, en reconnaissant la voix monotone d'Ogla.

— Vous m'avez fait peur. Prévenez quand vous êtes là, voulez-vous ?

La femme plus âgée me fixe avec son expression snob si caractéristique.

Ignorant son commentaire, je continue à remplir le lave-vaisselle, puis le mets en marche. Oglà observe chacun de mes mouvements avec une attention de faucon, les deux paumes posées sur son ventre, sans pour autant dire un mot ni tenter de partir. C'est la première fois qu'elle accepte de passer plus de temps que nécessaire avec moi. D'habitude, elle est prête à me laisser derrière elle pour s'occuper de ses affaires.

Je m'appuie contre le comptoir, les bras croisés sur ma poitrine.

— Si vous avez quelque chose à dire, allez-y, dites-le et épargnez-nous le suspense. Si c'est à propos de Winter et de comment Adrian a l'intention de la garder enfermée...

— Merci.

Si ma mâchoire pouvait toucher le sol, elle le ferait à cet instant.

— Qu'est-ce que vous venez de dire ? Je crois que j'entends des choses.

— Merci d'avoir ramené le patron. Vous êtes la seule qui aurait pu faire quelque chose comme ça.

Je déglutis pour ne pas m'étouffer avec ma propre salive, puis je me racle la gorge.

— Je... J'ai fait ce que n'importe quelle femme aurait fait pour son mari.

— Non, vous êtes allée au-delà. (Elle marque une pause.) Au début, je pensais que vous étiez un mauvais choix pour lui.

Je plisse les yeux.

— Vous préféreriez Kristina, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Waouh. Votre honnêteté est mordante.

— Elle était le choix le plus logique alors que vous étiez... peu intéressée. J'ai naturellement pensé qu'il avait commis une grave erreur. Cependant, au fil des ans, j'ai réalisé que vous étiez peut-être la plus appropriée pour lui.

— Pourquoi ?

— Parce que vous l'acceptez tel qu'il est. Même ses parents ne l'ont pas fait.

Mon intérêt est piqué, si bien que je me redresse un peu.

— Vous travailliez déjà ici du vivant de ses parents, n'est-ce pas ?

— Oui.

— De sa belle-mère ?

— Oui.

— Quel genre de relation avait-il avec elle ?

— La même que celle que vous avez avec Jeremy, sans les chants et les danses.

— Il a raté quelque chose, dis-je en souriant, puis j'adoucis ma voix. Et sa relation avec sa mère ?

— Pas bonne. Elle l'a toujours utilisé contre son père.

— Et son père a permis ça ?

— Pas quand il était là, mais il ne pouvait pas l'arrêter quand il n'était pas là.

— Au moins, sa relation avec son père était bonne.

— Pas exactement. Le regretté Monsieur Volkov avait... beaucoup d'attentes envers le patron quand il n'était qu'un petit garçon.

— Je n'arrive pas à croire à quel point ses parents étaient cruels. Mais je suppose que c'est ce qui a fait de lui ce qu'il est aujourd'hui.

— Oui. Depuis la mort de sa mère, le patron est un adulte piégé dans un corps d'enfant, et il se fermait de plus en plus à mesure qu'il vieillissait.

Les rides autour de ses yeux s'adoucissent pour la première fois depuis que je l'ai rencontrée.

— Jusqu'à ce que vous fassiez irruption dans sa vie.

— M-Moi ?

— Il s'est démené pour vous. Avant votre arrivée, il ne prenait même pas de repas à heures régulières, même si Kolya et moi le harcelions à ce sujet. Puis il m'a demandé de préparer des repas et de les mettre dans des boîtes pour qu'il puisse vous les apporter. Après ça, il a au moins commencé à manger le soir. Et depuis qu'il vous a épousée, il prend le temps de prendre le petit déjeuner et le déjeuner avec vous également.

— Je n'en savais rien.

— Il y a beaucoup de choses que vous avez changées chez lui.

Je me rapproche, affamée d'en savoir plus.

— Comme quoi ?

— Les sentiments. Il s'était donné pour mission de les étouffer, mais vous les faites ressortir. Même si, à un moment, il n'éprouvait plus que de la colère.

— Eh bien, il m'a rendue folle aussi.

Ses lèvres forment ce qui ressemble à un sourire, mais cela ne va pas jusque-là.

— Je n'en doute pas.

— Merci, Oglá.

— De quoi ?

— D'être là pour cette famille. Pour lui.

— C'est moi qui suis censée vous remercier de lui avoir sauvé la vie, même s'il y a un prix à payer.

— Un prix à payer ?

— Sergei et Lazlo ne laisseront pas passer ça. Vous le savez sûrement.

Je le sais. C'est pourquoi je dois agir avant qu'ils ne le fassent. L'attaque est la meilleure défense.

Obtenir l'adhésion d'Adrian va être la partie la plus difficile de ce plan, cependant. Mais là encore, j'ai mes charmes de femme à utiliser. Il baisse légèrement la garde quand il est en

moi ou après qu'il m'a baisée, et je n'ai pas peur d'utiliser cela à mon avantage.



## LIA

Quelques jours plus tard, j'insiste pour emmener Winter voir le Dr. Taylor. Bien sûr, le tyran, Adrian, n'aime pas l'idée et craint même que ma sécurité soit compromise, surtout si quelqu'un se rend compte que j'ai un sosie.

J'ai donc fait en sorte que Winter et moi nous habillions différemment. Je l'ai même aidée à décolorer ses cheveux pour obtenir un blond brillant. C'est étrange comme la couleur des cheveux peut changer une personne. Quand je suis à côté d'elle et que nous nous regardons dans le miroir, il y a beaucoup moins de ressemblance entre nous.

En fait, je suis un peu plus petite que Winter, avec des cheveux noirs qui encadrent doucement mon visage. Le bleu de mes yeux ressort d'une manière pétillante, presque pudique. Je n'ai jamais eu un regard perçant, ni même un éclat convaincant. Winter, en revanche, porte une queue-de-cheval qui fait ressortir ses pommettes, que j'ai passé du temps à mettre en valeur avec du maquillage. Ses yeux sont également d'un bleu rageur, mais jusqu'à présent, tout cela semblait être caché sous la surface.

Je suis presque sûre qu'elle refoule quelque chose à l'intérieur. Je peux le deviner à ses regards distants et à la façon dont elle s'évade dans son esprit parfois. S'il y a quelqu'un qui comprend ce que cela signifie d'être perdu, c'est bien moi. Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour m'assurer qu'elle ne fasse pas une crise comme moi en haut de cette falaise.

Je lie mon bras au sien et lui souris dans le miroir.

— Prête ?

— Pour aller dehors, oui. Pour voir le psy ? Je ne sais pas.

— Je ne te forcerai pas si tu n'es pas prête. Si tu ne fais pas ce pas toi-même, personne ne pourra le faire à ta place. Mais

je veux être là pour toi, si tu l'acceptes.

Elle touche le col de son manteau – mon manteau. Je note mentalement de l'emmener acheter ses propres vêtements pour qu'elle ne soit pas obligée de porter les miens.

— Tu n'as pas à faire ça, Lia. Je suis reconnaissante d'être juste... traitée comme si j'étais normale.

— Tu es normale. Si quelqu'un te dit le contraire, je ne le laisserai pas s'en tirer.

Elle sourit un peu, puis acquiesce.

— OK. Je suis prête.

Nous sortons de la chambre de Winter dans la résidence protégée. Une fois en bas, elle s'écarte d'un bond, le corps tendu. La raison de sa réaction se trouve à la sortie.

Indifférent à ce qui l'entoure, Yan tire une bouffée de cigarette d'une main et vérifie le chargeur de son arme de l'autre. La lumière du jour se glisse par la porte entrouverte et projette une ombre dure sur son visage. Yan est peut-être beau, mais il peut avoir l'air effrayant quand il est sérieux. Surtout pour ceux qui ne le connaissent pas.

Je tapote la main de Winter pour l'apaiser. D'habitude, elle a peur d'Adrian et de tous ses hommes, mais elle a toujours cette envie de se cacher dès que Yan est en vue. Attends... il s'est passé quelque chose entre eux dans mon dos ? Il n'aurait pas pu la blesser, n'est-ce pas ?

Non. Mon ami ne ferait pas cela.

Au moment où je me racle la gorge, Yan lève la tête. Mais au lieu de cacher son arme, il fait mine d'appuyer sur le chargeur pour le mettre en place, son attention fixée sur Winter. Elle frissonne ostensiblement, la bouche entrouverte.

Une fois que nous sommes près de la porte d'entrée, je montre la voiture, dont Boris est au volant.

— Passe devant.

Elle trébuche sur ses propres pieds, occupée à dévisager Yan et son arme en se dépêchant de sortir. Quand elle le dépasse, il

souffle un nuage de fumée sur son visage, qui devient instantanément rouge. Elle ne s'arrête pourtant pas avant d'être à côté de la voiture.

Dès qu'elle est trop loin pour nous entendre, j'attrape Yan par la manche de sa veste.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

Il sourit.

— Je lui fais peur pour qu'elle ne tente rien de bizarre.

— Elle ne fera rien.

— Tu n'en sais rien.

— Tu ressembles à Adrian, là.

— Hé ! Je suis plus jeune, je ne peux pas parler comme lui. En plus, il n'a pas tout à fait tort. Elle semble ailleurs.

— Parce qu'elle est effrayée et sans domicile. N'importe qui le serait dans sa situation. Arrête d'empirer les choses.

— Nous verrons bien.

— Je suis sérieuse, Yan.

— Je suis sérieux aussi. Si elle représente une quelconque menace, je lui tire une balle entre les deux yeux. (Il esquisse un signe de tête vers l'extérieur.) Il est temps d'y aller.

Je secoue la tête tandis que nous quittons la planque. Winter s'agite près de la voiture, se demandant probablement si elle veut être dans le même véhicule que Boris. Cependant, en voyant Yan, elle ouvre la porte avec des doigts tremblants et se glisse à l'intérieur.

Yan penche la tête pour la regarder, et je claque des doigts devant son visage.

— Arrête ça.

Il hausse une épaule et s'installe sur le siège passager. Je suis sur le point de rejoindre Winter quand une petite voix m'appelle :

— Maman !

Je m'accroupis alors que Jeremy se jette sur moi pour un câlin. Le nez contre son cuir chevelu, je respire son odeur de guimauve.

— Tu vas me manquer, mon ange.

— C'est bon, maman. Je vais jouer avec papa.

— Je n'en doute pas.

Je me redresse et jette un coup d'œil à Adrian, qui se tient derrière lui. Un air renfrogné est gravé sur ses beaux traits et ses épaules sont tendues. Si cela ne tenait qu'à lui, il m'aurait enchaînée au lit ou, du moins, serait venu avec moi. Mais en raison de tout ce qui s'est passé au sein de la Bratva, il est surveillé de près et recevra la visite des dirigeants de la confrérie aujourd'hui.

Mais il a aussi dit qu'il jouerait avec Jeremy pendant que je serais dehors avec Winter.

Après avoir caressé les cheveux de Jeremy, je fais un pas vers Adrian et pose une main sur sa poitrine.

— Tout ira bien.

Il émet un vague son, mais ne pipe mot.

— Adrian... je t'ai dit que je n'aimais pas ton traitement silencieux.

— Ce n'est pas un traitement silencieux. Je ne veux juste pas que tu sois dehors et en danger.

— Je ne serai pas en danger. As-tu si peu confiance en Boris et Yan ?

— Depuis qu'ils sont allés contre mes ordres, oui. C'est pour cette raison que j'envoie Fedor et deux autres dans une voiture séparée.

— Je ne suis même pas surprise.

— Tu n'avais pas à l'être.

J'effleure ses lèvres en faisant attention à ne pas rouvrir la coupure au coin de sa bouche, mais Adrian enroule son bras

autour de ma taille et mordille ma lèvre inférieure jusqu'à ce que je les ouvre avec un gémissement.

Le temps qu'il me relâche, j'ai la tête qui tourne. La bouche d'Adrian trouve mon oreille, et il murmure :

— Sois sage.

Je me mords la lèvre inférieure.

— J'ai droit à une récompense pour ça ?

— Ça dépend d'à quel point tu seras sage, dit-il de sa voix sombre et dominante.

Quand Jeremy tire sur mon manteau, Adrian me relâche à contrecœur. Après avoir embrassé mon fils une dernière fois, je m'installe sur le siège arrière, à côté de Winter. Elle est collée contre la portière, son attention rivée sur Yan, qui a son arme sur ses genoux. Je le pousse, et il fait semblant de ne pas le remarquer. Je ne pensais pas que je dirais un jour cela de mon ami, mais il peut être un gros connard.

Pendant le trajet, j'essaie de distraire Winter des deux hommes à l'avant et de la voiture qui nous suit. Au début, elle semble trop effrayée pour écouter, mais au bout d'un moment, elle commence à parler aussi.

Au détour d'un virage, quelque chose s'accroche à ma vision périphérique. Je regarde par la vitre, parce que je jure avoir vu un homme avec des vêtements en cuir noir, une casquette de baseball noire et un masque, sur une moto, en train de fixer notre voiture, malgré les vitres teintées.

Je tends le cou pour scruter la foule et les voitures, mais il n'y a aucune trace de lui.

C'était mon imagination, non ? Sinon, je pense que je viens de voir Luca.

Nous sommes à une fête. Enfin, pas exactement, mais c'est quelque chose qui y ressemble. Sergei organise un banquet pour célébrer l'unification de la Bratva avec la famille Luciano.

*Ma* famille. Je n'arrive toujours pas à me faire à cette idée, mais je suppose que c'est trop tôt.

Cela fait une semaine que j'ai failli perdre Adrian. Une semaine depuis que j'ai rencontré mon père pour la première fois et que je lui ai demandé de m'aider.

Mon mari, qui pose actuellement une main ferme sur le bas de mon dos, porte un smoking qui pourrait bien me rendre encore plus amoureuse de lui. Il a l'air si délectable en tenue de soirée, comme s'il était né pour se pavaner ainsi. Ajoutez à cela ses traits acérés et son aura intouchable, et on obtient un spectacle à couper le souffle.

Je porte une robe en satin qui descend jusqu'aux genoux, avec un décolleté assez profond qui révèle la naissance de ma poitrine. Sa couleur bleu foncé s'accorde avec mon teint et me donne un air élégant. Quand je m'habillais, Adrian n'arrêtait pas de regarder le décolleté en exigeant que je me change. Mais nous étions déjà en retard, alors j'ai mis une écharpe, que j'ai enlevée une fois dans la voiture.

C'est une des raisons de son humeur maussade, mais la raison principale est que j'ai insisté pour venir à cette fête. Il était contre, persuadé que Sergei sera encore plus en colère s'il me voit et que Lazlo ne me laissera pas tranquille. Bien que ce soit vrai, j'en ai assez de me cacher comme une poupée de porcelaine.

Si j'ai appris quelque chose de la perte temporaire de mon identité et de tout ce qui a suivi, c'est que je ne peux pas continuer à rester spectatrice de ma propre vie. Je dois agir, même si je finis par avoir tort. Au moins, j'aurai essayé, je ne

serai pas restée assise à attendre que quelqu'un d'autre prenne les décisions à ma place.

De plus, on est deux dans un mariage. Je dois me tenir aux côtés d'Adrian et l'aider comme Rai le fait avec son mari, Kyle.

Et si Adrian avait toujours le dernier mot avant, cela n'arrivera plus, et je l'ai prouvé en insistant pour venir ici. J'ai dû payer pour cela : il a fait rougir mon cul avec sa ceinture hier soir, au point que je peux à peine m'asseoir aujourd'hui, mais cela valait le coup.

Nous nous arrêtons devant le salon où Sergei est assis avec Igor et Mikhail. Il laisse Adrian embrasser sa main, mais quand c'est mon tour, il la retire et me dévisage.

— Eh bien, ne serait-ce pas la raison pour laquelle Adrian perd tout bon sens ?

Adrian contracte la mâchoire.

— *Pakhan*. Je t'ai dit...

Il lève une main, faisant taire mon mari, et me fixe d'un regard dur.

— As-tu une explication sur ton implication dans cette histoire, Lia ? Des excuses ?

Je prends une profonde inspiration.

— J'étais une victime, et je ne m'excuserai pas pour ça. Adrian a fait ce qu'il avait à faire.

— Est-ce que tu me réponds ?

— Je ne fais que répondre à votre question. (Je carre les épaules, même si ma main tremble autour de ma pochette.) Nous avons prêté serment, *Pakhan*, de prendre soin l'un de l'autre et de nous protéger, et ces serments sont aussi précieux pour moi que les codes d'honneur de la confrérie. Je ne vous demande pas de m'aimer, car je sais que c'est impossible, mais essayez de comprendre notre situation.

Il me regarde de près, comme s'il se demandait s'il devait me punir pour mon insolence. Adrian resserre sa prise sur ma

taille jusqu'à ce que ça fasse mal. Je ne sais pas si c'est en prévision des prochains mots de Sergei ou à cause de la façon dont j'ai parlé. Peut-être les deux.

Quelques secondes passent avant que Sergei ne me fasse signe de partir. J'acquiesce, le félicitant pour l'accord avec les Luciano, et me retire.

Au début, Adrian ne me lâche pas. Puis il me murmure à l'oreille :

— Reste près de moi et ne cause pas de problèmes.

— Toi aussi, je murmure en retour en me mettant sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

Son expression se radoucit un peu, car il est décontenancé. Depuis qu'il s'est donné pour mission de garder ses distances avec moi devant sa précieuse Bratva, j'ai fait de même et je n'ai jamais montré de signes d'affection auparavant.

C'est différent, désormais. Désormais, je veux que le monde sache qu'il m'appartient autant que je lui appartiens.

Je me libère de son emprise et retourne à la fête. L'endroit bourdonne avec autant d'invités en tenue de soirée. On joue une douce musique de piano, un peu noyée dans les bavardages constants. Comme pour les autres rassemblements de Sergei, celui-ci est fortement surveillé et dispose d'un bar ouvert ainsi que de tables éparpillées où les invités peuvent s'asseoir et discuter.

J'avais l'habitude de détester farouchement ces événements. En partie parce qu'Adrian m'y traitait comme une étrangère, et en partie parce que j'avais toujours l'impression d'être un imposteur. D'avoir pris l'homme d'une autre femme.

Mais je pense que je suis capable de m'élever au-dessus de cela, maintenant. Aussi tordu que cela puisse être, je crois qu'Adrian et moi étions toujours destinés à être ensemble. Il n'aurait pas été aussi compatible avec Kristina. Tout comme je ne le serais pas avec un autre homme.

Je suis sur le point de prendre quelque chose à boire quand Rai me fait signe de l'autre côté de la salle. Je lui fais signe en retour, la rejoignant, elle et son mari, à mi-chemin. Elle berce



son ventre qui grossit tandis que Kyle lui tient le bras pour l'aider à garder l'équilibre.

Il est grand et musclé dans le genre maigre. Il a des cheveux bruns et des yeux cobalt profonds qui semblent parfois sans fond, comme s'il n'y avait aucune émotion derrière. Autrefois, il me faisait peur, car même s'il a une personnalité extravertie, j'ai toujours eu l'impression qu'il l'utilisait comme une façade pour cacher son côté le plus sombre et le plus tordu.

Un côté que Rai a embrassé sans essayer de le changer.

— Doucement, princesse, gronde Kyle d'un air aimable. Tu ne peux pas continuer à marcher à la vitesse à laquelle tu es habituée.

— La faute à qui si je suis gonflée ? dit-elle en le poussant.

— La mienne ?

— Exactement. Alors, arrête de m'embêter.

Ses yeux brillent d'espièglerie lorsqu'il répond :

— Non.

Elle lui lance un regard meurtrier mais taquin, puis secoue la tête.

— Tu es fou.

— De toi ? Putain, oui, je le suis, princesse.

Il la fixe avec un regard mystérieux qu'elle comprend visiblement, car le rouge lui monte aux joues.

Waouh. C'est la première fois que je la vois rougir. Je pensais qu'elle était plus forte que tout le monde et incapable de ressentir de la gêne ou quelque chose de similaire. On dirait qu'elle ne se sent comme cela qu'avec son mari. Elle a l'air incroyablement féminine à cet instant, contrairement à la Rai dure et insensible à laquelle je suis habituée.

Elle s'éclaircit la gorge et donne un coup de coude à Kyle.

— J'ai soif.

— Je reviens tout de suite. (Il lui fait un clin d'œil, puis me fait un signe de tête.) Mme Volkov.

Dès qu'il disparaît, Rai prend mes mains dans les siennes.

— Comment vas-tu ? Tu vas bien ?

— C'est plutôt qui suis censée te demander ça. À combien de mois en es-tu ?

— Deuxième trimestre, et ça me tue, je te jure. (Elle sourit.) Kyle rend tout ça plus tolérable.

— Je suis contente que tu l'aies à tes côtés.

— Moi aussi. Je n'aurais pas été capable de le faire sans lui. Est-ce qu'Adrian t'a aidée pendant ta grossesse ?

— Formidablement bien. Il s'est occupé de tout.

— Il semble indifférent, mais je commence à penser que ce n'était qu'une façade. Personne n'aurait imaginé qu'il irait à l'encontre de mon grand-oncle pour toi, mais il a refusé de divorcer, même si ça pouvait lui sauver la vie.

J'en demeure bouche bée.

— Il a fait ça ?

— Ouais. Tout le monde l'a traité d'idiot, y compris Kirill, qui est son allié. Moi, par contre ? J'étais impressionnée. Même Sergei l'est.

— Sergei ?

— Oui.

— Le même Sergei qui semble vouloir ma tête ?

— C'est de la comédie. S'il y a quelque chose que mon grand-oncle apprécie plus que la fraternité, c'est la loyauté. Adrian a fait preuve de loyauté envers toi et était prêt à payer ses actes de sa vie, ce que Sergei n'oubliera pas. Donne-lui du temps, et il reviendra.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre. (Elle marque une pause.) Maintenant, dis-moi, comment je fais pour ne plus avoir envie de faire pipi tout le temps ?

Je ris alors qu'elle entrelace nos bras. J'ai toujours aimé la compagnie de Rai et je sens qu'elle est l'alliée dont j'ai le plus

besoin dans la confrérie.

Après avoir parlé de sa grossesse pendant un certain temps et lui avoir donné des conseils datant de l'époque où j'étais enceinte de Jeremy, je me racle la gorge.

— Je peux te demander quelque chose de personnel, Rai ?

— Je suis intéressée de voir ce que tu penses être personnel. Vas-y.

— Je sais que votre mariage, à Kyle et toi, a été arrangé, mais il semble que vous ayez toujours été égaux dans votre relation. C'est à cause de ta personnalité ? Ou as-tu fait quelque chose pour en arriver là ?

Elle me regarde comme si elle venait juste de comprendre quelque chose.

— Je sais de quoi il s'agit.

— Tu... Ah bon ?

— Tu veux être l'égale d'Adrian.

— Suis-je si transparente ?

— En quelque sorte. Mais Kyle et moi, ça remonte à loin, donc la dynamique est différente depuis le début et ne peut pas être comparée à celle entre toi et Adrian.

— C'est toujours lui qui prend les décisions, et il est tellement fermé à ce sujet que ça fait mal parfois, dis-je, le menton tremblant. Je sais qu'il se soucie de nous, il le prouve par ses actes, mais dès que je demande quelque chose qui va à l'encontre de son programme, c'est comme si j'avais affaire à un homme complètement différent.

— C'est parce qu'il est habitué à ce que ses ordres soient suivis et qu'il réagit mal lorsque ce n'est pas le cas. C'est un homme de pouvoir, il l'a toujours été depuis que je le connais.

— Ça veut dire que je dois me taire ?

— Bien sûr que non ! (Elle fronce les sourcils, comme si ce que je venais de dire était un blasphème.) Mais tu pourrais utiliser des méthodes non conventionnelles.

— Comme... le séduire ?

Elle sourit.

— Ça pourrait marcher aussi. Mais pense à la raison pour laquelle Adrian est si épris de toi.

— Il est épris de moi ?

— Évidemment.

— Pour quelle raison ?

— Ta douceur, Lia. Ta finesse, ton élégance. Il te regarde parfois comme s'il voulait poignarder l'air pour t'avoir donné froid.

Des flammes explosent sur mes joues.

— Non, c'est faux.

— Au contraire. Au début, je ne m'en rendais pas bien compte, mais depuis que j'ai commencé à l'observer de près, c'est tellement évident.

— Vraiment ?

— Absolument. Donc, tu n'as pas besoin de recourir à une quelconque méthode pour le conquérir. Sois juste toi-même, dit-elle en me frottant le bras. Je t'ai dit combien j'étais fière de toi pour t'être exprimée dernièrement ?

— Merci.

— Si Kirill ou Damien te causent des problèmes, je les poignarderai pour toi.

— Je suis sûre qu'Adrian te devancerait.

— Sans aucun doute ! Aussi, je suis désolée pour Vlad. Il n'a que les intérêts de la confrérie à l'esprit, mais il peut être une telle tête de mule, parfois.

Oui, je ne nie pas. Et la seule raison pour laquelle Rai s'excuserait pour lui est qu'il est son protecteur et allié de toujours. Maintenant que je sais qu'il traque Adrian dans le but de l'éliminer, je ne lui ferai plus jamais confiance.

L'ennemi de mon mari est mon ennemi.

Je passe encore un peu de temps avec Rai, mais très vite, Kyle vient la chercher pour la faire s'asseoir. Je les salue en me dirigeant vers le buffet pour manger. Aussi, j'adresse un signe de tête à certains membres de la famille Luciano, comme la femme de Lazlo, Sofia, et deux de ses frères. Je ne sais pas s'il leur a parlé de moi, mais ils ne montrent pas de réaction particulière.

Je me retrouve à chercher l'homme lui-même ; je ne l'ai pas vu depuis qu'Adrian et moi sommes arrivés ici. Il ne manquerait pas cette réunion puisqu'elle est en son honneur. Même si cela fait une semaine, je ne me suis toujours pas habituée au fait que mon père est un Don. Que c'est une sorte de version tordue de Vito Corleone dans *Le Parrain*.

Adrian était furieux quand il a appris que j'avais promis d'avoir une relation père-fille avec Lazlo pour le sauver. Mais cela devait arriver tôt ou tard. Aucun secret ne peut être enterré à jamais, et cela inclut mes liens avec la famille Luciano.

Même si que je n'ai aucune idée de la façon dont on gère de tels liens. Si Adrian n'avait pas désapprouvé toutes mes actions depuis que j'ai quitté la Russie, c'est lui qui m'aurait aidée à y réfléchir.

— *Carina*.

J'avale mon morceau de homard en entendant Lazlo et me retourne pour lui faire face. Il me sourit, les rides autour de ses yeux témoignant des nombreuses années qu'il a passées sur terre, probablement à gâcher la vie de personnes comme mon propre mari.

Mon père prend ma main et en embrasse le dos avec une affection évidente qui fait naître un sourire sur mes lèvres.

— Salut, dis-je. Comment vas-tu ?

— Pas bien. J'apprends que j'ai une fille et pourtant, elle ne semble pas vouloir me parler.

— Ce n'est pas vrai. C'est juste que... (Je baisse la voix, me rapprochant de lui pour que personne d'autre ne nous

entende.) Sergei ne sait pas pour toi et moi, et s'il le découvre, il ne pardonnera pas à Adrian.

Il émet un son désapprobateur.

— On est donc deux.

— Tu as promis de ne pas lui faire de reproches à ce sujet.

— Bien sûr que je lui en ferai. Il répondra de ses actes.

— Mais tu as promis.

— Ça n'a rien à voir avec ma promesse. J'ai besoin qu'il m'explique pourquoi il a épousé ma fille.

— Je pensais que tu voulais une relation avec moi.

— C'est le cas, et c'est pourquoi je me montre patient et n'ai encore rien fait.

Il prend ma main dans la sienne et la tapote, la cicatrice sur son visage n'étant pas aussi hideuse que je le pensais, même sous tant de lumière.

— Mais plus pour longtemps, *carina*. Tu es une Luciano, et tu dois rencontrer ta famille.

— Et si je ne suis pas prête ?

— Ce sont tes mots ou ceux d'Adrian ?

— Les miens.

— Alors, j'attendrai que tu le sois. Et si Adrian se met en travers de mon chemin, je ne resterai pas immobile.

— Tu vas vraiment attendre ?

— J'ai attendu tout ce temps pour un enfant de mon propre sang. Tu crois que je ne peux pas attendre encore un peu ?

Je souris, sincèrement cette fois.

— Merci.

— Non, merci d'exister, *carina*. Tu as fait en sorte que la vie d'un vieil homme comme moi vaille la peine. Maintenant, viens, laisse-moi te présenter à ta famille.

— Mais je croyais que tu allais attendre.

— C'est le cas. Qu'est-ce que la rencontre avec ta famille a à voir avec ça ?

Lazlo me fait avancer et me présente à sa femme, à ses frères et même à leurs femmes comme l'épouse d'Adrian. *Pour l'instant*, comme il l'a chuchoté à mon oreille. Contrairement à ce que j'imaginai, ce n'est pas gênant, et ils ne semblent pas malintentionnés. Ils sont plus curieux qu'autre chose.

Nicolo, le frère de Lazlo et le sous-chef des Luciano, m'observe attentivement pendant que je parle de la météo et que je fais la causette. Est-il déjà au courant ?

Lazlo ne me quitte que lorsque Sergei l'appelle. Je m'attends à ce qu'ils montent à l'étage pour leur réunion habituelle, mais ils ne le font pas. Peu après, Adrian apparaît parmi les autres chefs de la confrérie et se dirige vers moi à grands pas.

Au début, je pense qu'il se dirige vers Kolya et Yan, qui ont surveillé dans l'ombre toute la nuit, mais il vient directement vers moi. Je lève les yeux vers lui quand il s'arrête devant moi. C'est l'une des rares fois où il fait attention à moi au milieu des rassemblements de la confrérie. D'habitude, nous entrons, et il m'ignore jusqu'à ce que nous devions partir.

*Est-ce qu'on rentre à la maison ?*

Bien que Jer et Winter me manquent, puisque nous passons la plupart de notre temps ensemble maintenant, nous ne pouvons pas partir. Sergei considérerait cela comme de l'insolence.

Adrian me fixe silencieusement alors que son regard noir fait des ravages en moi. Tout ce qu'il fait est sexuel. Que ce soit la façon dont il me regarde ou la façon dont il suit chacun de mes mouvements. Même sa voix a une gamme spéciale qu'il utilise seulement quand il me parle. Il n'a pas besoin de me toucher pour me faire plaisir. Le simple fait d'être là suffit.

Je m'attends à ce qu'il me pousse dehors, mais il me tend la main.

— Danse avec moi.

Je reste sans voix pendant une seconde, mon regard passant de sa main à son visage.

— Qu-Quoi ?

— Puis-je avoir cette danse, Mme Volkov ?

En jetant un coup d'œil à la piste, je réalise que le *Concerto pour violon* de Tchaïkovski est en train d'être joué. Quelques couples dansent, dont Rai et Kyle.

— Tu veux vraiment danser ? je chuchote discrètement.

— Pourquoi je te le demanderais, sinon ?

— Mais tout le monde est là.

— Exactement.

Il sourit en montrant sa main. Je la prends avec un énorme sourire sur le visage. J'ai toujours regardé tous ceux qui dansaient avec envie, en souhaitant qu'Adrian et moi soyons parmi eux, mais je n'ai jamais eu le courage de demander, même lorsque nous étions en bons termes.

Mon mari enroule un bras possessif autour de ma taille et je pose une paume sur son épaule musclée tandis que nous nous balançons lentement sur la musique.

— Je ne savais pas que tu dansais, Adrian.

— Je ne danse pas.

— Tu es en train de le faire, là.

— Parce que tu es magnifique.

— Tu danses parce que je suis belle ?

— C'est une raison parfaitement valable.

— C'est vraiment l'unique raison ?

— Non. Je dois faire en sorte qu'aucun connard ne te regarde.

— Tu n'as jamais fait ça avant.

— Je pensais que je te protégeais avant, mais tant pis. Si tu dois être sous le feu des projecteurs, je serai à tes côtés à chaque étape du chemin.



— Et... tu n'essaieras pas de me cacher à nouveau ?

— Crois-moi, je le ferais si je le pouvais. Si ça ne tenait qu'à moi, je t'aurais adorée loin des regards, là où tu es en sécurité, mais tu ne te contentes plus de ça, et je ne te conduirai plus jamais au bord d'une falaise, Lenchka.

Les larmes s'accumulent dans mes yeux. Je le serre dans mes bras en posant ma tête contre sa poitrine. Parce que je sais, je sais juste que quelque chose de différent vient de s'épanouir entre nous.

La confiance.

## ADRIAN

Bien que j'aie planifié cela toute la nuit, l'exécuter est compliqué. J'ai peut-être échappé *de justesse* à la colère de Sergei l'autre fois, mais là, c'est complètement différent. Il n'est pas le seul à être impliqué.

Il y a aussi Lazlo, et à en juger par la façon dont il a fait faire à Lia le tour des membres de sa famille, je ne doute pas qu'il annoncera bientôt au monde qu'elle est sa fille. La seule raison pour laquelle il se retient est qu'elle lui a probablement demandé de le faire. Cependant, Lazlo Luciano n'a jamais été un homme patient, surtout quand il s'agit de choses qu'il considère comme légitimes.

Il est connu pour être brutal et impitoyable dans sa manière de gérer les affaires familiales. Et rien que pour cela, je n'ai pas de temps à perdre. Donc, dès que nous avons fini de dîner, je me lève. Lia me fixe de ses grands yeux implorants. Elle est si belle que cela me fait physiquement mal, parfois.

Comme en ce moment.

J'ai passé tout le dîner à observer chacun de ses mouvements, le battement de ses longs cils, le remuement de ses lèvres quand elle parlait ou mangeait. J'ai même laissé Damien s'adresser à elle pour entendre le timbre de sa voix et l'étincelle nouvellement trouvée dans ses mots.

Ma Lenchka a évolué lentement mais sûrement, et je ne veux pas manquer une seule seconde de cette évolution. Est-ce une nouvelle forme d'obsession ? C'est possible. Je n'ai aucun doute sur le fait que, tout comme son tempérament, mon obsession pour elle ne cessera de croître à sa mesure.

Lia se lève gracieusement et glisse sa main autour de mon bras. D'habitude, elle ne me touchait pas en public – ni en privé, jusqu'à récemment – mais ma Lenchka est en train de changer. Il ne s'agit pas seulement de la façon dont elle est allée voir son père et a affronté cette partie de sa vie, ni de la

façon dont elle m'a tenu tête pour protéger mes hommes et Winter. Elle s'est lentement intégrée dans les aspects criminels de ma vie, qu'elle avait en horreur. C'est comme si elle acceptait enfin son rôle d'épouse sans que je doive la forcer.

Au contraire, c'est elle qui l'a exigé.

— Qu'est-ce que tu fais ? murmure-t-elle en plaquant sa petite taille à mes côtés.

Le parfum des roses emplit mes narines, et je la respire, la gravant dans ma mémoire. Elle sera toujours ma rose solitaire, la rose résistante que je cueillais sur le bord de la route, encore et encore, même si ses épines me faisaient saigner.

C'est *ma* rose.

Ses épines ainsi que son parfum exotique sont à moi et à moi seul.

Après m'être imprégné de son parfum, je dis :

— Je dois parler à Sergei, Lenchka.

Elle secoue la tête, sa gorge délicate s'agite pour déglutir.

— Pas encore. Il va te tuer.

— As-tu si peu de foi en moi ? Hm. Il semble que je ne t'ai pas assez punie, dernièrement.

Ses joues prennent une profonde teinte cramoisie.

— Arrête ça. Et tu l'as fait la nuit dernière.

— Pas assez, apparemment, dis-je en caressant la main qui s'est enroulée autour de mon bras. Je vais m'en sortir.

— Je veux y aller avec toi.

— Non. Sergei ne réagit pas bien en ta présence.

— Rai m'a dit que c'était une comédie et qu'il appréciait ta loyauté envers moi.

Je lève un sourcil. On dirait que Rai aime vraiment Lia si elle a fait des efforts pour l'apaiser. Mais bon, elle ne se serait pas opposée à moi ni n'aurait risqué ma colère pour aider Lia à s'échapper si ce n'était pas le cas.

— Il apprécie ma loyauté, pas la tienne, Lenchka. Je ne veux pas que tu sois là quand il apprendra qui tu es.

Elle fait la moue.

— Parce que je suis une femme et que mon existence ne compte pas ?

— Parce que tu es ma femme et que je préférerais mourir mille fois plutôt que de te mettre en danger.

Je vois qu'elle n'est pas convaincue, mais elle n'insiste pas. Cependant, elle hésite avant de lâcher mon bras. Tout en attrapant ses joues entre mes mains, je tourne légèrement son visage et effleure sa tempe de mes lèvres. Je suis bien conscient que nous avons des spectateurs, comme tout à l'heure, lorsque nous dansions. Ils sont tous choqués de voir à quel point je suis proche de Lia ce soir, par rapport à tous les autres soirs. Damien et Kirill m'ont même posé des questions sur ce changement soudain.

C'est simple. J'en ai assez de traiter ma femme comme une étrangère alors qu'elle a toujours été la seule personne qui comptait dans une pièce remplie de gens.

La seule personne que je vois.

Je la libère à contrecœur et vais auprès de Sergei. Il m'a aussi observé, bien qu'il soit resté silencieux à ce sujet. Après m'être assuré que Lia est dans le champ de vision de Yan, je m'arrête à côté de notre Vor.

— Un mot, *Pakhan*.

— Pourquoi ?

— Ça va t'intéresser. (Je fixe Vladimir qui m'a épié toute la soirée, sans doute dans l'attente d'un faux pas de ma part.) Toi aussi.

Kirill se glisse à nos côtés à pas feutrés et réajuste ses lunettes.

— Et moi, alors ?

— Moi aussi, dit Damien avec moins de finesse. Pourquoi tout le monde me laisse de côté ?

— Pas aujourd’hui.

Je fais signe à Kirill de nous laisser. Il comprend heureusement le message et entraîne un Damien qui proteste. Vladimir et moi suivons Sergei dans son bureau tandis qu’Igor, Mikhail, et même Lazlo et ses hommes nous dévisagent.

En fait, l’attention de Lazlo est sur moi. Je l’ai ignoré autant que possible la semaine dernière, mais si je ne fais pas quelque chose, il fera les choses à sa façon. Mais je dois prendre soin des miens avant d’étendre ma protection aux étrangers.

Dès que nous sommes dans le bureau, Sergei s’assied dans le coin salon. Vladimir et moi le rejoignons.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demande le *Pakhan* en s’appuyant sur son poing. Je suppose que ça a quelque chose à voir avec cette femme dont tu avais dit qu’elle ne signifiait rien ?

— Oui. Il y a quelque chose sur elle que tu devrais savoir.

— Qu’est-ce que ça peut être, je t’en prie ?

— C’est la fille de Lazlo Luciano.

— *Quoi ?*

— C’est quoi, ce bordel ? crie Vladimir en même temps que Sergei.

Le Vor se redresse, mais ne relâche pas son poing.

— Est-ce une blague de mauvais goût, Volkov ?

— Non, *Pakhan*. En fait, elle est la raison pour laquelle Lazlo Luciano a exigé de ne travailler qu’avec moi. Je suis son gendre.

— Quelle est cette insolence ? dit Sergei d’une voix dure. Tu m’as pris pour un imbécile depuis le début ?

— Non.

— Alors, tu nies avoir su qui elle était avant de l’épouser ? demande Vladimir.

— Non. Je le savais depuis le début. Lazlo et Lia, par contre, ne l’ont découvert que récemment.

— Tu penses que je vais croire ça ? siffle Sergei.

— Je n'ai aucun intérêt à te mentir. Si c'était le cas, j'aurais gardé le secret.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Contrairement à ce que tu penses, je n'aime pas avoir de secrets pour toi, *Pakhan*.

— Tu n'en as pas l'air quand il s'agit de ta précieuse femme.

— J'ai fait ça pour la protéger de cette vie. Jusqu'à récemment, elle ne savait même pas à quel point elle était liée à notre monde.

Le silence règne dans le bureau, mais il n'est ni inconfortable ni étouffant. Vladimir est plongé dans ses pensées, probablement en train de réfléchir aux moyens de m'achever, tandis que Sergei continue de me jauger avant de reprendre la parole.

— Quand as-tu découvert son lien avec Lazlo ?

— Avant de l'épouser. J'avais l'intention de l'utiliser contre lui.

— Laisse-moi deviner : tu as changé d'avis ?

— Non. J'ai toujours l'intention d'utiliser Lazlo pour le bénéfice de la confrérie. Il a un don avec les cartels d'Amérique du Sud qui nous aidera à long terme. Ma loyauté va à la Bratva, pas à lui.

— Mais c'est ton beau-père.

— Cela fait de lui un allié, pas mon patron.

— Tuer Richard ne confirme pas ta théorie, grogne Vladimir.

— Je vous ai déjà expliqué pourquoi j'ai fait ça. Arrête de radoter comme une vieille femme, Vladimir.

Il me lance un regard noir.

— Et maintenant quoi ? Tu veux qu'on laisse passer ça aussi ?

— C'est ce que j'espérais, dis-je en croisant le regard de Sergei.

— *Pakhan*, l'interpelle Vladimir en serrant le poing, tu ne peux pas pardonner à ce bâtard son manque de respect deux fois de suite.

Sergei reste silencieux, mais ne rompt pas le contact visuel avec moi. Je sais parfaitement qu'il ne veut pas me perdre, et même si je n'ai pas révélé mon lien avec les Luciano pour ne pas impliquer Lia, Sergei et même ce connard de Vladimir ont conscience que cela serait bénéfique pour la confrérie. Surtout vu la façon dont Lazlo et son peuple peuvent se montrer fermés.

Cependant, Sergei est vieux jeu, et Vladimir est intraitable. Ils ne me laisseront pas tranquille, quelle que soit ma valeur, pour la simple raison qu'ils ne veulent pas créer un précédent. D'innombrables hommes ont été tués pour moins que cela et si je suis pardonné facilement, cela se reflétera sur le pouvoir de Sergei et les codes d'honneur de la confrérie.

Il semble que *Pakhan ait* besoin d'un encouragement, alors je lui dis :

— Tu n'as qu'à fermer les yeux, comme je ferme les yeux sur le fait que ta fille a détourné de l'argent de V Corp et s'est enfuie.

Sergei et Vladimir me fixent tous deux avec de grands yeux. La façon dont ils me sous-estiment est quelque peu insultante. Pensaient-ils vraiment que je ne comprendrais pas que la douce fille de Sergei, Anastasia, ne poursuit en fait pas ses études en Russie comme ils l'ont prétendu devant tout le monde ?

C'est moi qui ai enquêté sur l'affaire de détournement de fonds de V Corp. Cependant, alors que j'étais sur le point de révéler le coupable, Rai a trouvé un moyen de rendre les fonds avec l'aide de son grand-oncle et de Vladimir. Ils pensaient tous les trois pouvoir me tromper, mais ils ne doivent pas savoir comment fonctionne mon système.

Anastasia Sokolov était trop protégée, trop soumise, au point qu'elle ne regardait jamais les hommes dans les yeux, mais elle était intelligente. Pendant une année entière, lors de son stage chez V Corp, elle a réussi à envoyer de petites sommes d'argent sur un compte bancaire à l'étranger. Elle n'a pas seulement réussi à tromper son père, mais aussi Rai et Vladimir, qui se sont donné pour mission de la protéger encore plus qu'elle ne l'était déjà. Toujours est-il qu'elle n'a jamais réussi à me tromper.

Vladimir masque son choc.

— De quoi parles-tu, Volkov ?

— J'ai des preuves. Documentées.

Le visage de Sergei devient rouge.

— Tu me menaces ?

— Si je devais te menacer, je parcourrais le monde, trouverais Anastasia, puis je la mettrais à genoux devant la confrérie pour qu'elle expie ses péchés. La punition pour la trahison, c'est la mort, d'après tes mots, *Pakhan*.

Vladimir se lève, sort son arme et la pointe sur moi. Je ne bronche même pas.

— Me tuer ne fera qu'avancer les funérailles d'Anastasia. Mes hommes auront pour mission de la trouver et de s'assurer qu'elle disparaisse une fois pour toutes.

— Pas si je les tue tous.

— Qu'est-ce qui te fait penser que tous mes hommes sont ici, Vladimir ? Peut-être que quelques-uns sont sur la piste d'Anastasia au moment où nous parlons.

— Pourquoi maintenant ? demande Sergei. Pourquoi n'as-tu pas joué cette carte avant ?

— Parce que je peux l'utiliser à deux fins, à présent.

Et c'est ma dernière carte contre lui, Vladimir et Rai. Si les trois sont à mes côtés, les autres s'aligneront aussi. Igor suivra l'exemple de Sergei. Mikhail suit généralement le courant. Kirill et moi échangeons déjà des informations, et il est mon



allié, surtout avec le secret que je garde sur lui. Il ne reste que Damien, mais je trouverai bien un moyen de maîtriser ce cheval sauvage tôt ou tard.

— Il mérite la mort pour t’avoir menacé, dit Vladimir en appuyant son arme contre ma tempe. Laisse-moi le tuer, *Pakhan*.

— Je ne menace pas mon *Pakhan*. Je vous propose un marché. Si vous voulez que je trouve Anastasia tout en restant discret, je le ferai.

— Tu peux ? demande-t-il lentement.

— Oui. Tout ce que tu as à faire est de donner l’ordre.

Je vois le moment exact où Sergei décide que je vaud plus que ces règles stupides, que mon système et mon existence sont un des plus grands atouts de la confrérie. Je vois le moment exact où il me fait à nouveau confiance, même s’il ne l’admettra jamais à voix haute.

Il fait un geste de la main à Vladimir.

— Assieds-toi. Adrian est en train de parler.

Lorsque je quitte le bureau de Sergei et la présence vexante de Vladimir, un poids m’a été enlevé de la poitrine. Cela prendra du temps, mais chaque membre de la confrérie redeviendra une pièce sur mon échiquier. Ils continueront à faire partie de mon système, comme c’est le cas depuis le début.

Alors que je marche dans le hall, mes pieds s’arrêtent lorsque je perçois un mouvement dans ma vision périphérique. En un battement de cœur, je suis entouré par Lazlo, son sous-chef, Nicolo, et quelques-uns de leurs gardes.

Nicolo pointe son arme sur mon estomac. Tout le monde semble prendre plaisir à me tenir en joue, aujourd’hui.

Lazlo me dévisage.

— Un mot, Volkov.

J'ai un horrible pressentiment depuis qu'Adrian a disparu avec Sergei et Vladimir. Ils ne lui feraient pas de mal, hein ? D'après ce que Kolya m'a dit, c'est Vladimir qui a frappé Adrian et l'a renvoyé chez lui dans cet état. Devrais-je aller en parler à Rai puisqu'elle est proche de lui ?

*Non.* Adrian veut que je lui fasse confiance. De plus, ils ne lui feraient pas de mal avec tous ces invités présents. Du moins, c'est ce que je me dis.

Je m'assois à une table, bercée par un verre de champagne que Yan est allé chercher pour moi. Je me sens tellement mieux en sachant que lui et Kolya sont là.

— Eh bien, eh bien, si ce n'est pas la femme du moment.

Je lève les yeux pour trouver Kirill, qui me regarde avant que lui et Damien n'occupent nonchalamment les chaises en face de moi. Dans le passé, je me serais méfié d'eux. J'aurais été effrayée, même. Ce sont deux hommes grands et larges, et leur réputation n'est faite que de violence, de torture et de soif de sang. Mais après avoir vécu avec Adrian toutes ces années, je réalise qu'ils ne pourront jamais être aussi terrifiants que lui peut l'être parfois.

— La femme du moment ? je demande à Kirill.

— Le toujours si réservé Adrian était prêt à donner sa vie pour toi. Comment voudrais-tu que je t'appelle ?

— Que fait Adrian avec Sergei ? (Damien prend une gorgée du verre qu'il a apporté avec lui, rempli de ce que je suppose être de la vodka.) Y a-t-il quelque chose dont je devrais être informé ?

— Je... ne pense pas, dis-je en portant le verre de champagne à ma bouche.

Kirill ajuste ses lunettes en m'observant attentivement.

— Tu es étonnamment... *plus*.

— Plus ? je demande.

— Plus que tout ce qu'on s'imagine, même si je me doutais qu'Adrian jouait la comédie quand il s'agissait de toi.

— Ah bon ? s'étonne Damien en essuyant les gouttelettes de vodka sur sa lèvre supérieure.

— Bien sûr. Nous ne sommes pas tous des idiots.

— Qui traites-tu de putain d'idiot ? s'écrie Damien en serrant le poing. Tu veux aller dehors pour qu'on vérifie ça ?

— Tu ne devrais probablement pas le chercher, dis-je distraitement en regardant les escaliers, dans l'espoir de voir Adrian apparaître. Kirill n'a peut-être pas recours à la violence, mais il était une sorte de capitaine dans les forces spéciales, et j'ai entendu dire que c'était très important en Russie.

Le silence m'accueille. Je me retourne pour trouver les deux hommes en train de me fixer avec des expressions étranges.

— Quoi ? Ce n'est pas parce que je n'étais pas bavarde que je ne sais pas ces choses-là.

— Ajoute ça à ta liste de choses à savoir, Lia, lance Damien en souriant. Je peux toujours botter le cul de Kirill et le battre à plate couture.

— C'est ce que tu souhaiterais, répond Kirill en souriant également. Tu as entendu Lia. Ce n'est pas parce que je n'utilise pas la violence que je ne peux pas le faire. Je laisse simplement la force brute aux imbéciles comme toi.

— Qui traites-tu d'imbécile ?

Damien et Kirill continuent de se chamailler, mais mon attention se détache d'eux lorsque je remarque que quelque chose se passe autour de moi.

D'abord, Lazlo a quitté son cercle et s'est dirigé vers les toilettes. Son frère, Nicolo, a suivi peu après, mais dans une autre direction. Puis plusieurs gardes italiens ont quitté leurs positions et se sont dispersés. C'est peut-être mon côté

paranoïaque, mais Adrian m'a appris à reconnaître un schéma. Ils ne sont peut-être pas allés ensemble au même endroit, mais quelque chose est en train de se produire.

*Il répondra de ses actes.*

Les mots de mon père me font bondir sur mes pieds. Damien m'appelle, mais je ne l'entends pas, car j'accélère le pas dans les escaliers, ignorant la douleur causée par mes talons.

Le temps d'arriver en haut, je vois Lazlo, Nicolo et les autres forcer Adrian à entrer dans une des pièces. Je m'élanche et débarque à l'intérieur avant qu'ils ne puissent fermer la porte.

— Arrête ça, dis-je à Lazlo d'une voix ferme. Tu as promis.

— Lia, pars, m'ordonne Adrian d'un ton sévère.

— Non.

— On ne fait que discuter, affirme Lazlo.

— Alors, ça ne vous dérange pas si je me joins à vous. (Je ferme la porte d'un coup de pied.) Après tout, je suis au centre de tout ça.

— Pas toi, dit Lazlo en jetant un regard noir à Adrian. Ses mensonges.

— Il ne t'a pas menti.

— Il a seulement caché la vérité pour servir ses intérêts, intervient Nicolo. Et ses mensonges s'achèvent aujourd'hui.

Le second de mon père, Nicolo Luciano, a à peu près l'âge de mon mari, mais possède le regard d'un sage qui a vu l'avenir et ne l'a pas aimé. Et pour cette raison, il a remonté le temps afin de massacrer tous ceux qui pourraient contribuer à faire de ce futur une réalité.

Dans le passé, je me suis toujours méfié de lui, encore plus que je ne me méfiais de Lazlo. Parce que si mon père est le Don, tout le monde dans le monde criminel sait que son sous-chef, mon oncle, est le véritable cerveau derrière la sauvagerie sanglante des Luciano.

Rai m'a parlé une fois de ses chambres de torture secrètes, qui font reculer les ennemis de Nicolo de peur. Il est connu pour être sadique et carrément terrifiant envers ceux qu'il considère comme une menace pour sa famille. Et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour m'assurer que mon mari ne fasse pas partie de cette catégorie. Nicolo ne semblait pas me détester lorsque mon père m'a présentée à lui tout à l'heure, mais cela pourrait n'être qu'une façade.

— Nous parlerons une autre fois, Lazlo, déclare Adrian en se positionnant à mes côtés. Je dois ramener Lia à la maison.

— Non, dis-je en faisant un pas en avant. J'en ai marre de jouer un rôle secondaire dans ma propre vie, donc si vous devez discuter de quelque chose, faites-le maintenant.

Lazlo secoue la tête avec un sourire.

— Tu tiens ton entêtement de moi, on dirait.

— Super, alors tu sais que je ne laisserai pas tomber.

J'attrape la main d'Adrian, la serrant pour empêcher ma nervosité d'émerger.

— Je me fiche de ce que tu penses qu'il a fait de mal. Cet homme est mon mari et le père de mon fils, *ton petit-fils*, et si tu lui fais du mal, je ne t'adresserai plus jamais la parole, sans parler d'avoir une quelconque relation avec toi.

— Lia, dit Lazlo en se rapprochant. Il m'a menti et nous a séparés.

— Parce qu'il voulait me protéger de cette vie. Il m'a à peine amenée à ces rassemblements auparavant pour la même raison. C'est moi qui ai insisté pour faire partie de sa vie. Si ça ne tenait qu'à lui, il m'aurait gardée dans une cage dorée où personne ne pourrait m'atteindre, et encore moins me faire du mal.

Le Don regarde Adrian avec ce qui semble être un respect nouveau, et je souris intérieurement. Je savais que, peu importe à quel point il était en colère contre Adrian, il s'attacherait à son côté protecteur. J'ai deviné que c'était un trait qu'ils avaient en commun, et j'ai vu juste.

— Ça ne lui donne toujours pas le droit de t'enlever à moi.

— Je comprends, mais donne-lui du temps, tu t'en remettras.

— Non.

— S'il te plaît, pour moi ?

Il grogne. Je peux voir que sa détermination est en train de faiblir, alors j'abats ma dernière carte. Je resserre mon emprise sur la main d'Adrian en murmurant :

— S'il te plaît... papa.

Les yeux de mon père s'écarquillent. Il reste silencieux pendant une seconde avant de souffler :

— Quoi... Comment viens-tu de m'appeler ?

— Si tu veux que je le redise, donne-moi ta parole que tu laisseras Adrian partir.

— Tu es étonnamment manipulatrice, *carina*.

*J'ai appris du meilleur.* Je fixe Adrian avec un sourire, et il me retourne une expression vide. Qu'est-ce que cela veut dire ? Est-il en colère contre moi ?

— Bien.

Lazlo se rapproche encore plus. Mon regard glisse à nouveau vers lui, mes espoirs s'envolent.

— Donne-moi ta parole.

— Je te donne ma parole que je ne ferai pas de mal à Adrian.

— Merci.

— Maintenant, répète ce que tu as dit plus tôt, *carina*.

Je lâche la main d'Adrian et enlace Lazlo pendant une brève seconde. Puis je me retire.

— Merci, papa.

Il m'étudie à nouveau, visiblement décontenancé, avant de s'éclaircir la gorge.

— Nous nous reverrons, Volkov.

Sur ce, il sort de la pièce, suivi par mon oncle, qui lance un regard perçant à Adrian, ainsi que le reste de leurs gardes. Dès que la porte se referme derrière eux, je m'affale contre le mur pour reprendre mon souffle.

— Mon Dieu. Ce n'est pas passé loin. J'aurais dû me rendre compte que Nicolo savait tout.

Mon cœur bat si fort, comme si je venais de terminer une séance d'entraînement. Je savais que ce genre d'épreuve était effrayante, mais je ne pensais pas que ce serait carrément terrifiant.

— Pourquoi as-tu fait ça ?

Je lève la tête à la question d'Adrian. Il me dévisage, une main dans sa poche, avec la même expression que tout à l'heure.

Je me redresse, les sourcils froncés.

— Comment ça « pourquoi » ? Pour toi.

— Qui t'a dit de l'appeler *papa* pour moi ? Maintenant, il ne te quittera plus des yeux.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je veux m'éloigner de lui ? Il se trouve que je l'aime bien et que je souhaite avoir une relation avec lui. Qu'est-ce qu'il y a de mal à ça ?

— Je ne sais pas. Voyons voir. Le fait qu'il soit un putain de Don, que sa vie soit constamment menacée par les Rozetti et qu'il sache se faire des ennemis ?

— Tu es hypocrite, là, parce que nous savons tous les deux que ta vie est tout le temps menacée aussi et pourtant, je suis toujours avec toi, n'est-ce pas ?

— Je ne te mets pas en danger.

— Oh, tu veux vraiment qu'on reparle de l'attaque qu'on a subie alors que je venais à peine de donner naissance à Jeremy ? Ou l'autre fois, à la réunion de Rai ?

— Je t'ai protégée.

— Après m'avoir forcée à vivre cette vie-là.

— Alors, c'est ça, ton problème ? Le fait que je t'aie *forcée* ?

— Non. Enfin, oui. Mais c'est plutôt que tu le fasses encore maintenant. Tu ne me respectes pas assez ou ne me fais pas assez confiance pour me laisser prendre mes propres décisions.

— Il ne s'agit pas de respect ou de confiance. Il s'agit de ta putain de sécurité, Lia. Je peux débattre de tout, sauf de ça.

— Mais tu ne le fais pas ! Tu traces juste la route et tu t'attends à ce que je te suive.

— Tu n'avais pas de problème avec ça, avant.

— Bien sûr que si. Pourquoi crois-tu que j'ai sauté de cette putain de falaise ? (J'inspire profondément pour ne pas m'effondrer.) Ce n'est pas parce que je n'ai pas parlé que j'allais bien. J'ai été blessée d'innombrables fois, et profondément. Je ne vais pas continuer à tout garder à l'intérieur et à laisser les choses s'envenimer, puis me dévorer vivante. Je ne suis plus cette Lia, Adrian.

Il reste silencieux pendant une seconde avant que sa voix calme ne remplisse l'air.

— Je vois ça.

— Donne-moi quelque chose, alors.

— Je ne te laisserai pas te mettre en danger sans rien dire, Lia.

— Ce n'était pas le sens de ma phrase.

Je repousse le mur et pose une main sur sa poitrine.

— J'en ai marre de me contenter de miettes. J'ai besoin de plus de toi.

— Tu m'as, Lenchka. Tout entier.

— Pas là où ça compte.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'ai peut-être tes soins et ta protection, mais je n'ai pas ton cœur.



— Tu l’as.

— Si c’était le cas, tu m’aurais donné plus de libertés. Mais il y a toujours cette prison autour de toi, dont je n’ai pas la clé. Je sais que c’est à cause de ton enfance, je sais que tu penses que je partirai si tu ouvres la porte, mais tu dois me donner la clé. Je me suis déjà pleinement ouverte à toi, alors il est temps que tu fasses de même. Il est temps que tu... te laisses aller.

La poitrine d’Adrian se tend contre ma paume, et je peux sentir les battements de son cœur monter en flèche, même s’il essaie de conserver son calme éternel.

— Tu peux me demander n’importe quoi, et je massacrerai tout sur mon passage pour que ce soit à toi, mais je ne peux pas te donner ce dont je suis incapable.

Les larmes me montent aux yeux.

— C’est vraiment ce que tu penses ?

— Ce n’est pas ce que je pense. C’est la vérité.

Mon cœur se brise. Ses morceaux se fracassent dans la cavité de ma poitrine et me piquent la peau. Peu importe si je ne crois pas un mot de ce qu’il dit, si je suis certaine qu’il pourrait lâcher prise, à condition d’essayer. S’il n’y croit pas lui-même et qu’il garde ses émotions sous clé, il n’y a aucune chance que je puisse y accéder.

Et cela fait plus mal que je ne l’aurais imaginé.

— Lia...

Il essuie les larmes qui roulent sous mes yeux.

— Ne pleure pas.

Je repousse sa main.

— Ne me touche pas.

Sa mâchoire se serre.

— Je sais que tu es en colère, mais je te l’ai déjà dit, il est hors de question que je ne te touche pas.

— Même si tu me dégoûtes ?

J'essaie d'être blessante à ce stade, mais je m'en fiche. C'est lui qui m'a blessée en premier. J'ai arraché mon cœur et le lui ai offert sur un plateau, et il l'a simplement ignoré.

Il m'attrape par le menton, basculant ma tête en arrière pour me promettre mille punitions en un regard.

— Même si je te dégoûte.

— Je te déteste.

— Lia, me prévient-il.

— Quoi, Adrian ?

— Retire ça.

— Non.

— Si tu ne le fais pas, je te baise jusqu'à ce que tu ne puisses plus le dire.

— Je te détesterais toujours.

Il me plaque contre le mur en se servant de sa prise sur ma mâchoire. Je halète lorsque mon derrière heurte la surface solide. Le son est avalé par ses lèvres. Son baiser est implorant, dominateur et dur, destiné à me punir et à me faire tomber à genoux devant lui.

Je ne le fais pas, cependant.

Au lieu de me soumettre à lui comme d'habitude, je mords fort sa lèvre inférieure jusqu'à ce qu'un goût métallique explose sur ma langue. Si je pensais que cela allait l'arrêter, je me suis trompée. Il attrape mes poignets et les plaque au-dessus de ma tête, sans relâcher ma bouche.

Sa langue sort lécher le sang avant de mordre ma lèvre. Il ne brise pas la peau, mais je gémiss devant la force brutale de ce geste. Comme si cela ne suffisait pas, il glisse son autre main entre mes jambes. Je frissonne à son contact sauvage, devant la façon dont sa paume s'impose contre la chair sensible à l'intérieur de ma cuisse.

Il serre ma culotte, puis l'arrache. Le mouvement rend toujours, sans aucun doute, ma chatte humide et douloureuse.

Adrian enfonce deux doigts impitoyables en moi, arrachant un gémissement de ma gorge.

*Putain de merde.*

Peu importe le nombre de fois où il me touche, chaque fois qu'il le fait, mon corps a envie de sa rudesse et de son impitoyabilité, de ses punitions et de son sadisme. Peut-être suis-je sans espoir, après tout, parce que dès qu'il commence à me pilonner, je ne peux pas résister au serrement à la base de mon estomac ou à l'élancement de mes mamelons.

Mon corps se prépare à l'impact. Mes membres tremblent de manière incontrôlable tandis que des sons érotiques s'échappent de mes lèvres. Au moment où l'orgasme est sur le point de me frapper, Adrian retire ses doigts et sa bouche, me laissant haletante.

Mes lèvres picotent, se sentant meurtries, et ma poitrine se soulève et s'affaisse durement. Il déboucle rapidement son pantalon et libère sa bite dure comme de la pierre. Je pousse un gémissement de détresse lorsqu'il me soulève sans effort d'une main, me poussant à enrouler mes jambes autour de lui.

Je le fais, parce que j'ai besoin de l'orgasme qu'il ne m'a pas donné tout à l'heure. Adrian a l'habitude de donner avant de prendre, mais c'est censé être une punition, alors il ne me donnera pas ce plaisir facilement.

Il s'enfonce en moi, réveillant les sensations de tout à l'heure. Son rythme est dur et long, destiné à me pénétrer le plus profondément possible. Avec mes poignets au-dessus de ma tête, je suis complètement à sa merci, et pour l'instant, il n'a pas l'air d'en avoir à revendre.

Des picotements parcourent déjà mes parois à chaque poussée délicieuse, son aine heurtant mon clitoris gonflé. Le plaisir s'intensifie et monte, jusqu'à ce que je n'entende plus que le claquement de nos chairs et mes sanglots désespérés pour en avoir plus.

Je suis proche, si... proche.

— Dis-moi que tu m'aimes, râle-t-il.

— Non... soufflé-je d'une voix tremblante.

— Dis-le, Lia.

— N-Non.

Son rythme ralentit, et je pleure presque de frustration. Il ne peut pas me faire cela maintenant.

— Adrian... ne...

Voilà longtemps que ses yeux gris n'avaient pas été aussi durs, couvant une tempête sur le point d'éclater.

— Dis ces putains de mots, Lia.

— Je te déteste, je sanglote en bougeant mes hanches pour maintenir la friction.

— Si tu ne le dis pas, je te laisse dans cette état d'excitation, ici et maintenant.

Son rythme ralentit encore, jusqu'à ce qu'il bouge à peine en moi.

— Adrian...

— Dis. Le.

Mes barrières s'effondrent. À cet instant, je me déteste autant que je le déteste. Parce qu'il m'a fait ressentir cela et qu'il l'utilise contre moi.

Mais surtout, je déteste le fait d'être tombée si bas. Je n'ai pas réussi à trouver d'issue, même si je l'ai voulu, même si ces sentiments m'ont blessée.

— Je t'aime, je chuchote entre deux reniflements.

Le rythme d'Adrian s'accélère presque instantanément. Il me pénètre à un rythme plus profond qui me coupe le souffle. Il sort complètement, puis revient en me taquinant le clito.

— Encore.

— Je t'aime...

Des étoiles se forment derrière mes paupières aussi violemment que les mots qui sortent de ma bouche.

— Je t'aime, Adrian...

L'orgasme n'est pas seulement fort, il est sans fin. Il dure si longtemps que je pleure, les larmes coulent sur mes joues et mon menton.

Adrian plaque ses lèvres sur les miennes tandis qu'il s'enfonce plus fort et plus vite jusqu'à provoquer sa propre libération. Mes paupières tombent alors que son sperme chaud imbibe mes parois internes.

Il n'arrête pas de dévorer ma bouche et de mélanger son sang à mes larmes et à notre salive. Sa langue implore la mienne, ses doigts s'enfoncent davantage dans la chair tendre de mes poignets. Il me consume, m'embrasse aussi fort qu'il me baise.

Lorsqu'il arrache sa bouche de la mienne, libère mes poignets et se retire de moi, je suis tellement étourdie que j'oublie momentanément où je suis et ce qui vient de se passer.

Ce n'est que lorsque mes jambes tremblantes touchent le sol que tout me revient. Je lui ai demandé de s'ouvrir, et il n'a pas seulement refusé, il m'a brutalement montré qu'il ne le ferait jamais.

Adrian attrape des mouchoirs et commence à essuyer mes cuisses. Je repousse sèchement sa main. De nouvelles larmes me montent aux yeux.

— Lia...

— Tu es si cruel, Adrian.

— Je suis cruel de te faire admettre ce que tu ressens ?

— Non, tu es cruel de l'utiliser contre moi, dis-je en levant le menton. Tu n'as pas le droit de me toucher si tu n'es pas prêt à te laisser aller.

Sa mâchoire se crispe.

— Tu es ma femme, et je te toucherai quand je le voudrai.

— Non, sauf si tu es prêt à me forcer.

Sur ce, je me retourne et me dirige vers la porte, reconnaissante que mes jambes ne me lâchent pas.

Je regagne directement l'extérieur, désireuse de rentrer chez moi. Quelques gardes sont éparpillés dans la propriété, et je fais de mon mieux pour les éviter afin qu'ils ne voient pas mes larmes. Une fois dans le parking, je sors mon téléphone pour appeler Yan.

Ce faisant, j'essuie mes larmes d'un revers de main, mais elles continuent de se multiplier.

— Allez, Yan. Décroche.

Je ne veux vraiment pas rentrer à la maison avec Adrian, à l'heure actuelle. Je me dirige vers notre voiture quand quelque chose de froid se presse contre mon flanc.

— Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vus, Duchesse.

## ADRIAN

Je reste debout dans la pièce encore un moment après le départ de Lia. Des respirations brutales brûlent mes poumons en s'échappant, même si j'essaie de les ralentir. Mes mouvements sont saccadés alors que je boucle mon pantalon.

Je suis allé trop loin ?

Probablement. J'ai tendance à perdre la notion du temps et de l'espace quand il s'agit de Lia. Sans compter que tout ce qui s'est passé ce soir, de Sergei et Vladimir à Lazlo, me laisse sur les nerfs.

L'idée qu'elle passe autant de temps en compagnie de son père ne me plaisait pas. Elle ne me plaît toujours pas, d'ailleurs. Non seulement cela la mettrait en danger, mais en plus, elle serait tout le temps dans son entourage, vu qu'elle est sa fille unique. Ceux qui découvrent leurs enfants à un âge avancé ont tendance à les protéger au péril de leur vie. C'est le cas de Sergei avec Anastasia. Il l'a eue à la quarantaine, et s'il l'a élevée à la manière de la confrérie, il ne lui infligera jamais ses punitions. Elle est sa seule progéniture, et il est prêt à défier les codes de son existence pour la protéger. C'est pourquoi je savais qu'il serait d'accord avec mon plan.

Lazlo ne sera pas différent. Au contraire, il se donnera pour mission de rapprocher Lia de lui et de l'éloigner de moi. J'élaborais déjà une stratégie pour les séparer, mais je n'avais pas prévu qu'elle l'aimerait vraiment et qu'elle voudrait être sa fille. Qu'elle l'appellerait papa.

J'étais déjà mécontent de ce fait, puis elle a commencé à parler de sentiments et de cette putain de falaise qui me vrille la poitrine chaque fois que je me rappelle comment elle en a sauté. Au moment où elle a dit qu'elle me détestait, j'ai perdu mon sang-froid et j'ai voulu la toucher, la sentir, l'avoir pour moi tout seul.

À l'instant où elle a murmuré qu'elle m'aimait, puis l'a crié, j'étais fichu.

Ce n'est pas de la luxure. Loin de là. Elle a touché des parties de moi que je croyais mortes depuis longtemps. Cependant, cela n'a pas commencé maintenant ni même récemment. C'est l'explication des sensations étranges que j'ai ressenties chaque fois que je suis allé chez elle il y a six ans, chaque fois que j'ai regardé ma montre jusqu'à ce que je puisse partir et dîner avec elle.

À l'époque, je pensais que c'était seulement à cause de mes besoins physiques, à cause du désir que j'éprouvais pour elle et de la façon dont son corps jouissait autour du mien.

Mais j'avais beau la baiser, la punir, je ne parvenais pas à assouvir la soif que j'avais d'elle. Au contraire, elle ne cessait de croître et de s'aiguiser, et cela m'a poussé à l'étouffer au plus profond de mes ténèbres, à fermer toutes les autres routes pour qu'elle n'ait d'autre choix que d'être conduite à moi.

À un moment, c'était une obsession aveugle, noire et sans fin. Plus j'obtenais d'elle, plus cela empirait, et mes méthodes pour la forcer à être proche s'intensifiaient, jusqu'à ce que toutes les limites deviennent floues. Je savais que quelque chose n'allait pas, que je devais m'arrêter ou au moins ralentir, mais l'idée de me séparer d'elle me mettait dans un état d'esprit encore pire, et je n'arrivais pas à y mettre un terme.

Elle l'a fait.

Quand elle s'est tenue au sommet de cette falaise, une douleur comme je n'en avais jamais ressentie auparavant a explosé dans ma poitrine – la peur, aussi.

Puis elle a sauté.

Tout ce qui s'est passé était dû à mon incapacité à ralentir. Et enfin, je l'ai récupérée. Même son thérapeute a dit que son état d'esprit s'améliorait, malgré le stress que je lui ai fait subir la semaine dernière. Mais je sais, je sais juste que si je n'appuie pas sur le frein, cette fois, je la perdrai pour de bon.

Cette pensée me serre la poitrine encore plus que lorsque je l'ai regardée dégringoler de cette fichue falaise comme une



feuille dans le vent.

J'ouvre la porte et sors à grands pas. Mes mouvements sont précis mais rapides.

Lorsque j'ai perdu tante Annika et que je me suis retrouvé coincé avec mes parents, j'ai compris que je n'étais pas digne d'amour, d'affection et d'émotions positives en général. Mon père m'a appris que pour survivre dans ce monde, je devais me débarrasser de ces sentiments. C'est venu naturellement, probablement à cause de qui étaient mes parents.

Ce n'est qu'avec Lia que j'ai voulu identifier ces sentiments, creuser sous ma propre peau et mieux les comprendre. Les affronter serait difficile, mais ce n'est pas impossible, surtout si c'est pour elle et la famille que nous construisons ensemble.

À certains moments, j'ai cru qu'il n'y avait que de la douleur et de la froideur dans notre relation. Cependant, quand Lia a perdu son identité, puis est redevenue elle-même, j'ai pensé qu'on nous offrait peut-être une seconde chance. Une chance de ne pas renoncer l'un à l'autre.

Une chance que je ne manquerai pas.

Kolya et Yan me rejoignent en haut des escaliers.

— Qu'est-ce que tu fais ici, bordel ? demandé-je à Yan. Pourquoi n'es-tu pas avec Lia ?

— Vous ne m'avez pas dit de ne pas rester seul avec elle ? (Il récupère son téléphone.) Attendez. Elle m'a appelé.

*Bien sûr qu'elle l'a appelé.*

Je déteste toujours leur amitié. Je me fiche de savoir combien de fois cela l'a sauvée ou à quel point elle en a besoin.

Tout en soupirant, je me dirige vers l'extérieur, vérifiant son traceur sur mon téléphone. Soudain, je me fige. Il s'éloigne, putain.

— Luca... stop.

J'ai mal aux pieds, et pas seulement à cause des talons. Quand mon ex-ami est arrivé, qu'il a pointé une arme sur moi et m'a dit de le suivre, je l'ai fait. Pas parce que j'avais peur de son arme, mais parce qu'il a menacé de tuer Adrian.

En plus, il est temps d'en finir pour qu'on puisse tous avancer dans nos vies. Depuis ce jour au parc, je savais qu'il allait revenir tenter quelque chose. Mais je ne savais pas quand. Après ce que j'ai appris de papa, je comprends maintenant pourquoi Luca me veut du mal. C'est manifestement un ennemi de mon père, et il s'est servi de moi depuis le début.

Tout comme Adrian.

*Non.* Mon mari a peut-être voulu se servir de moi et l'a même planifié, mais il n'est pas allé jusqu'au bout. En fait, il déteste le fait que je sois impliquée dans toute cette histoire.

— Luca.

J'essaie de retirer ma main alors qu'il me traîne en avant. Il m'a conduite jusqu'ici – après m'avoir poussée dans le coffre –, donc je n'ai aucune idée d'où nous sommes.

On ne doit pas être trop loin, cependant, parce que je n'ai pas eu l'impression de rouler pendant longtemps. Nous sommes dans ce qui semble être une forêt, ou la lisière d'une forêt. Autour de nous, on ne distingue que de grands arbres, pareils à des bras monstrueux dans l'obscurité. La seule lumière qui éclaire le chemin est celle qui vient du chalet dans lequel Luca m'entraîne.

C'est petit, avec un patio et un plancher en bois. Il me pousse à l'intérieur, et je trébuche, me rattrapant à la dernière seconde avant de heurter le sol. Je m'attends à ce que quelqu'un d'autre vienne, mais il n'y a personne. Je reste à

l'entrée tandis que Luca tire tous les rideaux, son arme toujours à la main, en jetant un coup d'œil à l'extérieur par la fenêtre.

La chair de poule recouvre ma peau à cause du froid. J'ai quitté la maison de Sergei à la hâte, sans penser à emporter mon manteau, alors je ne porte que ma robe. Mon regard passe de Luca à son arme, puis à la porte. Si je tente de m'échapper, il me rattrapera en un rien de temps, vu qu'il connaît manifestement mieux les lieux que moi.

Voire me fera du mal.

De plus, je ne peux pas m'échapper avant d'avoir réglé tout cela.

En serrant mon bras, je regarde Luca. Il porte un treillis noir de l'armée et une casquette de baseball qui projette une ombre sur son visage. Il a enlevé le masque, donc au moins, il ne ressemble plus à une ombre noire.

— Et maintenant ? je demande.

Il continue de fixer la fenêtre.

— Maintenant, tu fermes ta gueule jusqu'à ce que ton père paie pour te récupérer.

— Payer ?

Luca tourne sur lui-même et croise les bras sur sa poitrine, de façon à ce que le pistolet soit dirigé vers l'avant.

— S'il veut te retrouver en vie, il devra nous donner une part de ses cargaisons de drogue en Amérique du Sud.

— Je ne sais pas qui tu penses que je suis, mais je ne suis pas assez importante pour que Lazlo Luciano sacrifie quelque chose pour moi.

— Bien essayé. Mais tu oublies que nous te cachons depuis le début, Duchesse. Lazlo ne fermera pas les yeux s'il est question de sa seule enfant.

— Alors, c'est vrai ? Tu as gardé un œil sur moi ?

— À ton avis ?

— Et Adrian ? Pourquoi m’as-tu fait l’espionner et ensuite comploter pour le tuer ?

— Parce qu’il est une menace pour nous aussi. Pas autant que Lazlo, mais il n’est pas loin derrière. Il a tué tous ceux parmi nos gardes qui connaissaient ton identité.

Il a fait cela ? Je me moque intérieurement. Bien sûr qu’il l’a fait. Il l’a dit lui-même : il tuera des gens s’il pense qu’ils sont un danger pour moi, et je ne dois pas le questionner à ce sujet.

Je me concentre à nouveau sur Luca.

— Et laisse-moi deviner : tu ne voulais pas qu’il découvre ton identité et ton plan pour m’utiliser ?

— Quelque chose comme ça. (Il se jette sur le canapé, balançant son bras sur le dossier.) Maintenant, sois une bonne petite duchesse et assieds-toi avec moi en souvenir du bon vieux temps.

— Quel bon vieux temps ? Celui où tu m’as menti ? Pourquoi ne m’as-tu pas dit que tu étais un Rozetti ?

— Tu n’aurais pas compris.

— J’aurais pu essayer.

— *Essayé* ? Tu aurais dû essayer d’espionner Adrian ou au moins ne pas te mettre en travers de mon chemin quand j’allais le tuer, mais tu as causé plus de problèmes que tu n’en valais la peine.

— Tu es un vrai connard, tu le sais ?

— Merci.

— Ce n’était pas censé être un compliment. Et si tu m’avais expliqué quel rôle je jouais dans ta vie et que tu avais été sincère, je t’aurais volontiers aidé avec papa. Mais il a fallu que tu me poignardes dans le dos.

Il récupère son téléphone et tapote dessus tout en parlant.

— Ne serais-tu pas en train de dramatiser, Duchesse ?

— Dramatiser ? Ouais, je suppose que j'en ai le droit lorsque je découvre que la personne que je pensais être mon ami ne m'utilisait qu'à cause de querelles familiales ou autre.

— Des querelles de famille ? (Il me regarde par-dessus son téléphone.) Mes putains de parents ont été assassinés par ton putain de père, et les quelques membres de ma famille restants m'ont placé dans une famille adoptive factice, chez leurs ouvriers, pour me sauver du sort de mes parents. Lazlo n'a pas arrêté et n'arrêtera jamais, jusqu'à ce qu'il nous raie de la surface de la terre. Et même si je préférerais lui mettre une putain de balle dans sa putain de tête, je ne peux pas le faire, parce que ce monstre de Nicolo effacerait les quelques membres de ma famille qu'il me reste.

Mon cœur a de la peine pour lui, malgré ses actes monstrueux. Luca est en colère et amer depuis que nous sommes enfants, et maintenant, je comprends pourquoi il y a toujours cette rancune constante dans son regard.

Je me rapproche de lui.

— Alors, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Force-le à nous donner une part.

— Il ne sera pas d'accord avec ça.

— Il le fera s'il veut te revoir saine et sauve.

— Tu es sérieux ? On parle de son trafic, je ne fais pas le poids.

— Dans ce cas, il aura ta mort sur la conscience. Peut-être que de cette manière, il comprendra enfin ce que ça signifie de perdre sa famille.

Il marque une pause.

— Mon oncle disait que te cacher de Lazlo était notre arme secrète. Il avait raison.

— Est-ce que... ma mère a été forcée de le faire ?

— Au début, je crois. Puis l'homme qui l'a épousée a trahi la famille et a refusé de te livrer.

— Mon beau-père était l'un d'entre vous ?

— Bien sûr. Tout comme ta fausse grand-mère et l'homme qui t'a emmenée aux États-Unis. Tes parents ont essayé de te faire sortir clandestinement, mais mon oncle a trouvé l'homme qui était censé aller te chercher au chalet ce jour-là, l'a torturé pour obtenir le mot de passe, puis l'a tué avant de t'emmener. On a bien réussi à te cacher de Lazlo, jusqu'à ce qu'un de ces putains de gardes dise la vérité sur toi à Adrian sous la torture.

Ma tête est remplie d'informations, mes jambes me portent à peine.

— Ce n'était pas ma... grand-mère ?

— Non. Sinon, Lazlo t'aurait trouvée. Il a cherché ta mère dans le monde entier.

*Oh. Donc, il a cherché maman.*

— Laisse-moi lui parler, Luca.

Il plisse les yeux.

— Lui parler de quoi ?

— De te laisser avoir les parts.

— Ça ne ferait pas de différence.

— Tu viens de dire que ça en ferait une.

— Seulement si ta vie est menacée, Duchesse.

— Il éradiquera ta famille de la surface de la terre si tu me fais du mal.

— Si ce plan ne réussit pas, il ne s'en privera probablement pas, de toute façon. J'en suis à un point où je n'ai plus rien à perdre et tout à gagner.

— Mais...

Ma protestation est interrompue par un bruit venant de l'extérieur. Luca se lève d'un bond de sa position sur le canapé et me tire devant lui, m'utilisant comme bouclier pendant qu'il me plante le pistolet dans la tempe. La porte s'ouvre, et mon souffle se coupe lorsque je croise les yeux d'Adrian, d'un gris intense.

Kolya, Yan, Boris et quelques autres de ses gardes sont avec lui. Ils ont tous sorti leurs armes. Mon cœur bat la chamade alors que l'attitude d'Adrian se fait autoritaire et que son corps se tourne dans ma direction.

— Tu n'es pas censé être ici.

Le ton de Luca est léger, mais je peux sentir son corps se tendre derrière moi.

— Maintenant, dit-il, lâchez vos armes avant que je la tue.

— Tu as besoin de moi, Luca, je lui rappelle à voix basse.

— Pas si ma vie en dépend, Duchesse, me dit-il, puis il s'adresse à Adrian : Tes armes, Volkov.

Le regard de mon mari croise à nouveau le mien pendant une brève seconde avant qu'il ne fasse signe à ses gardes de baisser leurs armes. Pendant qu'ils le font, Luca me traîne vers une porte arrière tout en m'utilisant comme bouclier humain.

Je trébuché quelques fois, mais la prise ferme de Luca sur moi me maintient debout. Il fait si sombre dehors que je peux à peine voir mes mains, mais je continue à fixer la porte, jusqu'à ce que je puisse distinguer l'ombre d'Adrian et des autres.

Ce serait mentir que de dire que je n'ai pas peur, surtout connaissant l'impulsivité de Luca, mais le fait qu'Adrian soit là me procure un petit soulagement.

Les cailloux crissent sous mes pieds. Lorsque le bruit des vagues frappe mes oreilles, je remarque que Luca nous a emmenés au bord d'une falaise. Je prends une profonde inspiration en contemplant l'eau en contrebas qui s'écrase violemment contre les rochers.

Comme cette nuit-là.

Mon corps tremble et les larmes me montent aux yeux. L'idée de répéter cette expérience me paralyse, et le monde se referme sur moi jusqu'à ce que je n'entende plus que le battement dans mes oreilles.

— Lia.

Je lève la tête pour trouver Adrian à une petite distance de moi, et ma peur s'estompe un peu.

— Respire, Lenchka. Je suis là.

— Adrian...

Je secoue la tête.

— Je ne voulais pas le faire cette fois-là... Je ne veux pas toujours le faire...

— Il ne t'arrivera rien.

— Ça arrivera si tu ne restes pas à l'écart, dit Luca en pressant l'arme plus fort contre ma tempe.

Quelque chose brille dans l'obscurité entre les doigts d'Adrian, et mes yeux s'écarquillent quand je reconnais l'arme. Luca semble l'avoir remarqué, lui aussi, car il me tire en arrière d'un seul mouvement rapide.

Je hurle quand une balle est tirée.

*Pan !*



Nos habitudes fonctionnent d'une manière étrange.

Je ne pensais pas y croire, mais mon point de vue a complètement changé après avoir rencontré quelqu'un qui les considérait comme sacrés. Sans ces schémas répétitifs, Adrian ne m'aurait pas trouvée. Il ne serait pas entré dans ma vie et n'aurait pas refusé d'en partir.

Grâce à cela, ma vie a complètement changé. Tout n'a pas été bon ou supportable. À un moment donné, j'ai détesté ce changement, mais une chose est sûre : sans lui, je n'aurais pas trouvé l'homme qui m'a non seulement sauvée, mais qui a aussi donné un sens à ma vie. Il m'a donné Jeremy et ne m'a pas permis de le fuir ou de me fuir moi-même.

Et maintenant, nous sommes à un carrefour, un carrefour qui ne mène que dans une seule direction.

Cela fait deux jours que Luca a trouvé la mort. Adrian lui a tiré dessus et m'a rattrapée, m'éloignant du bord à la dernière seconde alors que Luca tombait de la falaise. Ils ont retrouvé son corps dans la rivière le jour suivant. J'ai pleuré quand j'ai appris la nouvelle, car même s'il était pathologiquement manipulateur, il n'a pas vécu une enfance des plus joyeuses, et il n'a fait ce qu'il a fait que pour que lui et sa famille puissent survivre.

Mon père était livide quand il est venu me voir, la nuit de l'incident. Après s'être assuré que j'allais bien, il a promis de trouver le reste des Rozetti et de les rayer de la surface de la Terre. Mes tentatives pour le convaincre n'ont servi à rien, car il avait déjà pris sa décision. Adrian était aussi d'accord avec lui, pour ma sécurité.

Il a été si occupé ces deux derniers jours que je l'ai à peine entrevu. La nuit de l'incident, il m'a raccompagnée chez moi avant de retourner en haut de la falaise. Il a passé la journée

d'hier à participer à de longues réunions avec mon père, puis avec la confrérie.

J'ai attendu qu'il revienne, mais il n'est jamais revenu. On dirait que ce soir, ce sera pareil.

Dans un soupir, je couvre Jeremy, puis j'enfile mon manteau et opte pour une promenade dans le jardin. Je regarde la maison des invités en me demandant si je dois aller voir Winter ou non, mais je décide finalement de ne pas le faire. Elle se couche tôt, et je préfère ne pas la déranger avec mes idées noires.

Quand j'ai dit à Adrian de ne pas me toucher, à moins qu'il ne soit prêt à s'ouvrir, je ne pensais pas qu'il me prendrait au mot. Mais peu importe, je ne suis pas celle qui a tort. Je pensais que je pouvais l'avoir sans sentiments avant, que je pouvais l'aimer assez pour nous deux, mais c'était si épuisant et douloureux. Si douloureux que j'ai pensé que la mort était préférable.

Donc, même si j'ai réussi à le supporter pendant un certain temps, j'ai besoin désormais de garder l'espoir qu'il aura un jour des sentiments pour moi, même si c'est loin dans le futur. Je suis prête à attendre si je sais que cela arrivera.

Notre mariage n'a jamais été un conte de fées, mais je pensais qu'on tenait l'un à l'autre. Même quand on se blessait l'un l'autre. Lorsque j'ai demandé à ma thérapeute s'il était normal de se faire souffrir mutuellement alors qu'il est évident que je l'aime et qu'il tient à moi, elle l'a confirmé. Apparemment, quand on est stressés, on s'en prend à la personne la plus proche de nous. Dans mon cas, c'est Adrian.

Mais je ne veux plus le blesser. En retour, je ne veux pas souffrir en pensant qu'il ne répondra jamais à mes sentiments. Plus ils sont profonds, plus je suis terrifiée à l'idée que nous puissions revenir à cette phase de notre mariage où la connexion physique était tout ce que nous avions.

Je déteste cette période. Peu importe notre compatibilité sexuelle, elle s'estompera avec le temps, et nous n'aurons plus rien.

L'air froid de la nuit s'infiltré sous mon manteau alors que je me dirige vers le belvédère. Je suis à l'entrée quand un léger bruissement se fait entendre derrière moi.

*Adrian.*

Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir que c'est lui. Six ans de mariage m'ont habituée à sa présence, même sans le voir.

Tout en déglutissant, je m'arrête pour lui faire face. Il porte son manteau en cachemire par-dessus une chemise blanche et un pantalon noir. Il est toujours aussi beau. Cet homme vieillit comme le bon vin, je vous jure.

— Que fais-tu dehors, dans le froid ?

Je hausse une épaule.

— J'avais envie de faire un tour. Quoi ? Je n'ai pas le droit de venir ici sans ta permission ?

— Lia... (Il se rapproche jusqu'à ce qu'il soit devant moi et je dois pencher la tête en arrière pour le regarder.) Tu es toujours en colère contre moi ?

— Je ne suis pas en colère.

— Si. Tu sais que tu fais la moue quand tu l'es ?

Il caresse ma joue, puis la courbe de mes lèvres.

— C'est bizarrement adorable.

— Eh bien, je ne me sens pas adorable.

— Je suis désolé.

Est-ce qu'il... vient de s'excuser auprès de moi ? Je n'aurais jamais pensé que cela arriverait, même en un million d'années.

— Tu es... quoi ?

— Je suis désolé de t'avoir fait te sentir mal alors que j'aurais dû faire le contraire. J'ai perdu la capacité de ressentir de l'amour quand j'étais un garçon, mais tu m'as lentement mais sûrement arraché ces sentiments. Tu ne les as pas seulement arrachés, tu t'es aussi accroché à une partie de moi que je croyais disparue depuis longtemps. Pour toi, je veux

remonter le temps et garder cette partie vivante pour le moment où je t'ai rencontrée. Dans le passé, je pensais que les gens étaient destinés à partir, donc s'attacher à quelqu'un était inutile. Et je pensais qu'à un moment donné, tu partirais aussi. J'ai combattu mon attirance pour toi. J'ai combattu l'attrait de ton parfum de rose et de ta douceur fragile. Mais je n'ai pas pu tenir. Pas quand j'avais besoin de ta présence dès que tu étais hors de ma vue. Pas quand mes pensées de briser ta pureté se sont transformées en un besoin de la protéger. Je t'ai dit combien mon amour est différent, combien il peut être sombre, mais je t'aime, plus que je n'ai jamais aimé quelqu'un dans ma vie. Je n'ai pas seulement besoin de toi, je ne peux vraiment pas vivre sans toi et sans la lumière que tu apportes à mes ténèbres. Je sais que tu mérites mieux, mais je suis incapable de te laisser partir, alors je ferai de mon mieux pour être digne de toi, Lenchka.

Un muscle se tend dans sa mâchoire et un éclat vitreux recouvre ses yeux au moment où il termine. Il l'a finalement fait.

Il... se lâche.

Les larmes coulent sur mes joues, et je ne prends pas la peine de les essuyer.

— Oh, Adrian. Tu es déjà digne de moi. Personne d'autre ne me comprend mieux que toi, ne me ramène, même quand je traverse un tunnel sombre comme je l'ai fait. Je veux juste être ta femme pour de vrai et ta partenaire pour le meilleur et pour le pire, pas simplement une fleur délicate que tu caches au monde.

— J'essaierai d'être meilleur. Même si je ne serai probablement jamais un héros.

— Qui a dit que je voulais un héros ? Je suis parfaitement heureuse avec toi, mon méchant.

— Tu l'es ?

— Absolument, dis-je en enroulant mes bras autour de sa taille. Je t'aime, Adrian, et même si ça fait parfois mal, je ne l'ai jamais regretté.

Ses lèvres rencontrent les miennes, et je crie quand il me soulève dans ses bras.

## **ÉPILOGUE 1**

**LIA**

## CINQ MOIS PLUS TARD

C'est fou comme la vie peut changer en un si court laps de temps. À quel point on peut devenir heureux.

Cela fait presque sept ans que j'ai rencontré Adrian. Notre relation a pris naissance dans le sang et la mort, mais quelque chose de bien plus beau a fleuri dans les ténèbres. Ce serait un mensonge de dire que nous vivons un conte de fées. S'il y a quelque chose qui ne changera pas chez Adrian, c'est le fait qu'il soit un méchant. Le type qui travaille toujours dans l'ombre pour avoir tout le monde sous sa coupe, qu'il s'agisse de son ennemi ou de son allié.

Tout le monde, sauf moi.

Il a tenu parole, il a fait des efforts. Il m'a donné plus de liberté et m'a soutenue lorsque j'ai décidé d'accepter un poste administratif permanent au sein du refuge. Un poste où je dois être présente tous les jours.

Je pensais que son côté dominateur détestable ressortirait et qu'il refuserait, mais il a seulement insisté sur la sécurité. Winter m'aide tout en reconstruisant sa vie de zéro. C'est plus difficile pour elle, mais je lui tiens la main à chaque étape du chemin en essayant de l'aider à trouver la volonté de s'élever au-dessus de ce qu'elle pense être son destin.

Il n'est jamais trop tard.

Quand j'ai entendu le craquement qui a mis fin à ma carrière, j'ai pensé que mon existence n'était plus nécessaire. Que la seule raison pour laquelle j'étais sur cette terre était le ballet et que sans cela, je n'avais plus de raison de rester. Adrian m'a prouvé que j'avais tort, même si sa méthode n'était pas la meilleure. Puis Jeremy est arrivé, et même si ce n'était pas la solution magique, il a contribué à me faire aller mieux.

C'est ainsi qu'on en est arrivés là.

Aujourd'hui, nous sortons en famille et passons plus de temps ensemble, parce que, peu importe à quel point nous sommes occupés, nous savons quelle est notre priorité.

*La famille.*

Pas seulement nous trois, mais aussi Yan, Kolya, Boris, Winter et même Ogla. J'ai fixé comme règle de manger tous ensemble au moins une fois par semaine et de jouer au Scrabble. Quelque chose qui fait râler Adrian, mais il m'aide quand même à tricher.

Mon mari et moi ne venons pas de familles conventionnelles, et je suppose que c'est pour cela que nous accordons plus d'attention à cette partie de notre vie. Même si j'ai une famille élargie, maintenant. Papa ne m'a pas laissée tranquille depuis qu'il a appris mon existence. Il a même organisé une grande fête en mon honneur pour me présenter au monde comme sa fille.

Au début, je n'aimais pas vraiment cette attention, mais j'aime apprendre à le connaître, lui et ses proches, plus que je ne le pensais. Adrian dit que c'est parce qu'il me gêne, mais Adrian est juste jaloux parce qu'il n'est plus le seul à le faire.

Il passe un bras autour de ma taille et m'entraîne dans une des réunions de la confrérie. Il est si fringant dans son smoking que j'aimerais l'avoir pour moi toute seule. Cela n'arrange pas les choses quand il me dévisage en m'offrant un de ses rares sourires.

— Prête, chère épouse ?

— Bien sûr que oui.

Je souris, puis baisse la tête.

— Quoi ?

Je lisse un pli invisible sur sa veste.

— J'aime juste... être à ton bras.

— Moi aussi.

— Dit l'homme qui m'a toujours ignorée devant les autres.

— Une erreur que je ne reproduirai plus jamais.

— Je ne le permettrai plus. Je n'ai plus peur de toi, tu sais.

— Ah bon ?



Il lève un sourcil amusé.

— J'ai ma réputation de monstre à tenir.

Je me mords la lèvre inférieure.

— Ça veut dire que tu vas me punir ?

Un grognement profond quitte ses lèvres.

— Ne me tente pas, ou je le fais maintenant.

— Fais-le, alors, je chuchote de façon provocante.

— Lia... gémit-il sur un ton rauque.

J'attrape sa main et le tire vers le patio, loin des regards.

Adrian me pousse contre le mur et m'embrasse. Ses lèvres effleurent les miennes, puis sa langue trouve la mienne. Un gémissement s'échappe de ma gorge, comme chaque fois qu'il me tient dans ses bras. C'est comme si c'était la première fois, comme si nous nous redécouvriions à chaque contact.

Je me retire, haletante, avant qu'il n'approfondisse encore plus notre baiser et que je perde la notion de ce qui m'entoure.

— Adrian... j'ai quelque chose à te dire.

— Plus tard.

Ses lèvres cherchent à nouveau les miennes, mais je penche la tête, et il mordille la peau sensible de ma gorge.

— Oh... mon Dieu...

— Hm. J'aime ta voix, Lenchka.

— C'est vrai ?

— Est-ce vraiment une question ?

— Adrian...

Il dépose plusieurs baisers le long de mon cou.

— Quoi ?

— Je suis enceinte.

Il se fige, ses lèvres encore sur ma gorge, avant de se retirer lentement, ses yeux gris brillant dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

Je prends sa main et la pose sur mon ventre plat.

— J'ai fait quelques tests, et ils étaient positifs. Nous devons aller chez le médecin, mais je suis presque sûre que nous attendons un enfant.

Nous nous sommes mis d'accord pour avoir un deuxième enfant il n'y a pas si longtemps, et Adrian s'est bien amusé à essayer de me mettre enceinte. Il me baise dès qu'il en a l'occasion et chaque fois que je me comporte comme une gamine et que je m'en plains, il dit que c'est pour donner un frère ou une sœur à Jeremy et que nous devrions tous deux nous sacrifier pour le bien de tous.

Sa grande main caresse mon ventre.

— Notre bébé est là ?

— Oui. Notre bébé.

Jeremy nous a peut-être réunis, mais c'était un départ forcé. Celui-là sera différent, celui-là sera notre étape permanente vers le bonheur.

Adrian me serre dans ses bras, puis soupire dans le creux de mon cou avant de se reculer pour me fixer.

— Et moi qui appréciais le fait de te féconder. Mais bon, toutes les bonnes choses ont une fin.

— Pourquoi serait-ce la fin ?

— Mon Dieu, Mme Volkov. Êtes-vous en train de dire que je devrais continuer ?

— Dis plutôt que tu n'as pas le choix, tu dois continuer. Si tu te rappelles bien ma précédente grossesse, tu sais à quel point je suis réactive.

Il sourit, les yeux brillants.

— Oh, je me souviens.

Je l'attrape par la veste.

— On commence maintenant ?

— Encore une fois, est-ce vraiment une question, chère épouse ?

Puis ses lèvres sont à nouveau sur les miennes.

## **ÉPILOGUE 2**

**ADRIAN**

## UN AN PLUS TARD

Je ferme lentement la porte de la chambre d'enfant en relâchant la poignée le plus silencieusement possible. Faire dormir notre fille, Annika, est une mission à part entière. Elle est tellement difficile à gérer, comparée à Jeremy, à l'époque où il était bébé. Et pas seulement après sa naissance, mais aussi pendant la grossesse.

Elle réveillait souvent Lia au milieu de la nuit avec ses coups de pied furieux et refusait de s'endormir. Les nuits étaient longues, mais ma Lenchka et moi les traversions en étant tout aussi éveillés l'un que l'autre.

Ogla dit qu'Annika sera une petite diablesse, et je la crois.

Jeremy est aux anges depuis qu'il a appris qu'il allait avoir une petite sœur, et il est le premier à qui elle a souri. En tant que grand frère, il a promis de la protéger. Notre garçon est tellement responsable, même à un jeune âge, et il a déjà appris à tenir sa sœur correctement.

Lia le met au lit pendant que je m'occupe d'Annika. Parfois, nous échangeons et d'autres fois, je les trouve tous les deux endormis, ou bien je trouve Annika en train de piquer une crise tandis que Lia, à moitié réveillée, la dorlote.

Les premiers mois sont généralement les plus difficiles, mais on y arrive. Même si on a oublié ce que signifie avoir une bonne nuit de sommeil. Toute ma vie, j'ai su que je devais avoir des enfants et des héritiers, mais je n'avais jamais pensé que ce serait une telle expérience. Le fait que je puisse la vivre avec ma Lenchka est la raison pour laquelle non seulement je l'endure, mais aussi j'adore cela.

Parce que c'est notre famille.

*Ma* famille, celle que je protégerais au péril de ma vie.

Dès que je ferme la porte, Lia m'attrape par la main et me conduit à notre chambre.

Elle est nue.

Entièrement.

Putain. Peu importe le nombre de fois où je la vois dévêtue, cela a toujours le même effet que la première fois dans son appartement. Elle reste la plus belle rose que j'aie jamais vue.

Lia me pousse jusqu'à ce que je sois allongé sur le lit, déboucle mon pantalon et se met à cheval sur moi. Ses mains caressent ma bite déjà dure, et elle se mord la lèvre inférieure.

— Tu vas te servir de moi, Lenchka ? je la taquine.

— Tu me manques... se plaint-elle en me guidant lentement dans sa chaleur humide. J'ai à peine l'occasion de t'avoir pour moi ces derniers temps...

Sa tête bascule en arrière avec un gémissement, et elle s'abaisse jusqu'à ce que je sois entièrement gainé en elle.

Sa paume tremblante se pose sur ma poitrine pendant qu'elle se donne un moment pour s'adapter. Peu importe à quel point ma bête me pousse à faire quelque chose, à la baiser à fond, je me retiens, laissant Lia se rassasier.

Elle commence à bouger lentement sur moi, ses hanches se mouvant à un rythme croissant. Ma bite s'épaissit en elle. Elle coince le coin de sa lèvre inférieure entre ses dents. Mais ce n'est pas seulement à cause de l'extase qui se lit sur ses traits. C'est aussi tout le reste. La façon dont nos aines se rencontrent à chaque mouvement de haut en bas ou la façon dont son excitation dégouline sur ma queue.

Une couche de transpiration recouvre sa peau lumineuse et humidifie ses cheveux noirs, qui se balancent sur ses épaules. Ses seins rebondissent, ses mamelons engorgés produisent du lait quand elle accélère le rythme. Je tends la main et les pince, ce qui la fait gémir, puis geindre.

La vue d'en bas est la seule raison pour laquelle je la laisse faire parfois. Mais même ma patience a des limites.

Je l'attrape par les hanches et la fais rouler sur elle-même. Elle couine quand son dos rencontre le matelas. Mais elle gémit ensuite lorsque je la pénètre rapidement et durement, avant d'aller lentement et sans hâte, le rythme que nous apprécions tous les deux.

Ses sons érotiques se répercutent dans l'air, me poussant à continuer, me suppliant, m'implorant d'en avoir plus. Le son de sa voix me fait encore plus bander, et je lui donne ce dont elle a besoin. Parce qu'elle m'en a privé par le passé, je ne considère pas ses bruits de plaisir comme acquis. Chaque fois qu'elle me les offre, comme maintenant, je grave chacun d'entre eux dans ma mémoire.

— Oh, Adrian... oui... oui... crie-t-elle en s'effondrant autour de moi.

Son plaisir s'accroche au mien, et je la rejoins presque en même temps.

Nous sommes étendus l'un sur l'autre. Nous nous embrassons lentement tandis que je la touche partout où je peux l'atteindre. Puis on se fixe l'un l'autre pendant que je caresse ses cheveux derrière son oreille.

— Tu es tellement égoïste, boude-t-elle en passant ses doigts sur mon torse.

— Égoïste ?

— Tu ne m'as pas laissée finir de te monter.

— Tu n'aimes pas finir de me monter. Tu aimes seulement commencer.

— Peut-être que j'aime finir.

— C'est pour ça que tu n'as jamais d'orgasme dans cette position ?

— Peu importe, soupire-t-elle. Je suis juste heureuse que nous n'ayons pas été interrompus.

— Ne nous porte pas la poisse. Nos démons sont à une porte d'ici.

Elle rit doucement, puis s'arrête.

— Hé, Adrian.

— Quoi ?

— Tu te souviens quand je t'ai menti à propos de mon infidélité ?

Mon humeur se noircit instantanément. Je déteste cette partie de notre vie, même si elle a façonné ce que nous sommes aujourd'hui. Mais ce que je déteste le plus, ce sont mes sentiments de l'époque. C'est vrai qu'elle ne m'a pas trompé, qu'elle était aussi fidèle à moi que je l'étais à elle, mais à un moment donné, je l'ai cru. Et cette douleur m'a coupé en deux, et parce que j'étais malheureux, je l'ai blessée.

— Pourquoi tu parles de ça ? je demande.

— Je suis curieuse. Si tu croyais que je t'avais trompé, comment se fait-il que tu ne m'aies jamais laissée partir ? Ça n'aurait pas été la chose la plus logique à faire ?

— Pas pour moi. Je préfère t'avoir, même en sachant que tu m'as trompé, que de ne pas t'avoir du tout.

L'humidité s'accumule le long de ses paupières, et elle sourit.

— Oh, Adrian.

Je ferme les yeux.

— Pensez-vous à me tromper, Mme Volkov ?

— Pas même dans une prochaine vie. (Elle enroule ses bras autour de mon cou.) Tu n'es pas seulement mon amant et mon mari, tu es aussi mon meilleur ami et mon partenaire dans tout.

— Et tu es à moi, Lenchka.

— Je vous aime, M. Volkov.

— Je vous aime, Mme Volkov.

Et je vais passer le reste de ma vie à lui montrer exactement à quel point cet amour est brut et profond.



## **NOTE DE L'AUTEURE**

Merci beaucoup d'avoir lu *Consumed by Deception* ! Si vous l'avez aimé, merci de laisser une critique. Votre soutien est très important pour moi.